

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

OHENRO

RÉCIT DE PÈLERINAGE

SUIVI DE

JOURNAL DE LA PENSÉE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

LAURENCE LAMBIN-GAGNON

JUIN 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

À Hitoshi, l'ami à l'origine de cette aventure.

À Pierre et Aline, pour leur soutien et leur intérêt.

À Nathalie, qui endure mon absence.

Merci à Denise Brassard et à Paul Bélanger, tous deux enseignants au département d'études littéraires de l'UQÀM, qui m'ont accompagné, soutenu et motivé durant l'ensemble de mon parcours académique.

Et un merci tout particulier à ma directrice de thèse, Isabelle Miron, pour sa patience et ses efforts, pour ses lectures sensibles et ses précieux enseignements. Merci d'avoir été là de ma première saison à l'université jusqu'à ma dernière.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
PREMIÈRE PARTIE	
OHENRO RÉCIT DE PÈLERINAGE	1
Les heures fraîches.....	2
Jour 0.....	2
Jour 1.....	7
Jour 2	14
Jour 3.....	19
Jour 4	28
Jour 5	30
Jour 6	36
Jour 7	41
Jour 8.....	46
Jour 9.....	51
Jour 10.....	54
Jour 11	58
Jour 12	62
Jour 13	69
Boule de riz.....	71
Jour 14	71
Jour 15	75
Jour 16.....	79
Jour 17	82
Jour 18	87
Jour 19	90
Jour 20	96
Jour 21	97

DEUXIÈME PARTIE

JOURNAL DE LA PENSÉE	98
Sur le Japon.....	99
Sur les Paradoxes	105
Sur la transcendance.....	109
Sur le temps	113
Sur l'espace.....	117
Sur le silence et le sacré	121
Sur le l'écriture et le langage	127
BILBIOGRAPHIE.....	130

RÉSUMÉ

Ce mémoire est né d'un pèlerinage au Japon effectué en partie au cours des mois d'octobre et de septembre 2013 sur l'île de Shikoku, l'île aux quatre-vingt-huit temples. Je suis parti carnet à la main sur les chemins avec l'intention de produire un objet littéraire qui relève d'une démarche double : celle de l'écrivain et celle du pèlerin. Mon but était de les assembler en une seule, de les fusionner en un objet qui soit à la fois processuel de l'un et de l'autre. Le résultat est un récit de pèlerinage composé de deux parties narratives distinctes (mais liées) qui, à travers le débroussaillage de cette posture, mènent à la découverte d'une intériorité nouvelle, d'une spiritualité.

Le récit de pèlerinage raconte une histoire qui a ceci de particulier qu'elle se construit dans le moment plutôt que dans la mémoire, comme une histoire qui raconte le présent. Le récit lui-même, dans son aspect matériel (texte, papier, stylo), constitue un des pôles de l'aspect physique de ce voyage (l'autre étant la marche). Dans le langage, ces deux pôles de l'expérience tangible (l'acte d'écrire et l'acte de marcher) se font écho pour ne résonner qu'en un seul objet : le texte. Pour rendre clair cet écho, il m'importait que la forme du récit soit aussi près que possible de celle du pèlerinage. Il s'agissait donc dans un premier temps de rapprocher ou d'entremêler les moments d'écriture et de marche pour tenter de trouver une sorte de synergie entre les mouvements, un élan vers le langage qui soit né autant de l'un que de l'autre (ou du mélange des deux). La première partie de ce mémoire se donne ainsi pour but de suivre le pèlerin-écrivain dans l'écriture comme sur les chemins. Il s'agissait en fin de compte d'en faire le témoignage du temps *extérieur* de ce voyage. Pour favoriser le rapprochement, j'ai imaginé un récit composé de courts chapitres de prose divisés en étapes, marquant à intervalles réguliers le chemin parcouru dans le temps et l'espace.

Si la première partie de ce mémoire s'occupe davantage de l'aspect *extérieur* de la démarche, la seconde, elle, tourne plutôt son attention sur les ressorts *intérieurs*. J'ai ainsi tenu un second carnet, plus réflexif que le premier, qui s'attardait davantage à retracer les mouvements de l'esprit que ceux du corps durant ce voyage. À travers mon cheminement, j'ai été amené à réfléchir sur mon environnement et ma manière de l'habiter ou de le parcourir : marcher le chemin du pèlerin est d'abord et avant tout un rapport au *temps*, à l'*espace* et à la *solitude*, trois questions qui me mirent sur la piste d'une spiritualité nouvelle.

PREMIÈRE PARTIE

OHENRO

RÉCIT DE PÈLERINAGE

LES HEURES FRAICHES

Jour 0

19 septembre 2013

Traversier.

On vous aura certainement déjà dit à quel point le Japon peut paraître étrange. On vous aura raconté les geishas, les sumotoris et les bains de foule sous les néons qui vous éclairent la nuit comme en plein jour. On vous aura peut-être aussi raconté les hôtels-capsules où l'on dort comme dans un cercueil *high-tech*, les *cos-play*¹ au parc Yoyogi tous les dimanches et les librairies érotiques plus populaires qu'une messe de Noël. Tout cela n'a rien d'exagéré. Mais ce n'est pas là le plus étrange. Le plus étrange, c'est ce qu'on ne nous raconte pas. C'est l'incapacité à s'orienter dans un système débordant d'informations. C'est aussi le sentiment d'être profondément seul alors qu'on n'a jamais été entouré d'autant d'êtres humains. Le Japon est certainement un pays exotique, mais l'exotisme, on finit par s'y faire. Ce n'est pas la raison pour laquelle le voyageur qui entreprend de passer quelque temps dans ce pays finit toujours par se demander, *mais qu'est-ce que je fais ici?*

S'il y a bien une chose avec laquelle je commence à me familiariser au Japon, ce sont les machines distributrices. Elles sont partout : sur chaque coin de rue; dans les commerces, les hôpitaux et les temples; sur le côté d'une autoroute au beau milieu de rien; sur l'océan même... Le pont du traversier qui fait la liaison Tōkyō-Tokushima en compte au moins douze. L'une d'entre elles vend de la bière à un prix raisonnable. 250 *yens* la canette; 2,50 \$. Les autres servent de la nourriture, du café froid ou des jus. Le bateau longe la côte est du Japon. À travers le hublot, la silhouette sombre de l'île d'Honshū voile quelques étoiles à l'horizon. Nous passerons Ōsaka au matin et accosterons un peu après midi sur l'île de Shikoku, au port de Tokushima. À l'étage supérieur, les passagers ont installé couvertures et oreillers sur le sol de la cabine en classe économique. J'ai laissé mon bagage dans un coin avant de descendre flâner un peu sur le pont. Il est 20h30. Si je m'endors maintenant, je me

¹ Vient de « costume » et « play ». Une sorte d'événement costumé.

réveillerais courbaturé d'avoir dormi trop longtemps par terre. Debout devant la machine distributrice, je me demande si je dois m'acheter une canette. Normalement, je n'achète pas de bière en voyage. Ou peu. Ce n'est pas tant par principe que pour économiser mes sous. Et puis après quelque temps, moins on en boit, moins on en a envie. Mais cette fois-ci, c'est différent. J'ai de l'argent dans mon compte en banque et, après une semaine au Japon, déjà plus rien à lire. La bière est un prétexte pour m'asseoir à une table et écrire un peu, pour laisser couler le temps avant de monter. Je n'en ai pas particulièrement envie, mais il est trop tôt pour dormir. Aussi bien noircir quelques pages en attendant que la fatigue me gagne.

Toujours debout devant la machine, j'aperçois mon nouvel ami Shogo au bout du corridor sur ma gauche. Ce doit être la direction des bains² car il a les cheveux mouillés et se promène avec une serviette enroulée autour des épaules. Les Japonais adorent les bains. Et ils ont bien raison. Le rituel pratiqué ici, plus complexe et généralement plus long qu'en Amérique du Nord, est d'une agréabilité surprenante. D'abord on se lave le corps en utilisant le robinet et le pommeau de douche puis, une fois bien décrotté, on se glisse dans la bassine d'eau chaude pour mariner un brin. Là, on prend son temps. On se repose en profitant du moment, du corps qui se détend et de l'esprit qui s'apaise. Les plus minutieux peuvent se relaver en sortant. L'eau du bain est changée tous les jours, mais pas plus souvent. Comme on y entre propre, inutile de la vider après chaque utilisation. Chacun se baigne à son tour, ou en même temps si on est dans un lieu public. On fait partout pareil : dans les auberges, les maisons, les sources thermales ou sur les bateaux. Shogo passe à côté de moi et se dirige un peu plus loin vers une distributrice qui vend de la nourriture. Il choisit un plat de nouilles *udon*, des nouilles larges et épaisses souvent faites de farine de blé cuites dans un bouillon brûlant. *Konban wa*³. Shogo a dix-neuf ans et est originaire de Kobe. Il a vécu les neuf dernières années à Jakarta, en Indonésie, là où ses parents vivent encore, puis est revenu au Japon étudier le tourisme dans une université de la ville de Yokohama, tout près de Tōkyō. Il vit en appartement avec son frère aîné qui étudie en finances au même endroit. J'ai appris tout ça parce que Shogo parle anglais. Sur les autres passagers du bateau, je ne sais rien sauf

² Les japonais nomment *furō* les bains domestiques comme publics. La toilette (normalement séparée des bains) se nomme *toire*.

³ Bonsoir.

quelques noms. Matsuo, Hina, Kaito et Sumi. Shogo est le seul avec qui je peux avoir une conversation. Sans son aide, je n'aurais probablement jamais réussi à monter sur ce bateau, incapable de franchir le mur des administrations japonaises.

Entre deux bouchées de nouilles, Shogo me demande pourquoi j'ai décidé de me rendre à Tokushima plutôt qu'ailleurs. Shikoku, contrairement aux autres îles japonaises, n'est pas très populaire auprès des touristes. Je lui explique que je compte marcher le chemin *henro*, le chemin des temples. *Are you bouddhist?* Je lui réponds que non; ma connaissance du bouddhisme me vient davantage des livres que des temples et des prières. Shogo aspire bruyamment une autre bouchée et me demande si j'ai visité d'autres îles. En une semaine, je n'ai vu que Tōkyō. J'ai dormi chez trois hôtes différents qui m'ont tous hébergé avec beaucoup de gentillesse. Dès que j'en aurai fini avec cette longue marche, je prévois prendre quelques semaines pour visiter d'autres villes. Connaissant bien Tōkyō, il veut savoir ce que j'y ai fait. Je lui raconte mes promenades, la visite au zoo, le match de baseball, le tournoi de lutte sumo ainsi que la randonnée de deux jours à Yatsugatake sous la pluie. Je lui raconte aussi la visite du musée du Studio Ghibli et nous parlons un moment des films d'Hayao Miyazaki (son préféré est *Le Château dans le ciel* alors que le mien est *Le voyage de Chichiro*). Après un moment d'hésitation, je lui raconte également cet homme que j'ai vu sauter en bas d'un immeuble de huit étages en plein *Shinjuku*⁴ et qui s'est écrasé sur le trottoir au milieu des piétons, à cinq mètres de moi. Mon premier suicidé. J'ai d'abord cru qu'une affiche s'était détachée d'une façade. En fouillant du regard le trottoir devant moi, j'ai vu l'homme aux jambes tordues étendu par terre. J'ai mis du temps à réaliser ce qui s'était passé. Les gens autour avaient les mains sur la bouche, les yeux écarquillés d'effroi. Ils avaient compris beaucoup plus vite que moi. Le corps en tombant n'a heurté personne. Shogo ne semble pas trop perturbé par la nouvelle. Il me dit que ce genre de choses arrive parfois au Japon, mais rarement en plein centre-ville. Certains endroits, ajoute-t-il, sont malheureusement connus comme lieux de prédilection pour les suicides. Entre autres,

⁴ Quartier très populaire de Tokyo.

*Ashizuri Misaki*⁵, qui se trouve à la pointe la plus au sud de l'île de Shikoku. Un endroit supposément magnifique par lequel passe le chemin du pèlerinage.

Le bateau vrombit sous mon dos et je n'arrive pas à trouver le sommeil. Shogo et moi avons continué à bavarder un peu avant de monter nous étendre sur le sol de la cabine. Je n'ai pas bu de bière ni écrit dans mon carnet. Mon ami ronfle tandis que je regarde le plafond. L'image de l'homme étendu par terre sur le trottoir est imprimée derrière mes paupières et m'empêche de dormir.

Tokushima.

Le professeur David C. Moreton entre dans le café où nous avons rendez-vous à 14h30. Il est à l'heure. Il porte une chemise lignée et un pantalon propre à la mode des travailleurs japonais. Pour le reste, il ressemble à tout sauf à un asiatique : chapeau de plein-air en goretex, souliers de randonnée décontractés, une barbe drue et très courte fendue d'un sourire d'homme heureux. Nous nous reconnaissons tout de suite. Il me serre la main en posant sur la table son sac et son couvre-chef. Le genre d'homme qui fait toujours plusieurs choses à la fois, mais sans stress. Le professeur Moreton est mon répondant à l'étranger, l'homme qui, du Japon, a décidé d'épauler ma démarche. Ce n'est pas la première fois qu'il vient en aide à des pèlerins occidentaux. J'ai appris en lui parlant qu'il est Canadien d'origine et vit au Japon depuis plus de 17 ans. Je trouve toujours fascinant le moment où l'on met enfin un visage sur une signature. Nous nous sommes déjà échangés une douzaine de courriels et je dois dire que l'homme assis devant moi ressemble à ses mots. Il s'exprime (autant verbalement que par écrit) de manière très cordiale avec un langage presque exclusivement fonctionnel. Le genre de langage qui échoit normalement aux enseignants habitués à communiquer l'information sur une matière dont ils sont les experts. Il reste néanmoins dans ses phrases une légèreté et une familiarité qui déborde des formalités et qui s'accorde parfaitement bien à son sourire. David Moreton a l'air chez lui à Tokushima. C'est ce que je lui fais remarquer. Avec un sourire, il me confie que même avec une femme

⁵ Le Cap Ashizuri.

japonaise et deux enfants nés ici, il se sent encore un peu étranger. Les Japonais, me dit-il, sont particuliers. Aussi généreux que renfermés. Sans en dire plus, il sort de son sac le guide de voyage qu'il avait promis de m'apporter (un guide spécialement conçu pour les pèlerins occidentaux – le seul qui soit rédigé en anglais – dont il est le consultant de projet ainsi que le traducteur). L'ouvrage contient quelques explications sur l'histoire du pèlerinage ainsi que sur les principaux temples de l'île, mais, surtout, il contient les cartes de toutes les régions traversées par le chemin *henro*. Certainement mon bien le plus précieux pour mener à terme ce projet.

En milieu d'après-midi, nous marchons ensemble jusqu'à la gare de train où il m'aide à acheter un billet pour la banlieue de Tokushima, là où commence le pèlerinage. Il me suggère une *guest house* sympathique près de la station Bandō, à deux pas du premier temple. Je lui promets de m'y rendre en lui serrant la main au-dessus des tourniquets à l'entrée. J'attends ensuite qu'il tourne les talons avant de monter les escaliers qui mènent à la plateforme où le train attend déjà.

Jour 1 – Temples 1 à 7 et *bekkaku* 1.

20 septembre 2013

L'échange au bureau de poste est compliqué. Les deux préposées sont très aimables, mais elles parlent aussi mal l'anglais que moi le japonais. Je ne comprends évidemment rien au formulaire de poste japonaise et j'ai toutes les peines du monde à adresser correctement mon colis. Il est neuf heures et je traîne dans les rues depuis l'aube. J'ai passé les heures fraîches de ce premier matin de pèlerinage à gribouiller dans mon carnet en attendant de pouvoir renvoyer au pays ces trois objets qui m'encombrent : deux livres lus en moins d'une semaine (j'avais terminé le premier avant même que l'avion n'atterrisse à Tōkyō) et un chandail chaud en coton (remplacé dans mon sac par une veste en duvet léger). De l'autre côté de la rue, juste en face du bureau de poste, *Ryōzenji* (le premier temple) est déjà bondé de pèlerins. Nous sommes vendredi et, la fin de semaine, certaines agences de voyages organisent des excursions religieuses guidées par des moines. Les pèlerins partent en groupes de dix ou vingt, et parcourent une portion du chemin *henro* en deux ou trois jours. Lorsque finalement j'affranchis mon paquet et le laisse aux bons soins des deux préposées, il est neuf heures trente et je me sens tout énervé d'enfin débiter mon pèlerinage.

Au milieu du portail d'entrée de *Ryōzenji*, une corde reliée à un gong en bronze pend en travers du chemin dallé. La veille, j'ai lu dans le guide de pèlerinage acheté au professeur Moreton qu'il était d'usage de s'incliner à l'entrée des temples ainsi que de sonner le gong pour signaler son entrée aux divinités résidentes. À la sortie, on se retourne avant de quitter et on salue encore une fois pour dire au revoir⁶. Une politesse qu'on veillera à ne pas oublier. Chez les esprits comme chez les gens, on s'excuse d'entrer, puis on s'excuse de quitter. Ce que le guide ne dit pas, par contre, c'est qu'il est également d'usage chez les pèlerins de prendre une photo de soi-même devant le *sōmon*⁷ avec tout l'attirail religieux du *henro* (dont on se débarrassera parfois tout de suite après). Je n'ai ni appareil photo, ni vêtement ou

⁶ Au Japon, le même geste est utilisé pour s'excuser et pour saluer. Dans un cas comme dans l'autre, on s'incline pour montrer le respect porté à l'autre.

⁷ Le terme *sōmon* désigne le portail à l'entrée des temples. *Mon* veut dire « porte ». Littéralement, on pourrait alors traduire *sōmon* par « porte générale ».

accessoire de pèlerin, si ce n'est que mon livre. Je me contente donc de m'incliner et de sonner avant de pénétrer dans l'enceinte. Une fois à l'intérieur, je me mets immédiatement en quête d'une fontaine purificatrice. Ça, je l'ai déjà appris à Tōkyō. Dans les sanctuaires et les temples, une source d'eau est toujours mise à la disposition des visiteurs. D'abord on se purifie, ensuite on prie. On frappe deux fois dans ses mains pour attirer l'attention des esprits ou des divinités puis, à l'aide d'une louche décorée de caractères *kanji*⁸, on se rince la main gauche, la main droite, et finalement la bouche. Une fois propres, les pèlerins peuvent s'avancer devant le pavillon principal et réciter quelques sutras, ou prier, tout simplement. C'est sans oublier d'allumer une bougie, de faire brûler un peu d'encens et de lancer dans la boîte devant l'autel quelques pièces de monnaie. Comme le rituel est d'usage en un tel lieu, je m'y plie sans protestation. J'accomplis, dans l'ordre, les actions appropriées en essayant de ne pas me tromper. Derrière chacune, je perçois une profondeur obscure, comme une vérité voilée qui justifie l'acte et sûrement lui donne un sens. En même temps, je découvre dans l'exécution des gestes une quiétude rassurante; le sentiment de partager quelque chose. Seuls sur les chemins, c'est dans ces actions que se retrouvent les pèlerins, devant le bouddha, devant le sacré du lieu, devant l'objectif de cette longue marche. J'ai par ailleurs appris avant de me rendre sur l'île qu'outre les gestes rituels il est approprié d'offrir à chaque divinité présente une prière spécifique. Or si on recommande souvent une formule précise qui varie en fonction du rang de la divinité, de sa nature ou encore du lieu où elle se trouve, la prière reste la partie du rituel qui est la plus laissée à la discrétion du pèlerin. N'étant pas familier avec les sutras, je me contente d'adresser à la statue dorée du bouddha Sākyamuni quelques pensées timides en français. Le pèlerin qui rend partout hommage aux divinités du chemin, dit-on, verra le vœu qu'il a formulé et répété de temple en temple se réaliser au terme de son voyage. J'ignore si cette bénédiction est accordée sans distinction aux plus débutants comme aux plus fervents d'entre nous, mais dans tous les cas, je ne perds rien à essayer. D'ordinaire, après avoir prié, les pèlerins se dirigent vers la boutique pour faire estamper leur *nōkyōchō*⁹. Chaque temple possède sa boutique, et dans chacune, en plus d'estamper les cahiers, on vend tous les objets censés être portés par les pèlerins. De l'uniforme blanc au chapelet, en passant

⁸ Symboles logographiques chinois utilisés pour l'écriture et adoptés par les Japonais.

⁹ Le livre du *henro*. Celui-ci rassemble les estampes qui servent de preuve de visite.

par le chapeau de paille et la besace, les prix varient de cher à très cher. Je regarde d'un œil curieux tous ces objets sans pouvoir déterminer lesquels conviennent le mieux à un pèlerin débutant. J'ignore par où commencer. Le bâton de marche? Le chapelet? Le veston blanc? Le livre d'estampe? Tous me semblent plus encombrant qu'autre chose. Les bouddhistes, certainement, sont capables de les alléger d'une signification particulière, de porter à travers eux le sens sacré de la démarche. Je ne vois là qu'un tas d'objets chers et peu pratiques. Encore trop étranger aux traditions millénaires et aux symboles religieux, je grimace devant les chapeaux pointus inconfortables, pas même imperméables, et qui sont pourtant sur toutes les têtes. Je décide finalement de ne rien acheter en espérant que les prix au prochain temple sauront mieux me convaincre.

À la sortie du *Ryōzenji*, nous nous séparons, tous ces pèlerins et moi. Eux remontent dans leur autobus tandis que j'ouvre mon guide pour trouver le chemin du *Gokurakuji* (deuxième temple). Droite ou gauche? Selon la carte, il me faut prendre à droite et rejoindre une route secondaire qui longe à bonne distance le fleuve Yoshino et traverse plusieurs agglomérations rurales que j'imagine être des villages. C'est aussi par là que sont partis les autobus. Je prends à droite. Trois pas plus loin, j'aperçois sur un poteau électrique un autocollant rouge marqué d'une flèche ainsi que d'un petit personnage affublé d'un chapeau en triangle, d'un bâton et d'un chapelet. Ces autocollants, m'a-t-on dit, indiquent le chemin des temples. Il n'y a qu'à les suivre.

Toute la matinée, je déambule à travers les petits villages alignés le long de la route principale en suivant les flèches rouges. Les maisons, dans ces quartiers ruraux, sont de style ancien avec des toits en tuiles aux coins recourbés. Entre les carrés d'habitations, le chemin est bordé de rizières. Ce ne sont pas les champs de riz sauvage qu'on s'imagine quand on pense au Japon, mais plutôt des petits lopins de terre organisés en rangs serrés irrigués par un minuscule canal qui longe l'asphalte. Quelques agriculteurs y travaillent pliés en deux sous un soleil de plomb. Il n'est pas encore midi et il fait déjà presque 30 degrés. J'éprouve un plaisir immense à battre la campagne japonaise en me laissant porter comme les moines errants de jadis au gré des chemins. Ma route à moi est tracée par le béton, bien sûr, mais l'illusion n'en est pas moindre. Ce couple aux champs, ils pourraient avoir été ici il y a mille ans. Rien n'a changé sauf le camion stationné de biais. Debout à côté du véhicule, la femme

parle à son mari qui creuse la terre tout près. Sa voix, un peu asséchée par l'âge, est douce et avenante. Pris en pleine rêverie, je ne remarque pas l'autocollant dissimulé sur la rambarde et perd mon chemin pour la première fois.

Aux alentours de treize heures, je retrouve les autobus de pèlerins qui attendent sagement dans le stationnement du *Jizōji*. Fidèle à mes nouvelles habitudes, je m'incline et sonne le gong avant de m'aventurer dans l'enceinte sacrée. J'ai marché vite et beaucoup déjà. La chaleur en ce milieu de journée est écrasante. Je profite d'un banc à l'ombre pour manger une bouchée (surtout des noix) et me reposer quelques minutes. De ce banc, j'aperçois le bâtiment principal du temple dont le *sanmon*¹⁰ est clos. Massés devant, une dizaine de pèlerins récitent pêle-mêle les sutras que je ne connais toujours pas. Les nouveaux venus jettent des pièces de monnaie dans le bac en bois posé sur la droite et, chose curieuse, glissent des petits bouts de papier rectangulaires et de couleurs variées dans un autre récipient en métal installé sur la gauche. Curieux, je feuillette mon guide en espérant dénicher des informations sur cette partie du rituel qui m'est complètement inconnue. J'y apprends que les bouts de papier sont des *osame-fuda*, des papiers à souhait. D'un côté, les *osame-fuda* sont marqués de caractères *kanji* et, de l'autre, les pèlerins inscrivent leur nom, leur adresse ainsi que le vœu qu'ils souhaitent voir réalisé au terme de leur pèlerinage. La couleur du papier varie en fonction de l'expérience du marcheur : blanc pour les débutants, vert pour ceux qui en sont à leur cinquième pèlerinage ou plus, rouge si on a complété le circuit plus de huit fois; ensuite argent, or et, pour ceux qui en sont à plus de cent répétitions, on fait des papiers en brocart excessivement dispendieux. J'étais déjà au courant du fait que les pèlerins avaient pour coutume de répéter le même vœu de temple en temple. Mais j'ignorais qu'il me fallait l'écrire. J'avais cru que les vœux étaient de ce genre de choses qui s'accomplissent mieux dans le silence de la prière. Par ailleurs, mon guide ajoute que les *osame-fuda* sont utilisés comme remerciements par les pèlerins qui reçoivent une offrande. Ces choses-là ne sont pas à prendre à la légère. Il serait certainement gênant de ne pas en avoir dans l'éventualité où l'on m'offrirait quelque chose. Je file donc vers la boutique pour me procurer une liasse de papiers à souhait. Blanc, pour les nouveaux pèlerins. Comme je l'avais espéré, les prix au

¹⁰ Le *sanmon*, aussi parfois appelé *sangedatsumon* – porte des trois libérations –, est la porte principale d'un temple bouddhiste japonais. Elle se situe entre le *sōmon* à l'entrée et le bâtiment principal.

Jizōji sont plus intéressants qu'au *Ryōzenji* et je me laisse aller à un triple achat. En plus de mes *osame-fuda*, je me suis équipé d'un *kongōzue*¹¹ ainsi que d'un *juzu*¹². Un peu naïvement, je me dis que c'est là la volonté du chemin. On n'est pas en pèlerinage comme on est en randonnée. Il faut s'encombrer un peu. Et puis, ça m'évitera de devoir trouver les mots pour expliquer aux curieux ce que je fais sur leur île.

À partir du *Jizōji*, deux chemins sont possibles. L'un d'eux continue vers l'Ouest et longe le fleuve Yoshino jusqu'à *Anrakuji* (sixième temple). L'autre monte plutôt vers le Nord et s'enfonce dans les montagnes. Ce chemin mène à *Taisanji*, un *bekkaku*¹³. Officiellement, les *bekkakus* ne font pas partie du pèlerinage. Ce sont des temples pour la plupart retirés dans les montagnes où les moines, jadis, vivaient une vie d'ascèse. S'ils sont généralement plus difficiles d'accès que les temples principaux, ils n'en restent pas moins des lieux importants dans l'histoire du chemin *henro*. La carte indique cinq kilomètres de sentiers de montagne. Avec le retour, cela en fera dix. Impatient de quitter les routes asphaltées et de sentir la terre sous mes semelles, je fonce vers le Nord. Selon les lignes topographiques de mon guide, il y a 450 mètres de dénivelé entre *Jizōji* et le temple dans la montagne. Pas assez pour me décourager.

La montée est difficile. Je transpire à grosses gouttes et je peine à suivre le sentier mal balisé. Il me faut à plusieurs reprises revenir sur mes pas pour m'orienter. Je progresse tout de même à bonne allure et le sentier finit par rejoindre une route de bitume qui serpente dans les hauteurs. De cet endroit, la vue est dégagée et offre un panorama superbe sur la vallée en contrebas avec la route principale, les maisons aux toits de tuiles argentées et, au-delà, la rivière Yoshino qui coule au pied d'une autre chaîne de montagnes bleuie par la

¹¹ Bâton de marche. Dans l'esprit bouddhiste, cet objet représente le corps du sage Kobo Daishi (aussi appelé *Kūkai*), fondateur du chemin *henro*, qui accompagne le pèlerin dans son cheminement.

¹² Chapelet. Lorsque tenu entre les mains pendant la marche ou pendant la prière, le *juzu* aide le pèlerin à oublier son égo et à entrer en communion avec l'esprit sacré du pèlerinage.

¹³ Littéralement : spécial, exceptionnel.

distance. Ce versant de la montagne qui mène à *Taisanji* est planté de vergers dont les arbres donnent des fruits qui ressemblent à des poires rondes. Après les vergers, le chemin s'enfonce dans une forêt de vieux bambous jaunis par l'âge. C'est la première fois que je vois des bambous gros comme des bouleaux. Le soleil de début d'après-midi n'arrive pas à percer la densité de cette végétation. Même à cette heure, le chemin reste couvert d'ombre. Encore quelques mètres de montée et il s'aplanit enfin. Sur ma gauche se dresse un énorme portail de bois finement sculpté derrière lequel un escalier en blocs de pierre monte jusqu'à se perdre dans les feuilles de bambous. Je quitte la route et commence l'ascension finale. Le bruit des moteurs peu à peu s'estompe et laisse la place au chant plus apaisant des criquets et des oiseaux. Peu de gens empruntent ce chemin. Dans la montagne comme sur ces marches, il n'y a aucune trace d'un passage récent : aucune branche fraîchement cassée sur le sol; aucune trace de bottes dans la boue; et, entre les arbres, des araignées aux couleurs vives ont tissé des toiles impressionnantes que j'évite en me penchant. Cet escalier interminable me donne l'impression de remonter dans le temps. Je m'éloigne de Tōkyō et de la campagne et m'enfonce dans les siècles d'histoire japonaise. Je ressens dans mes jambes la même fatigue que les voyageurs en quête de prières et de paix ont connue en suivant les déambulations de Kobo Daishi sur les chemins de l'éveil depuis déjà plus de mille ans. Au sommet, là où enfin le ciel reprend sa place au-dessus de ma tête, un second portail marque l'entrée du temple. L'endroit est d'une sérénité sans pareil. Les bâtiments en bois massif siègent paisiblement entre les bambous couleur de paille. Rien ne bouge sauf le vent qui agite quelques feuillages endormis. Le temps glisse ici comme un bateau à la dérive. On s'y laisse porter, toute voile baissée. Je retiens mon souffle et sonne la cloche qui signale mon arrivée. Les esprits qui dorment en ces lieux ont peut-être perdu l'habitude des pèlerins. Je m'avance lentement jusqu'au pied de l'édifice principal et me lave avec l'eau d'une bassine creusée dans la pierre juste à côté. Après avoir monté les marches du pavillon, je jette une pièce de monnaie en offrande et place un de mes papiers à souhait dans la boîte prévue à cet effet. Après une prière rapide en français, je me dirige vers la maison du moine, un peu plus loin dans l'enceinte. Ma gourde de deux litres est vide et j'aimerais bien la remplir avant d'amorcer la descente. On met longtemps à m'ouvrir lorsque je cogne à la porte. C'est une femme, tout juste la trentaine, avec un bébé dans les bras, qui apparaît sur le seuil. Dans un japonais bégayant, je lui demande de l'eau. Elle saisit ma gourde avec un sourire en me demandant

d'attendre dans la petite boutique annexée à la maison. Cette boutique n'a l'air d'avoir rien vendu depuis des lustres. Les images sur les cartes postales sont complètement délavées. Je m'installe sur un banc et attends quelques minutes. Une vieille dame arrive avec le bébé dans les bras. Elle me tend de sa main libre la gourde pleine. Je la remercie et glisse l'objet dans mon sac. La mère arrive quelques secondes plus tard avec du thé froid et des petits gâteaux secs. Elle pose un plateau devant moi et m'encourage à me servir. Je la remercie aussi et mange en dégustant avec plaisir. La femme et la vieille me posent beaucoup de questions. J'arrive à leur faire comprendre que je viens du Canada et que je marche le chemin *henro*. Je ne suis pas certain que mes efforts satisfassent leur curiosité, mais c'est le mieux que je puisse faire. Elles le comprennent bien vite et finissent par préférer le silence. Je trouve dommage de ne pas savoir parler le japonais. J'aimerais bien continuer à discuter, mais à chaque tentative, le résultat est décourageant. Je reste donc assis tranquillement à goûter la paix des lieux. L'enfant est repassé dans les bras de sa mère. Une fois le thé terminé, je remets à chacune des femmes un morceau de sucre d'érable. Au Japon, m'a-t-on dit, il est d'usage d'échanger des cadeaux. J'ai donc pris soin de m'équiper en conséquence avant de partir. Une fois qu'elles ont toutes deux goûté le sucre d'érable, nous échangeons un dernier sourire avant que je parte. Je charge mon bagage sur mon dos et reprends la route. L'après-midi est bien avancé et il me faut encore redescendre vers le fleuve Yoshino.

Il est seize heures lorsque j'arrive à *Anrakuji*. Le dernier autobus de pèlerins s'apprête à quitter le temple. Je profite des derniers moments de chaleur intense (35 degrés) pour enlever mon sac et laisser sécher mon t-shirt trempé. Moins de deux kilomètres me séparent de *Jūrokuji* (septième temple) et de mon foyer pour la nuit.

Le soleil se couche sur l'horizon lorsque je sonne à la porte du *minshuku*¹⁴ où j'ai réservé une chambre. On m'ouvre et on me fait entrer. Je passerai la soirée en silence, incapable de communiquer avec la dame qui m'héberge et trop fatigué pour faire autre chose que prendre un bain, manger et aller me coucher.

¹⁴ Un *minshuku* est un établissement pour voyageur souvent moins cher qu'un hôtel ou qu'un *ryokan* (hôtel de type japonais où l'on dort sur des futons plutôt que sur des lits). La plupart du temps, les *minshukus* sont tenus par des familles qui offrent une chambre libre aux voyageurs dans leur maison. Le souper et le déjeuner sont normalement inclus dans le prix.

Jour 2 – Temples 8 à 11.

21 septembre 2013

À six heures, mon réveil me tire d'un sommeil encore profond. J'ouvre les yeux et réalise que je viens d'avoir ma première nuit sans rêve depuis près d'une semaine. La première depuis l'événement de *Shinjuku*. Dehors, le soleil s'extirpe doucement de la terre. J'enfile mon pantalon et descends dans la salle à manger. Au bout du corridor d'entrée, une vieille dame vêtue d'une veste blanche marquée des symboles *henro* s'apprête à sortir. Elle saisit son bâton, enfonce une casquette sur sa tête et passe le portique, pliée sous le poids de son sac à dos. J'ignorais que l'établissement hébergeait un autre client. Dans la salle à manger, le déjeuner déjà servi est identique au repas de la veille. Un bol de riz, un poisson frit, une soupe *miso*¹⁵ et quelques légumes marinés. D'aussi bon matin, le riz refuse de descendre sans faire d'histoires. Je mastique sans avaler, rêvant à quelque chose de sucré. Avant de quitter le *minshuku* à mon tour, j'offre à mon hôtesse un sucre d'érable. J'ignore s'il est approprié de donner une sucrerie en remerciement pour l'hébergement, mais je veux absolument éviter de passer pour un touriste grossier. Prise au dépourvu, la dame ne sait quoi m'offrir en échange et insiste pour m'accompagner à l'extérieur de la maison et me remettre sur le chemin des temples. Elle pointe la route devant elle et me fait signe d'aller toujours tout droit.

Le paysage est couvert de rizières divisées en petits carrés, comme des cantons. La lune flotte encore dans le ciel et les agriculteurs, en ce dimanche d'octobre, sont déjà aux champs. Certains passent avec de petites moissonneuses à travers leurs plantations pour récolter le riz prêt à la consommation alors qu'ailleurs, on revire la terre en prévision d'une nouvelle semaison. C'est le meilleur moment de la journée : la température est douce et l'heure matinale baigne les plants de riz adultes dans une lumière dorée. La vieille qui tenait le *minshuku* m'a envoyé sur un chemin différent que celui indiqué dans mon guide. Normalement, j'aurais dû me trouver sur un sentier paysan qui coupe à travers les champs d'agriculture. Or, la route est partout bordée de rizières et il n'y a rien nulle part qui

¹⁵ Le *miso* est une pâte faite à partir de fèves de soja broyées.

ressemble à un sentier. Mais comme il n'y a qu'une seule direction possible (tout droit), je continue gaiement ma route sans trop m'en faire.

Moins d'une heure après avoir quitté l'auberge, j'aperçois au bout du chemin la vieille *ohenrosan*¹⁶ qui marche le dos vouté. Elle avance à pas de tortue en s'appuyant lourdement sur son bâton. Arrivé à sa hauteur, je lui souhaite bon matin sans m'arrêter, salut auquel elle répond par un sourire accompagné d'un petit signe de la main. J'ai pensé à ralentir le pas pour marcher un peu avec elle, mais je n'ai pas osé. Peut-être qu'elle ne veut pas de compagnie. Et puis, mon japonais est si mauvais qu'il me décourage d'engager la conversation. Quelques minutes plus tard, elle disparaît sous l'horizon dans mon dos. L'aube a fini de se lever et la lune s'est finalement voilée derrière le bleu du ciel. Le soleil maintenant révèle quelques sommets par-delà les champs. *Kumadaniji* (huitième temple) est probablement tout près, mais impossible de dire où. Passé un petit hameau sans nom, la route se divise en deux. Je déteste les pattes d'oie. Surtout celle-ci : aucune indication; aucun panneau routier, même en japonais. Et mon guide ne m'est d'aucune utilité ici. À court de ressources, je m'assois sur le bas chemin et attends patiemment qu'apparaisse le dos courbé de la vieille. Il ne tarde heureusement pas à venir. Dès qu'elle me voit sur le côté de la route, la vieille me fait un grand signe de la main en agitant son bâton vers la droite. *Arigato gozaimasu*¹⁷. Elle m'envoie la main encore une fois faisant signe de partir sans l'attendre. Dans l'air du petit matin, les montagnes au loin ont l'air presque transparentes. Cet après-midi, mon chemin me mènera jusqu'à leur pied. La montée sera pour demain.

À l'heure où je passe le portail d'entrée du *Kumadaniji*, de longs rayons de soleil filtrent à travers les branches d'arbres, illuminant de taches blanches le sol en pierre. Le banc sur lequel je m'assois pour boire un jus est encore humide de rosée. Dans l'ensemble, ce temple ressemble à ceux que j'ai vus hier. L'enceinte est visiblement aménagée pour recevoir un grand nombre de pèlerins : les boîtes en bois qui servent à recueillir les offrandes sont bien mises en évidence devant les bâtiments et l'endroit compte deux fois plus de machines

¹⁶ *Henro* est le nom du chemin suivi par les pèlerins, *-san* est une particule qui s'attache aux personnes et leur accorde une sorte de titre protocolaire (un peu comme « monsieur »). *Henro-san* désigne donc le pèlerin et *o-* est un préfixe qui marque le respect envers l'objet auquel il se rattache.

¹⁷ Merci beaucoup.

distributrices que de moines. Je pose mon bâton dans la petite alcôve prévue à cet effet et accroche dessus mon chapeau. Si ce bout de bois est réellement l'incarnation de Kūkai, peut-être sera-t-il content d'avoir un peu d'ombre. Les moines prient rarement sous le soleil. Debout devant le bâtiment principal, j'exécute le petit rituel que j'ai déjà répété sept fois hier : allumer une bougie, faire brûler de l'encens, jeter une pièce de monnaie et placer mon papier à souhait dans la boîte sur le côté. Il n'y a personne sur les marches du pavillon avec moi. Pas d'autre pèlerin à qui laisser sa place devant le *sonmōn*. Soit il est trop tôt, soit les autobus sont plus loin sur le chemin. Je suis seul et j'ai du temps. À travers le treillis qui ferme l'entrée du bâtiment, j'aperçois au fond de la pièce la statue dorée de la déesse Kannon. J'ai envie d'apprendre à réciter des sutras. Je prends un moment pour sortir mon guide de mon sac et l'ouvre à la section des prières. Je choisis un sutra au hasard. *Na-mu-dai-shi Hen-jō-kon-gō*. C'est un sutra qui appelle le nom de Kōbō Daishi, une sorte de conjuration que les pèlerins répètent trois fois avant de formuler leur vœu. On enchaine ensuite avec *Ekoumon*, un sutra qui souhaite que les bonnes actions d'un être s'étendent à toute chose dans le monde. C'est une belle manière de conclure un vœu, je trouve. Un remède efficace contre la violence et la haine. Si plus de gens prenaient la peine de réciter des sutras, peut-être n'aurions-nous plus à regarder nos semblables se jeter d'un huitième étage.

J'ai déjà marché plus de trente-cinq kilomètres depuis que j'ai quitté la station Bandō hier matin. La journée d'aujourd'hui sera plus courte (moins de vingt kilomètres). La première partie du pèlerinage forme une sorte de boucle qui me ramène vers Tokushima, la ville où je suis arrivé par bateau deux jours plus tôt. Tokushima est isolée sur la côte est de Shikoku par une chaîne de montagnes. Dans cette cuvette, autrefois une vallée tranquille, les banlieues s'emboîtent les unes dans les autres. Avant qu'on se mette à construire des routes et à trouser les versants d'innombrables tunnels, les deux seuls moyens de quitter la ville étaient par quelques cols bien connus ou encore en remontant la rivière Yoshino. Si tout se passe bien, je franchirai demain le col du mont Shosanji et serai à Tokushima dans deux ou trois jours.

Sur les chemins de campagne de la région d'Awa, entre le fleuve et les montagnes, quelques rares maisons ont le luxe de se faire pousser un jardin. Elles apparaissent comme des curiosités dans ces décors simples. Une fois tous les cinq ou six kilomètres, je croise un

jardinier penché au-dessus d'un muret qui taille avec minutie le feuillage délicat d'un arbre qu'on a tordu avec style. Ceux-là ne manquent jamais de me passer le bonjour. La route est rectiligne et on entend les voitures longtemps avant qu'elles ne passent. Tout près de *Fujiidera* (onzième temple), l'une d'elles ralentit en arrivant à ma hauteur et s'arrête un peu plus loin sur le bord de la route. Lorsque je la rattrape, une dame d'un âge vénérable ouvre la portière et m'offre une tomate en plus d'un sourire édenté. C'est mon premier *osettai*¹⁸. À Montréal comme au Japon, on m'a déjà répété mille fois de ne jamais refuser les offrandes. La politesse veut que l'on accepte avec modestie ce qui est offert et que l'on donne quelque chose en échange. Mais au-delà de ces conseils de bon usage, je découvre dans ce geste un élan plein de bonté. Par son offrande, cette dame m'encourage à poursuivre ma route. Aider un pèlerin dans son cheminement, c'est en soi une sorte de prière. J'accepte son cadeau avec grand plaisir et lui remet un papier à souhait avec mon nom, mon souhait ainsi que le pays d'où je viens écrit dessus. Comme c'est en français, elle ne risque pas de comprendre. Mais c'est le geste qui compte. Elle tient un moment le papier à l'envers en tentant de déchiffrer les signes tracés au stylo, puis renonce avec un sourire et dépose mon *osame-fuda* sur son tableau de bord, bien en évidence. En regardant la voiture disparaître au bout de la route, je me promets de penser à cette dame lorsque j'arriverai au prochain temple.

Fujiidera est le plus beau temple de cette journée. Tranquillement posé au pied du mont Shōsanji, il rayonne d'une splendeur que n'ont pas ceux de la ville. Sous le soleil de midi, l'énorme toit en tuiles argentées du bâtiment principal est éblouissant. On y prie confortablement à l'ombre de hauts frênes. Pour préserver l'atmosphère sereine d'un temple à flanc de montagne, on a pris soin de dissimuler dans les recoins les machines distributrices. Un homme de bonne stature se recueille en silence devant l'hôtel tandis que sa femme (qui porte en lettrage doré l'insigne « PLAYBOY » sur son chandail) visite la boutique. Nous ne sommes que trois dans l'enceinte sacrée. *Fujiidera* respire la paix et la légèreté. On a l'impression qu'ici comme au *Taisenji*, les prières s'élèvent plus facilement qu'ailleurs.

¹⁸ Offrande.

L'après-midi est à peine entamé lorsque j'arrive au *ryokan*¹⁹ où je passerai la nuit. J'avais appelé ce matin même pour avertir que je pensais arriver vers seize heures. L'homme qui me guide à travers les couloirs (probablement le propriétaire) ne cesse de répéter « *early, early* » en essayant de s'excuser pour je ne sais quel trouble. Il s'arrête devant une porte au milieu d'un corridor éclairé au néon et me fait signe de laisser sur le seuil les pantoufles en caoutchouc qu'il m'a refilées en entrant. D'un geste de la main, il désigne l'intérieur de la pièce et dit « *room* ». J'entre et pose mon bagage sur le sol. La pièce fait six *tatamis* et n'a pour seul mobilier qu'une télévision, une table basse et une commode. Pas de lit ou de futon. Je me retourne pour demander où je dois dormir, mais la porte s'est déjà refermée, le propriétaire parti sans un mot. Je me dirige vers la commode dans l'espoir d'y trouver une revue ou n'importe quel autre livre imagé à feuilleter en attendant son retour. Pliés sur l'étagère du haut, un matelas avec une couverture et un oreiller sont rangés pêle-mêle dans l'espace exigü. L'homme revient quelques minutes plus tard avec du thé et des biscuits secs. Il pose le tout sur la table basse en récitant l'horaire des services de la maison : *ofurō, five pm; diner, six pm; breakfast, five thirty am*. Je le laisse terminer et m'incline en le regardant sortir à reculons. Après avoir installé mon futon dans un coin de la chambre, je me verse un verre de thé et allume la télévision. Au canal cinq, on passe en direct les combats de lutte *sumō* du championnat de Tōkyō. J'aime bien les *sumotoris*, mais le spectacle, un peu redondant, devient vite lassant. J'ai cinq heures à écouler avant le diner et je m'ennuie déjà. Étendu sur mon matelas, je feuillette les pages de mon guide pour observer un peu la région. La carte du village d'Awa indique qu'il y a une source thermale à moins d'un kilomètre du *ryokan*. Il me reste assez de temps avant le diner pour aller y faire un tour.

Pendant le diner, j'apprends qu'un typhon est en train de se former au large du Japon. C'est le vingt-quatrième de la saison. On me dit que ce n'est pas pour demain, mais d'après la télé, la tempête ne tardera pas à frapper. Normalement, je devrais rejoindre la ville de Tokushima dans deux jours. Avec un peu de chance, je le battrais de vitesse.

¹⁹ Hôtel ou auberge de style japonais.

Jour 3 – Temples 12, 13 et *bekkaku* 2.

22 septembre 2013

Je salue la montagne au lever du soleil. J'ai mon sac sur les épaules, un bon déjeuner dans l'estomac et tout ce qu'il faut pour passer une agréable journée en forêt. Le début du sentier se trouve à moins de cent cinquante mètres de mon auberge. Il n'y a qu'à traverser le petit cimetière derrière *Fujiidera* et repérer l'écriteau marqué du symbole *henro*. Hier soir, avant de m'endormir, j'ai longuement observé la topographie de la région dans mon guide. La montée jusqu'au *Shōsanji* se fait en quatre étapes dont chacune, sauf la première, correspond à un sommet. Entre chaque sommet, le chemin redescend dans des vallées avant de remonter vers un autre col. On m'a dit la veille pendant le dîner qu'il fallait compter entre quatre et six heures pour atteindre *Shōsanji*. Il est à peine passé six heures lorsque je repère l'écriteau à la sortie du cimetière. L'air est frais et, à cette heure, le soleil tout juste au-dessus de l'horizon n'éclaire pas les sentiers. En quittant l'auberge ce matin, le mercure indiquait tout juste quinze degrés. Idéal pour une marche en montagne. Je m'engage sur les pentes le corps plein d'énergie et l'esprit complètement dégagé de toute pensée. La terre est douce sous mes semelles et la rosée a laissé des traces d'humidité dans les sous-bois. Sous le couvert touffu des pins noirs et des frênes, le matin transporte une odeur de lichen et de sève que le soleil, une fois levé, aura tôt fait d'assécher. Le sentier, abrupt dès les premiers pas, me fait suer abondamment. Malgré la température clémente, je transpire par tous mes pores. De mon chapeau déjà imbibé après moins d'un kilomètre coulent de grosses gouttes salées qui glissent sur mon front et le long de mon nez. J'avance en laissant l'eau ruisseler sur mon visage, ayant depuis longtemps abandonné l'idée de l'essuyer tant les manches de mon t-shirt sont trempées. Sur le sentier, tous les cinquante ou soixante pas, on a suspendu aux branches les plus basses des plaquettes de bois ornées de symboles religieux qui font office de balises. Certaines sont délavées par les années, craquées par l'âge, alors que d'autres ont l'air presque vertes. Tranquillement, le soleil grimpe au-dessus des feuillages. Un peu plus loin sur le chemin, j'aperçois la vieille *henro-san* d'hier en train de se recueillir, pliée en deux, devant une statuette de *Jizō*, la divinité qui guide les voyageurs à travers les mondes physique et spirituel. Autrefois (je parle d'un temps d'avant les plaquettes suspendues aux branches), les pèlerins, pour connaître la marche à suivre, devaient se fier à ces statuettes décorées de

foulards et de petits habits qui les font ressembler à des poupées de pierre. Ces vêtements sont le plus souvent accrochés aux statues par des mères dont l'enfant est malade ou mort en bas âge. Ces offrandes, dit-on, attirent sur eux la protection divine, dans ce monde comme dans l'autre. Une prière rapide et la vieille reprend son ascension juste avant que je la rattrape. Son pas est lent, mais il tient bon. Elle a dû se mettre en route longtemps avant l'aube pour arriver ici avant moi. Je la salue chaleureusement et lui envoie la main en la dépassant. Elle me sourit. *Kyotsukete*²⁰. Je me retourne et lui réponds la même chose. C'est la deuxième fois que nous nous disons au revoir, mais j'ai l'impression que celle-ci sera la dernière. Elle le sait également et sourit devant l'urgence de mon rythme, une manie qu'a la jeunesse de vouloir tout faire le plus rapidement possible, comme si le temps lui était compté. Il lui faudra peut-être une année à cette vieille pour compléter le pèlerinage, mais peu lui importe, en vérité. Elle joue un jeu avec le temps qui passe, un jeu dont mes jeunes années n'arrivent pas encore à saisir les règles. Je n'ai même pas eu le temps de penser à m'arrêter devant la statuette que déjà, *Jizō* et la vieille sont loin derrière. La lenteur est un art qu'il faut pratiquer longtemps avant de bien le réussir.

À mi-chemin entre le niveau de la mer et le premier sommet, je m'assois sur un banc en rondins posé tout près d'un filet d'eau coulant entre deux pierres. Un marcheur dépassé quelques minutes plus tôt me rejoint rapidement et s'assoit à mes côtés. Nous sommes tous deux en nage. Je sors une poire de mon sac et tranche le fruit en deux. Il en accepte la moitié avec un sourire. Nous mangeons en silence. La chair est encore fraîche et juteuse à souhait. Autour, le soleil fait pâlir les aiguilles de pin et les feuillages sont immobiles. Il n'y a pas de vent. Je remets mon sac sur mes épaules et reprends l'ascension vers le premier sommet. Je progresse vite et dépasse encore plusieurs marcheurs. La montée est ardue. Les pèlerins que je croise peinent à avancer. Quelques mots d'encouragements échangés au passage suffisent à nous motiver. Le sentier a vite fait de se laisser grimper. Peu à peu, la forêt s'éclaircit et laisse apparaître un pic rocheux qui se découpe sur le ciel bleu. À son pied, juste à l'endroit où le sol se dénude, on a installé un autre banc de rondins où les pèlerins peuvent se reposer en contemplant la région montagneuse de Yoshinogawa. L'approche d'un sommet laisse toujours cette impression euphorisante d'un ciel qui prend de l'ampleur avec l'altitude. Entre

²⁰ Ce bon mot lancé aux voyageurs veut dire « faites attention » ou « prenez soin de vous ».

temps, j'ai bu mes deux litres d'eau et je profite d'une seconde source pour remplir ma gourde. L'eau froide qui coule de la montagne est une bénédiction. Chaque gorgée est un pur bonheur. Je prends encore quelques minutes de repos avant d'amorcer la descente vers l'étroit plateau qui sépare les deux premiers sommets.

Au-delà du premier pic, les pèlerins se font plus rares sur les sentiers. Il n'y a que les statues de *Jizō* pour me tenir compagnie sur l'étroit plateau ensoleillé. Malgré ce qu'indique ma carte, le sol n'est jamais vraiment plat, même ici. Toujours pentu, vers le haut ou vers le bas. Une fois passé le plateau, dans la montée vers le second sommet, je croise un autre marcheur, un dernier avant d'arriver au temple. Je le salue, comme d'habitude, en arrivant à sa hauteur. *Ohayō gozaimasu*²¹. Il me répond en anglais avec une maîtrise de la langue surprenante. *Good morning! How are you?* L'occasion est trop belle pour ne pas jaser un brin. Ma première véritable conversation depuis que j'ai quitté le professeur Moreton à Tokushima. D'entrée de jeu, je complimente son anglais. Ishida me raconte qu'il a travaillé cinq ans à Atlanta pour une branche de sa compagnie qui fait des affaires là-bas. Il a accepté ce poste à vingt-quatre ans, trois mois à peine après être sorti de l'université, chose qui, à l'époque, était encore plus rare qu'aujourd'hui (les Japonais en général ne quittent que très peu leur île). Ishida est revenu au Japon à 29 ans et s'est installé dans la région de d'Ōsaka où siège sa compagnie. Il n'est pas marié et n'a pas d'enfant. *I traded my family for America*. Il m'explique qu'au temps de sa jeunesse (je devine qu'il a aujourd'hui autour de cinquante-cinq ans), les garçons devaient se dépêcher de fonder une famille avant trente ans, car les célibataires de cet âge étaient considérés comme manquant de sérieux. Un mauvais parti pour une épouse. Aujourd'hui, semble-t-il, les choses ont changé. Mais pas beaucoup. *But I don't regret my choices*. Ishida n'aime pas tellement la vie japonaise. Il trouve ennuyeux de travailler tous les jours et de rentrer le soir pour s'occuper des enfants sans pouvoir rien faire d'autre. À son âge, sa compagnie (dont je n'ai jamais pu saisir le nom) lui offre deux mois de congé par année et il en profite pour voir du pays. *Now, I can walk around Shikoku without having to wait for retirement. Most Japanese men can't do that.*

²¹ Bon matin.

Sans trop nous en rendre compte, nous bavardons ainsi jusqu'au second sommet où nous nous asseyons pour une pause. Le soleil au-dessus de nos têtes fait sécher mon chapeau trempé de sueur. Malgré l'heure qui avance, la fraîcheur de l'altitude garde la température relativement basse. Ishida m'apprend qu'il a quitté le pied de la montagne peu après cinq heures ce matin. Mentalement, j'en déduis que j'ai monté à peu près deux fois plus vite que lui pour arriver ici au même moment. Avec un sourire, il ajoute qu'il ferait mieux de se remettre en route s'il veut arriver au *Shōsanji* à temps pour le lunch. Je reste assis un instant pour écrire un peu. Je n'ai rien noté depuis le matin. En quelques lignes hâtives, je fais le récit des principales rencontres de cette matinée (la vieille *henro-san*, Ishida, les statues de *Jizō*) et couche un certain nombre de pensées anxieuses sur les jours à venir. Au moment de repartir, j'ai à l'esprit le typhon qui soufflera bientôt sur l'île. S'il passe demain en journée, il faudrait que j'arrive à Tokushima assez tôt pour éviter d'être surpris par la tempête en terrain découvert. Ce ne sera pas facile. La ville est encore loin. Si je dors ce soir à la pension où j'ai fait ma réservation, il me restera 26 kilomètres à parcourir avant d'y arriver. 26 kilomètres en un avant-midi, c'est possible, mais seulement si on ne tient pas compte du temps passé à prier dans les temples. Mon plan n'est pas assez réaliste. Avec une aussi longue distance à faire, je ne risque pas de battre le typhon de vitesse. Je songe à annuler ma réservation et pousser un peu ma marche d'aujourd'hui, mais, dans l'état où sont les choses, j'aurai déjà parcouru plus de 30 kilomètres en arrivant à la pension. Comme toujours, lorsque je réfléchis en marchant, j'ai les yeux rivés sur le sentier à mes pieds. En levant la tête, je réalise que je n'ai pas vu de balises depuis quelque temps. Je n'ai pas non plus croisé Ishida et pourtant, j'avais grimpé deux fois plus vite que lui. Aurais-je manqué une indication? Ces sentiers aux pentes abruptes ne sont certainement pas le meilleur endroit pour se perdre. Je m'arrête quelques secondes pour calmer l'angoisse qui monte. Le chemin sur lequel je marche est dégagé et visiblement achalandé. Rien n'indique qu'il ne s'agit pas du chemin *henro*. La meilleure solution, je crois, est de continuer à le suivre jusqu'à une prochaine intersection. Là, s'il n'y pas d'indication vers *Shōsanji*, ce sera définitivement parce que je suis au mauvais endroit. Inutile de faire demi-tour sur un élan de panique. Moins de cinq minutes plus tard, je dépasse avec soulagement Ishida. Cette fois, nous continuons chacun à notre rythme et sa silhouette a tôt fait de disparaître entre les arbres. Le soleil est haut et perce par endroits la forêt. Je transpire toujours autant et bientôt, ma gourde sera de nouveau vide. Je bois énormément

pour contrer la transpiration abondante et ainsi éviter la déshydratation qui empire l'état des coups de soleil accumulés durant les deux derniers jours. J'ai beau avoir mis de la crème ce matin, avec toute cette sueur qui coule sur ma peau, je sais bien que c'est un effort inutile. Encore quelques mètres de sentier et j'aperçois dans une éclaircie au sommet les toits brillants du *Shōsanji*.

Ils sont déjà une trentaine de pèlerins à prier ou à prendre des photos dans l'enceinte. Leur présence, en cette belle matinée, s'explique par une route asphaltée qui fait un long détour dans les montagnes et arrive au temple par le côté. Il y a bien une dizaine de voitures dans le stationnement devant le *sōmon* à l'entrée. Un groupe de pèlerins, mené par un moine, chante en cœur des sutras devant l'édifice principal. Leurs prières s'élèvent comme une nuée d'hirondelles vers les terres chaudes du Nirvana. Assis sur un banc non loin, je les écoute avec délice en ouvrant une boîte de thon, une collation frugale qui aura tôt fait de chasser la fatigue qui commençait à me gagner. Il est 10h30; j'ai fait la montée en quatre heures. Pour redescendre vers *Dainichiji* (treizième temple), il y a deux chemins possibles. On peut suivre une route asphaltée qui descend directement jusqu'à la rivière Aki et la longe ensuite jusqu'au village de Kamiya, ou alors prendre un sentier de montagne qui coupe à travers une crête rocheuse et rejoint la même rivière environ dix kilomètres passé le village. En observant de plus près la carte dans mon guide, je me rends compte que le chemin des montagnes passe par une vallée à peine plus haute que le niveau de la rivière avant de franchir un nouveau col à 475 mètres d'altitude. Cette ascension supplémentaire ne m'enchant guère, mais je sens qu'il me reste encore de l'énergie en réserve et préfère de loin les sentiers solitaires aux routes trop fréquentées. Du reste, la carte indique que malgré le dénivelé, c'est là le chemin le plus court.

Dans la vallée, le sentier zigzague sur plusieurs kilomètres avant de rejoindre un petit rassemblement de maisons en pierres isolées au cœur des montagnes. J'aperçois de loin quelques paysans dans les champs près de la rivière en contrebas. Ces gens-là ne doivent pas vivre une vie trop angoissante. La chose qui semble bouger le plus vite à des kilomètres à la ronde est la douce brise de midi à travers les feuillages. L'humidité des ruisseaux de montagnes qui coulent doucement jusqu'à la rivière, emprisonnée par la végétation dense, fait pousser un lichen vert et épais qui déborde d'entre les pierres, recouvrant par endroit le

chemin. Marcher ici est un véritable plaisir. Les rues de pavé grossier, juste assez larges pour laisser passer deux hommes côte à côte, montent et descendent à flanc de montagne, bordées par quelques maisons si pittoresques qu'on dirait millénaires. C'est le Japon des rêves, celui des paysans isolés dans les vallées secrètes échappant aux tourments de la vie mondaine. Le Japon des cerisiers en fleurs, des rivières à carpes et des forêts grouillantes d'esprits bienfaisants. Je laisse derrière moi ce mirage et m'enfonce dans la forêt avec un soupçon de regret, non sans avoir pris le temps de me retourner pour goûter une dernière fois cette sensation de paix et de beauté. Passé ce hameau enchanteur, il me faut remonter vers une passe dans les montagnes. 300 mètres qui, je dois le dire, me minent un peu le moral. Mes jambes commencent à fatiguer et mon énergie me fuit. Je rêve d'un terrain plat où reposer mes cuisses. Mais si je veux arriver aujourd'hui au *Dainichiji*, il me faudra marcher encore beaucoup. Et puis, ce ne seront pas les kilomètres de route horizontale qui manqueront lorsque je serai en ville. Tranquillement, une enjambée à la fois, je gravis le sentier qui grimpe vers les hauteurs. À chaque pas, le ciel au-dessus des arbres se rapproche. Je sens peu à peu le sentier qui s'aplanit à l'approche du col. Ce qui m'attend en haut me coupe le souffle : une vue panoramique sur toute la région avec, en bas, la rivière Akui bordée de maisons anciennes aux toits scintillants, le tout baigné dans cet éclairage limpide de fin d'avant-midi. Le regard brouillé par ce paysage du bout du monde, je ne peux m'empêcher de penser à tous ces gens qui sont aujourd'hui bloqués dans leur routine quotidienne et j'ai peine à croire la chance que j'ai de me trouver où je suis. Dieu merci, j'ai en moi cette envie de mettre le pied dehors et d'aller voir ce qui s'y trouve. Même dans les films, le Japon n'y est pas aussi beau. C'est également au sommet de ces montagnes que je rencontre mon premier *Shokugyo Henro*, un de ces hommes qui ont choisi de vivre exclusivement sur le chemin des temples. Si certains passent pour des sans-abris profitant d'une générosité accordée à un statut sacré dont ils s'affublent sans mérite, d'autres semblent avoir trouvé dans cette vie d'errance un bonheur rare que les habitants de Shikoku encouragent avec respect. Et je les comprends bien. Qui n'a jamais rêvé de vivre de prières, de soleil et d'eau fraîche? Ce vieillard sur les sommets a tous les aspects d'un pèlerin de métier. Vêtu d'habits blancs salis par la route et muni d'un bâton à la pointe effritée par l'usure, il a cette allure sereine réservée uniquement aux plus sages d'entre nous. Il n'avance ni lentement ni rapidement et marche d'un pas mesuré, voire confortable. Nous arrivons ensemble à une source jaillissant d'entre

les rochers sur le bord du chemin. J'ai envie de lui poser des centaines de questions, mais préfère rester muet, de peur qu'il ne s'en aille. Nous remplissons nos gourdes et aspergeons nos visages sans dire un mot. Depuis mon arrivée au Japon, j'ai dû voir tout au plus dix hommes qui portaient la barbe. Tous dans la cinquantaine, le poil court. La sienne, plus blanche que grise, lui descend jusqu'au cœur. L'homme doit approcher les soixante-dix ans, s'il ne les a pas dépassés. Il est de ceux à qui l'âge donne une beauté paisible. Nous marchons sur la route montagnaise entourée de hauts pins jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Plus bas, la route s'élargit tranquillement en descendant vers la rivière. Le vieillard et moi sommes séparés depuis un moment déjà. Vers treize heures, ma gourde est de nouveau vide. Pas de source d'eau à l'horizon. En traversant un village trop petit pour avoir un nom sur ma carte, je passe devant une maison dont la porte d'entrée est ouverte. Dans le vestibule, deux femmes assises discutent avec entrain. Je m'arrête et m'incline très bas en demandant de l'eau. Elles me répondent avec un sourire rempli de bienveillance, ce qui n'arrive pas si souvent lorsqu'on s'adresse à un *gaijin*, un « étranger ». On sourit beaucoup au Japon, mais rarement avec bienveillance. Tandis que l'une remplit ma gourde, l'autre part en direction de la cuisine et revient avec un sac rempli de biscottes et de friandises déshydratées. Je sais que les Japonais ont pour habitude de venir en aide aux pèlerins et que ce geste est considéré comme normal, mais je ne peux m'empêcher d'être ému par leur gentillesse et offre en remerciement un sucre d'érable à chacune. Elles ne les mangent pas tout de suite et, par gestes, me font comprendre qu'elles les donneront à leurs enfants lorsqu'ils rentreront de l'école. L'une d'elles, celle qui m'a ramené les biscottes, insiste pour me montrer des photos accrochées sur le mur. Elle a deux garçons entre huit et dix ans. L'autre me fait comprendre qu'elle a trois enfants environ du même âge. Deux filles et un garçon. Je ne retiens pas les noms, mais seulement les sourires. Ces petites familles m'ont l'air tout à fait heureuses.

Dans ma tête, tandis que la route longe la rivière, j'organise et réorganise sans cesse mes prochains jours. Impossible de me rendre jusqu'à Tokushima ce soir. Si je dors à la pension à six kilomètres d'ici, mes chances de battre le typhon de vitesse sont minces. Cela dit, m'y arrêter constituerait déjà une journée plus que raisonnable. Mais l'idée de marcher demain sous la tempête me convainc d'aller plus loin. Je décide de franchir aujourd'hui les dix kilomètres qui me séparent du treizième temple. De là, je n'aurai plus qu'une promenade

d'une quinzaine de kilomètres à faire en matinée pour rejoindre la ville (en passant par les temples 14 à 17). Je presse donc le pas et me prépare à affronter la distance restante. En passant devant la pension Yasuragi où j'ai une réservation, je m'arrête pour expliquer au propriétaire que je ne dormirai pas dans son établissement cette nuit. Il n'est évidemment pas content, mais, avec les nouvelles du typhon qui approche, il finit par comprendre et me laisse partir sans faire d'histoires. La pension se trouve à cinq kilomètres du *Dainichiji*, mais entre les deux, il y a un détour pour visiter le second *bekkaku* (*Dōgakuji*). Cinq kilomètres supplémentaires. Je m'en serais certainement passé si je ne m'étais pas promis de compléter le pèlerinage en visitant les vingt temples secondaires. Je me remets donc en route complètement vidé de mon énergie et un peu déçu de retrouver si tôt les routes asphaltées. Le chemin vers *Dōgakuji* n'a rien de spécial, sinon le fait qu'il relie en ligne droite les agglomérations rurales de la région en traversant les collines. Tout juste après la pension Yasuragi, cinq cents mètres après le pont qui traverse la rivière Akui, un tunnel long de 350 mètres s'enfonce dans le flanc d'une montagne et émerge de l'autre côté, tout près du temple. Heureusement, ce tunnel possède un passage piétonnier éclairé par des lampes électriques. Juste avant de m'enfoncer dans son embouchure, un cycliste vient à ma rencontre et me tend d'un geste fraternel une bouteille d'eau ionisée. La boisson est délicieusement froide. Elle vient tout juste d'être achetée. Épuisé, je ne sais comment remercier ce cadeau tombé du ciel et me confonds en syllabes anarchiques.

Le second *bekkaku*, comme le premier (*Taisenji*), est d'une tranquillité surprenante. Érigé sur le bord d'un lac un peu en retrait de la ville, le temple est désert mis à part une employée qui lit un livre dans la boutique religieuse. Nous discutons quelques minutes (elle sait deux ou trois mots d'anglais) avant qu'elle ne propose gentiment de m'aider à trouver une chambre pour la nuit. Elle me suggère un *minshuku* tout près du *Dainichiji* et utilise son téléphone pour effectuer la réservation en mon nom. Je la remercie plusieurs fois avant d'aller faire mes prières et de repartir. Il est presque quatre heures lorsque je reprends la marche. Il me reste environ sept kilomètres à parcourir. Je suis fatigué et mes jambes sont lourdes. Deux ampoules commencent à chauffer sous mes petits orteils. Une troisième qui me donne l'impression d'avoir une roche coincée dans le soulier est en train de naître sous mon talon gauche.

Il me reste moins d'une heure avant d'avoir terminé ma journée. Le soleil commence déjà à tamiser sa lumière. Les pêcheurs sont sur les berges de la rivière, la ligne à l'eau. Au bout du chemin, j'aperçois un groupe de pèlerins qui remontent dans leur autobus. *Dainichiji* est là qui m'attend. À l'intérieur, une famille prie devant le bâtiment principal. Les enfants chantent les sutras avec leurs parents tandis le grand-père, assis sur un banc, somnole sous sa casquette « military police ». Le *minshuku* Myozai où l'employée du *Dōgakuji* m'a réservé une chambre n'en est pas un. C'est un *ryokan* qui coute 6800 yens la nuit. Je n'ai que 5300 yens en poche. Évidemment, pas moyen de payer par carte de crédit. Shikoku est une île qui roule presque partout à l'argent liquide. Pour couronner mes déboires, nous sommes lundi le 22 septembre, jour férié au Japon. Le bureau de poste du village, le seul endroit où je puisse retirer des sous, est fermé. Au total, aujourd'hui, j'ai parcouru 41 kilomètres et grimpé près de 1500 mètres de dénivelé en onze heures de marche. Je n'ai plus l'énergie de chercher des solutions. Je reste planté devant le propriétaire de l'établissement, à faire semblant de réfléchir. Au bout d'un court silence, l'homme marmonne une question que je lui demande de répéter. *De doko desuka?*²² Je n'arrive pas à saisir s'il parle de pays ou de temple, mais lorsque je lui réponds que suis parti ce matin de *Fujiidera*, il ouvre grand les yeux et, peut-être par sympathie ou par pitié, accepte mes 5300 yens pour tout paiement. J'aurais bien sauté de joie si mes jambes me l'avaient permis. Plus tard, au diner, il me servira sans rancune un repas de rois avec du riz, des *sashimis*²³, une assiette de ragoût de légumes, une salade de choux et patates, une soupe absolument délicieuse et, en prime, un dessert sucré. Il m'invite même à en reprendre. La vie aujourd'hui est généreuse.

²² D'où venez-vous?

²³ Tranches de poisson crues parfois accompagnées citron et/ou de sauce soja.

Jour 4 – Temples 14 à 17.

23 septembre 2013

Je n'ai que quinze kilomètres à parcourir aujourd'hui. Je quitte l'auberge peu après l'aube en espérant arriver le plus tôt possible à Tokushima et me reposer le reste de la journée. J'avais initialement prévu faire cette escale en ville pour laisser passer le typhon qui se rapprochait, mais j'ai appris au déjeuner que la tempête a dévié et que le tourbillon passera au large du Japon. Encore une semaine de canicule au moins. Cela dit, typhon ou pas, je me réjouis à l'idée de passer une journée en ville. La veille, en enlevant mes bas dans ma chambre, j'ai découvert que mes ampoules saignaient. Ce matin, elles sont gonflées comme des pustules. J'ai beau les vider et les serrer dans un bandage, elles se remplissent aussitôt et me font souffrir le martyr. Marcher n'est plus une partie de plaisir. Également, depuis mon réveil, j'ai une douleur derrière l'épaule. J'ignore si elle est due à une mauvaise position durant mon sommeil ou à mon sac mal ajusté, mais quoi qu'il en soit, cet après-midi de repos ne sera pas un luxe. Et puis, je profiterai d'être en ville pour passer un coup de fil au pays et peut-être écrire quelques courriels.

Je marche sans grande attention pour la route. Je n'ai pas tellement le cœur au pèlerinage. J'ai seulement hâte de rejoindre Tokushima. Depuis que j'ai quitté les montagnes, je zigzague dans une banlieue interminable, un dédale de routes trop achalandées. Les voitures se croisent en frôlant leurs miroirs dans les rues étroites. Quelques bicyclettes se glissent où elles peuvent. Pas de place pour les marcheurs. Les maisons sont basses et les toits mal entretenus. Le ciel, pourtant radieux, est obscurci par les fils électriques qui courent dans tous les sens. Au milieu de cette toile d'araignée, quelques temples que j'essaie de rallier en un temps record. Dans chacun d'eux, je croise la même petite famille qui se déplace en voiture. Les distances sont courtes et j'ai le pas long. Au détour d'une ruelle, une voiture arrive en contresens et s'arrête à côté de moi. Un homme en chemise blanche et pantalon propre baisse la fenêtre côté conducteur. Il m'offre un sandwich, une bouteille de thé froid et quelques mots d'encouragements. Je le reconnais. Nous avons prié côte à côte au quinzième temple (*Kokubunji*). D'habitude, les *ohenrosan* ont tous plus ou moins l'air en vacances. Celui-là me semble plutôt sur le chemin de son bureau que sur celui des temples. J'ai tout juste le temps de lui remettre un papier à souhait que déjà, il repart. Cette gentillesse

m'étonne plus qu'elle ne me remonte le moral. Cet homme m'a-t-il pris en pitié, triste voyageur en exil volontaire? Je l'ignore, mais son offrande reste entre mes mains comme un souvenir de voyage rapporté par quelqu'un d'un pays lointain. Aussitôt la voiture hors de vue, je reprends la route en pensant à la distance qu'il me reste à parcourir. Si je marche assez vite, j'arriverai en ville vers 10h30. À Montréal, il sera 21h30. L'heure est parfaite pour une conversation téléphonique outremer.

J'arrive à Tokushima à l'heure prévue, fatigué, et file tout droit au centre du tourisme pour essayer d'utiliser ma carte d'appel. Pour une raison que j'ignore, celle-ci refuse obstinément de fonctionner. Pas moyen d'appeler au Canada. 1000 yens de perdus. Devant mon malheur, l'employée du bureau me propose d'utiliser son iPhone. Elle parle un anglais presque parfait et, lorsque je refuse, pris de court par une autre gentillesse japonaise, insiste avec beaucoup de conviction. Gêné, j'accepte malgré tout et appelle chez moi. Nathalie décroche à la première sonnerie.

En après-midi, tandis que je traîne au hasard des rues (une activité que j'affectionne normalement), je n'arrive pas à empêcher de monter en moi l'envie d'être à Montréal. Le Japon me démoralise. Les temples sont trop loin et les routes ne me disent plus rien. J'ai quitté les chemins du pèlerinage. Y revenir maintenant est au-dessus de mes forces. Je flâne encore un peu dans les rues de Tokushima en cherchant à étouffer cette mélancolie. J'ai pris une chambre dans le « business hotel » le moins cher en ville (certainement le plus miteux) et je tue le temps comme je peux. Assis devant le minuscule écran télévision, je n'ai aucune idée de ce que j'écoute et je m'en fous. Je n'ai le cœur à rien. Pas même à quitter cet endroit qui sent la cigarette. Alors que la nuit tombe, j'entends les cafards qui commencent à sortir. Les cliquetis sourds sur le tatami me dégoutent. Je ne bouge pas. Je ne prends même pas la peine d'aller manger un vrai repas. Je me contente de descendre au « convenience store » où j'achète un plat tout fait que je mangerai froid. Dans les armoires de ma chambre, j'ai trouvé des *mangas* et des revues pornos censurées. J'ai mangé mes pâtes à la saucisse en feuilletant n'importe quoi. Avant de me coucher, j'ai jeté les restes de mon repas dans la poubelle que j'ai mise à l'autre bout de la pièce, pour attirer les cafards loin de mon lit. Je m'endors le cœur lourd, déçu de n'avoir rien trouvé de mieux à écrire.

Jour 5 – Temples 18, 19 et *bekkaku* 3.

24 septembre 2013

Après avoir dormi quatre heures d'un sommeil troublé et anxieux, je me lève péniblement en allumant la lumière. Surpris en terrain découvert, trois cafards filent sous les meubles. Toute la nuit, je les ai entendus grouiller sur les tatamis. La télévision toujours en marche ne les a pas tenus longtemps à l'écart. Je n'ai rien contre les cafards, mais cet endroit me déprime. Il fait encore nuit, mais l'aube ne devrait pas tarder à arriver. Aussi bien commencer à rassembler mes affaires tout de suite. À travers les murs en papier²⁴, j'entends mon voisin qui ronfle avec entrain. Un ronflement sonore et régulier, assez puissant pour couvrir le bruit de ma télé. L'homme, un businessman nerveux, est arrivé tard dans la nuit. Je l'ai entendu hurler dans son cellulaire depuis la cage d'escalier, une conversation qui a duré jusqu'à ce que je m'endorme. Il s'est installé dans la chambre adjacente à la mienne et s'est mis à griller cigarette sur cigarette sans interrompre son monologue. Nous sommes les deux seuls clients de cet enfer. Avant de prendre la route, je descends au « convenience store » pour m'acheter un yogourt et une pâtisserie. Je sors manger ce déjeuner de fortune assis sur le trottoir devant la ville endormie. Une lueur bleutée commence tout juste à éclairer l'horizon.

La route jusqu'à *Onzanji* (dix-huitième temple) n'a rien d'un sentier pédestre. Il suffit de suivre l'autoroute bondée de camions jusqu'à une petite banlieue terne. Pas de champs ni de fleurs, pas de maison coquette ni de forêt de bambous. Juste du béton, de l'asphalte et du métal. Sans compter la chaleur des gaz d'échappement. Mais après *Onzanji*, les choses s'améliorent. Au lieu de marcher sur l'autoroute, le trajet la longe en passant par des petits chemins de villages. À nouveau, je retrouve les rizières et les jardins d'ifs taillés à la mode japonaise. Le soleil s'est finalement levé et les feuillages soigneusement entretenus frémissent sous les rayons matinaux. En chemin, une vieille dame m'offre un sac rempli de clémentines. Son offrande doit peser au moins un kilo et je n'ai pas de place pour la trainer sauf dans mes mains. Toujours soucieux de respecter les traditions locales, j'accepte sans protester. Cinq kilomètres plus loin, en route vers *Tatsueji* (dix-neuvième temple), je regrette de n'avoir pas eu la présence d'esprit d'en accepter une seule plutôt que de prendre tout le

²⁴ Littéralement.

sac. La première chose que je fais en arrivant au temple est d'en offrir aux pèlerins autour pour partager mon fardeau. Une dame m'en prend quatre pour sa famille. Un homme croisé l'avant-veille au *minshuku* Myozai m'en accepte deux. Le reste se sépare aisément entre Mick et Ellie, un couple de cyclistes anglais, qui m'offrent en échange des pansements pour mes ampoules. Ellie est adorable : elle insiste pour me les poser elle-même. Elle a, dit-elle, la meilleure technique pour panser les orteils. Elle pose d'abord un bandage sur la peau à vif, puis l'enserme d'un second pour que le tout reste bien en place. Je la regarde faire en souriant d'aise. *Here you go! Ready for another 30 kilometers of walking.* Je la remercie chaudement et envoie la main tandis qu'ils se préparent à repartir en vélo. Avec une lenteur paisible, chacun enfourche sa monture avant de repartir à petits coups de pédale. Mes orteils pansés et mes clémentines écoulées, il ne me reste plus qu'à me présenter devant le *sanmon* pour exécuter mon rituel de pèlerin. Il est dix heures et j'ai déjà parcouru dix-sept ou dix-huit kilomètres.

Les pansements offerts par Mick et Ellie sont confortables, mais ils n'empêchent pas mes orteils de me faire mal dès que je reprends la route. Vidées et nettoyées la veille, mes ampoules sont de nouveau gonflées sous les bandages. Pour oublier la douleur, je pense en marchant à des histoires que j'aurais envie de raconter. J'imagine le récit d'une vieille dame qui décide de partir sur les chemins. Dans un pays inconnu, loin, très loin, grand-mère laisse son mari aux soins de ses enfants et se lance à l'aventure. C'est une idée à laquelle elle pense depuis longtemps et, un bon jour, alors que les feuilles dans les arbres tournent au rouge et que l'automne efface l'été, elle enfile ses bottes et part. Je ne sais pas exactement ce qui se passera ni quelles contrées elle traversera, mais je sais qu'elle devra convaincre son fils de prendre en charge le père trop vieux pour s'occuper de lui-même. Il ne sera pas trop difficile à raisonner. Elle lui dirait : « tu sais, mon fils, ton père et moi avons travaillé longtemps pour que nos enfants puissent vivre librement, vivre comme les gens d'aujourd'hui. Dans ma famille, dès que nous étions en âge de travailler, nous allions soit aux champs ou soit à la boulangerie. Chez ton père, c'était aux champs ou à la maison. Nous faisons exactement la même chose que nos parents, nos grands-parents et leurs parents avant eux. Aujourd'hui, les choses sont différentes et moi aussi j'ai envie de me sentir libre ». Un récit de rencontres et de paysages où la vieillesse est empreinte de fougue et d'aventure. Perdu dans ces pensées, je

me rends compte que j'ai dépassé un tournant important d'au moins un kilomètre. Penaud, je fais demi-tour pour retrouver le chemin.

Sakamoto est un village sinueux grimant à flanc de montagne. Les routes sont tordues comme des vignes et les indications (routières ou commerciales), complètement absentes. Les rues dans mon guide sont dessinées très approximativement et l'auberge que je cherche ne se trouve pas là où elle devrait être. Personne en vue pour m'indiquer le chemin. Ayant fouillé tout le bas du village, je me dirige vers les hauteurs pour voir s'il n'y aurait pas une auberge cachée parmi les maisons basses. Rien. Mais juste avant de quitter Sakamoto, là où la route s'enfonce dans les boisés, un homme apparaît qui marche seul. Heureux de cette rencontre, je lui demande dans un japonais hésitant où se trouve le *ryokan*. Sans dire un mot, il pointe plus bas un énorme bâtiment que j'avais pris pour une école. D'esprit douteux, je réitère ma question en appuyant fortement sur le mot *ryokan*. L'homme hoche la tête, visiblement agacé. Je redescends donc la côte et me dirige vers l'édifice en question. Dans le stationnement derrière le bâtiment, un autobus attend sagement sa cargaison de pèlerins qui se repose à l'intérieur.

Dans le hall d'entrée du *ryokan* de Sakamoto, avant même que j'ai pu me rendre jusqu'au bureau de réception, un employé chargé d'un plateau avec un verre de thé glacé m'intercepte et me redirige vers une aire de repos. Dans cette seconde pièce, une douzaine de pèlerins sont assis dans des divans moelleux et sirotent leur breuvage en regardant la télévision. Deux ou trois autres flânent en comparant les prix des souvenirs vendus dans la vitrine. Tous ont le regard éteint et semblent attendre quelque chose, comme un signal pour partir. L'écran projette une image sans son. Rien pour perturber le silence de mort qui règne dans la pièce. Lorsque deux regards se croisent, on s'échange des sourires polis sans oser engager la conversation. L'employé qui m'a conduit ici m'encourage à aller m'asseoir devant la télé. Je décline son offre d'un signe de tête mais, bizarrement, il insiste. *Rest, rest!* Je n'ai aucune envie de m'installer devant la télé. Pour éviter la confrontation, je lui demande à quelle distance se trouve le *bekkaku* en haut de la montagne. Sans broncher, il me répond: *later you ask at front desk. Please rest now.* Je rends les armes et prends place sur un des divans. Le plus simple reste encore d'obéir en attendant qu'il s'en aille. Je m'assois au bout d'un long canapé et regarde d'un œil faussement intéressé l'annonceur de nouvelles remuer

les lèvres. Il est hors de question que je passe mon après-midi dans cet endroit, assis sur mes fesses à regarder la télévision. Je préfère encore marcher malgré les ampoules. L'homme finit par partir. Discrètement, je me lève et me dirige vers le bureau de la réception à l'entrée. *Hi, you must be Laurence-san*. Sakamoto est relativement loin à l'écart du chemin qui rallie les quatre-vingt-huit temples principaux du pèlerinage. On y vient uniquement pour visiter *Jigenji*. Pour les marcheurs, il s'agit d'un détour considérable (presque vingt kilomètres). J'imagine qu'on y voit peu d'étrangers. L'employé derrière le comptoir est d'une amabilité presque gênante. Lorsque je lui demande comment me rendre au *bekkaku*, il insiste pour me dessiner un plan qu'il couvre d'indications illisibles. Il me propose aussi d'aller déposer dans une chambre mon bagage pour faciliter la randonnée. L'aller-retour, m'assure-t-il, ne prend que deux heures. J'accepte de lui confier mon sac, plus pour lui faire plaisir que pour m'alléger. En sortant, je croise un jeune Japonais dont les vêtements usés par la route sont aussi sales que les miens. Je reconnais tout de suite là un marcheur solitaire. Il s'appelle Togo et parle un anglais presque fluide. Je lui propose de faire avec moi l'aller-retour au *Jigenji*, mais il refuse poliment et m'expliquant qu'il est trop fatigué. Je n'insiste pas, de peur d'être rappelé à l'intérieur, et file en direction du temple.

Le chemin monte en zigzag sur environ quatre kilomètres et demi, coupant parfois les détours de la route en piquant à travers des sentiers de montagne abrupts. Il fait si chaud dans cette vallée à l'écart de la ville que certaines plantes fleurissent encore en ce mois de septembre qui achève. Cette région au sud de Tokushima et à l'ouest de Anan forme une sorte de vallée montagneuse, le village lui-même se trouvant plus en altitude que les terres qui bordent la rivière Katsuura au fond de cette cuvette. La route est bordée de *higanbanas*²⁵ rouges aux longues tiges, une fleur très appréciée des Japonais qui pousse souvent près des cimetières. On dit des *higanbanas* qu'elles sont censées guider les défunts vers leur réincarnation, un peu comme les statuettes de *Jizō*. La forêt tout autour est d'un vert riche de feuillus tacheté du vert plus sombre de quelques pins étranges (peut-être des pins parasols). Ici et là, des cactus poussent entre les pierres qui bordent le chemin hors des sentiers. Entre les branches les toiles d'araignées brillent dans la lumière dorée. La cloche d'un village voisin sonne quinze heures et le soleil s'apprête à passer derrière les montagnes. Si le ciel

²⁵ Une plante de la famille des Liliaceae, emblématique du Japon.

reste clair, les sentiers eux s'assombrissent. Le temple est haut perché dans la montagne, tout près du sommet. À cette hauteur nichent les nuées de corbeaux qui volent entre les pics et décollent dans un vacarme de croassements et de battements d'ailes sur mon passage. Le soleil qui disparaît rapidement derrière les sommets à l'Ouest m'empêche de me reposer trop longuement dans l'enceinte sacrée. Lovés au creux d'un bosquet de cyprès, les toits brillants du *Jigenji* annoncent déjà la fin de l'après-midi. Si je veux éviter de faire le chemin du retour à la noirceur, mieux vaut rentrer rapidement.

Dans la descente, je me laisse absorber dans l'observation du paysage. La lumière déclinante exacerbe les couleurs. C'est la première fois que le chemin m'offre autant de fleurs vives à contempler. Moins de cinq minutes après avoir quitté le temple, je croise Togo qui monte vers le sommet. Il me dit que lui aussi, après s'être reposé, a eu envie de se rendre au temple. Nous échangeons quelques mots rapides en nous promettant de converser davantage au souper. Togo a quelque chose d'un rêveur, une manière d'être qui me le rend sympathique. Son sourire léger et facile semble parfaitement libre de soucis. Étrangement, malgré les kilomètres et la montée, mes orteils ne me font plus mal. J'allonge le pas pour accélérer un peu. Après une longue courbe à flanc de montagne, la route passe au-dessus d'une cascade bordée de lichen vert et mousseux. Le son de l'eau sur les rochers m'apaise et m'encourage à marcher encore. Quelques centaines de mètres plus loin, un escalier creusé dans un escarpement rocheux grimpe jusqu'à l'entrée d'une grotte où flottent de longs rubans de tissus multicolores. L'endroit est magnifique (certainement un lieu sacré important), mais quelque chose ne tourne pas rond : je n'ai aucun souvenir d'être passé par ici en montant. La chute d'eau et la grotte n'apparaissent nulle part sur ma carte. En regardant ma montre, je réalise qu'à l'heure qu'il est, j'aurais dû être de retour au *ryokan*. La route que je suis depuis plus d'une demi-heure n'a ni sentier ni route transversale. Elle descend simplement en contournant les montagnes vers je ne sais quel village. Peu à peu, la panique me gagne. Le soleil est tout juste passé derrière les montagnes et ces sentiers aux multiples embranchements vont rapidement devenir un enfer à parcourir. Avec l'énergie qu'il me reste, je me mets à courir en remontant la pente. Mes jambes sont molles et je sens les ampoules se gonfler sous mes pieds. Cette route n'en finit plus de monter et je suis exaspéré par la lenteur à laquelle je grimpe malgré mes efforts. Lorsque finalement je retrouve le sentier, je peine à

m'orienter parmi les indications en japonais. Je cours toujours et il me faut plusieurs fois revenir sur mes pas pour prendre un autre embranchement.

À l'auberge, on ne me voit pas arriver, déboulant du sentier comme la nuit sur le paysage. Togo est pourtant là qui attend, inquiet de ce que je ne sois pas rentré avant lui. Je m'excuse de lui avoir causé du souci et lui explique ce qui m'est arrivé. Dans le stationnement, l'autobus est parti avec ses pèlerins. Lorsque Togo raconte ma mésaventure à l'employé de la réception, celui-ci s'esclaffe et me montre sur une autre carte où se trouvent la chute et la grotte. J'ai manqué le sentier de près de trois kilomètres avant de me rendre compte que quelque chose clochait. Nous rions ensemble de bon cœur; eux amusés par cet étranger maladroit, et moi, simplement heureux que tout cela ne se soit pas plus mal fini.

Jour 6 – Temples 20 à 22.

25 septembre 2013

Au moment de quitter le *ryokan* de Sakamoto, l'horloge du village de Katsuura sonne 7h. Son tintement résonne partout à travers les montagnes silencieuses. Dans le stationnement, Togo et les autres clients de l'auberge embarquent dans une voiture pour retourner au *Kakurinji* (vingtième temple) où le propriétaire est venu les chercher la veille. Beaucoup d'établissements hôteliers situés un peu à l'écart de la route des temples proposent ce genre de service. On m'offre de monter à bord avec les autres. L'occasion est belle d'épargner quelques kilomètres à mes jambes endolories et de reposer mes ampoules encore gonflées, mais je préfère marcher : les routes dans cette vallée sont magnifiques, autant en profiter. Du reste, *Kakurinji* ne se trouve qu'à sept ou huit kilomètres à pieds en montagne. Juste avant que la voiture ne parte, j'offre à Togo un sucre d'érable. À son tour, il fouille dans ses poches et en sort un bonbon au beurre. À force d'échanger des cadeaux, je commence à comprendre et à ressentir le plaisir qui se trouve dans le partage du geste. La valeur du cadeau n'a pas d'importance en elle-même. Elle ne détermine pas la profondeur de l'affection portée à l'autre. Bien davantage même que le prix du présent, ce qui témoigne d'une affection réelle, c'est d'éviter de placer l'autre dans une situation gênante où, par exemple, il lui serait impossible d'offrir quelque chose en retour. Seul le geste compte, le témoignage d'une amitié. En marchant, je hume l'air du petit matin. Il fait bon être sur la route pendant les heures fraîches. Mon corps est détendu malgré mes douleurs aux pieds, la terre est encore tiède et les ombres sont longues sous lesquelles marcher. À cette heure-ci, il n'y a ni camions ni passants. Les villages de Sakamoto et de Katsuura sont déserts. C'est le moment idéal pour goûter ce qu'on appelle, je crois, la paix des chemins. Si tôt après l'aube, l'air est déjà dense et la lumière, forte. La journée s'annonce chaude.

Kakurinji se trouve au sommet d'une montée abrupte. Les sentiers sont encombrés de branches mortes, d'arbres écroulés et de toiles d'araignées. En haut, je reconnais quelques-uns des clients du *ryokan* qui traînent encore dans l'enceinte du temple. Ils sont surpris de me voir ici si tôt. L'un d'eux me demande si j'ai couru. Derrière eux, debout devant le bâtiment principal se tient l'homme du *minshuku* Myozai avec qui j'ai partagé des clémentines la veille. Drôle de coïncidence, on m'a offert ce matin encore deux clémentines. Je regarde

autour et, apercevant son sac de voyage posé sur un banc, vais m'asseoir juste à côté. L'homme récite d'une voix grave des sutras que je ne connais pas. De ses poumons s'élève un chant saisissant dont les paroles semblent m'arriver comme un écho caverneux, un souffle continu, profond et apaisant, qui ne s'interrompt pas même pour respirer. Je me laisse voguer sur sa prière comme un esprit à la dérive. Les minutes passent sans que j'aie envie d'arrêter cet heureux voyage. Ayant terminé son chant, l'homme descend les marches du temple et vient s'asseoir près de moi. *Ohayō gozaimasu, Myozai-jin*²⁶! Il ne connaît pas mon nom. Peu importe, en réalité. Sur ce chemin, nous sommes tous *henro*. Qu'il m'appelle ainsi ou autrement n'y change rien. Du moment qu'on se reconnaisse. Nous nous serrons chaudement la main à l'occidentale, puis nous nous laissons aller à parler et à rire. Je lui dis que je viens du Canada. Se fendant d'un large sourire, il me raconte qu'il est déjà allé à Vancouver avec son ex-femme. Il sort de son portefeuille une photo d'elle prise devant les Rocheuses et me la tend. Il possède également un autre souvenir de son voyage, un bijou en métal en forme de grenouille qu'il transporte accroché au cou de son *Kūkai*. Je lui parle un peu du Québec et de Montréal. Lui me parle de Yamaguchi, la ville où il vit avec sa femme actuelle. C'est la troisième fois qu'il fait le pèlerinage à pied. Lorsqu'il se lève pour se rendre aux toilettes, je dépose sur son sac une clémentine. Je serais bien resté à parler encore longtemps, mais mieux vaut profiter de la matinée pour marcher un peu. Il me faut aussi faire mes prières. Un instant plus tard, je repars vers le sentier qui redescend l'autre versant de la montagne, le cœur léger de cette rencontre. Il est toujours agréable de recroiser les gens sur le chemin des temples. C'est qu'on se sent souvent seuls dans cette longue marche.

Tairyūji, le temple suivant, se trouve à la même altitude que *Kakurinji*, mais, pour s'y rendre, il faut passer par une vallée loin en contre-bas et traverser la rivière Naka qui sépare les deux chaînes de montagnes. Il me faut moins d'une heure pour rejoindre la vallée. Au moment de franchir la rivière, je jette un coup d'œil derrière pour regarder le sommet duquel je viens et j'aperçois la lune suspendue, toute pâle, entre deux pics.

La seconde ascension est beaucoup moins ardue que la première. Atteindre *Tairyūji* au sommet est une partie de plaisir. Je marche allègrement sur les sentiers et m'arrête un

²⁶ « Homme de Myozai ». *Jin* signifie personne ou peuple.

instant pour observer quelques faisans sur la route. Quatre femelles brunes et un mâle décoré de plumes rouge vif dont la queue traine loin derrière se pavant dans la lumière chaude du jour. Leur manège dure un moment, le mâle bravement placé entre les femelles et moi, avant qu'ils ne regagnent les sous-bois. Je sonne le gong à l'entrée du *Tairyūji* en milieu d'avant-midi. Mick et Ellie, les deux cyclistes anglais, sont là en train de se reposer à l'ombre d'un grand ginkgo. Je suis surpris de les voir à nouveau. Surtout après le détour vers Sakamoto. Je les rejoins sous les feuillages en éventail et, comme le font tous les pèlerins, nous parlons du chemin. Tous deux voyagent très lentement et semblent adorer leur expérience. Mais malheureusement, il ne reste que vingt jours à leur voyage et, au rythme où ils progressent, ils n'auront probablement pas le temps de compléter le pèlerinage. De mon côté, j'ai tout mon temps. Je ne rentre pas au pays avant deux bons mois. Lorsque nous nous quittons, eux prennent la route asphaltée qui zigzague entre les monts tandis que je retourne à mes sentiers. J'ai croisé tous les gens de l'escale d'hier quelque part en chemin sauf Togo. Une trace de botte fraîchement imprimée dans le sol me laisse croire qu'il n'est peut-être pas loin devant. J'aimerais bien faire quelques pas avec lui durant cet après-midi qui s'annonce bouillant.

Ayant laissé derrière moi les montagnes, je quitte les chemins de terre pour rejoindre les routes de campagne. Un clocher dans un village quelque part sur ma droite sonne midi. Il me reste moins de huit kilomètres avant de rejoindre *Byōdōji* (vingt-deuxième temple) et encore douze de plus pour arriver à mon auberge. Je m'étais promis ce matin de ne faire qu'une petite journée d'au plus trente kilomètres, mais, lorsque j'ai appelé pour réserver une chambre dans le seul *ryokan* près du *Byōdōji*, on m'a répondu que c'était complet. Ce sera donc une journée de trente-huit kilomètres avec des montées abruptes.

Au vingt-deuxième temple, je ne trouve pas Togo, mais je tombe encore une fois sur Mick et Ellie. Ils quittent au moment où j'arrive. Nous n'échangeons que quelques mots qui sonnent déjà comme des adieux. Dans les jours à venir, la route nous mènera sur la côte, là où les temples sont plus rares et les kilomètres plus nombreux entre les étapes. J'ai bien l'impression qu'à partir de ce point, nous cesserons probablement de nous croiser. Sur des longues distances sans arrêt ni chemin de montagne pour couper les détours en altitude, je serais surpris que nous continuions à progresser au même rythme. Je me sens toujours à la fois joyeux et triste de les voir. Ils sont beaux, ils sont heureux et cela fait plaisir de partager

avec eux quelques moments sur les chemins. En même temps, quand je les regarde s'éloigner ensemble, pédalant comme si la vie n'avait pas de fin, je me sens toujours affreusement seul. Je me prends à vouloir être ailleurs, chez moi, auprès de Nathalie. Une amertume teinte mes pensées, un découragement qui me fait évaluer le temps qu'il me faudrait pour rentrer au pays. Puis je reprends la route et, peu à peu, tout rentre dans l'ordre. Une des particularités du chemin, c'est qu'il vous fait rapidement oublier vos maux. Douleurs et tristesses ne sont que des composantes nécessaires dans cette alchimie qu'est le pèlerinage.

En fin d'après-midi, la route que je suis pour me rendre au village de Yuki est une route nationale où passent beaucoup de voitures. Le soleil tape dur et il n'y a nulle part où marcher à l'ombre. J'ai les jambes molles, mal aux talons et aux orteils, et mon pas s'est considérablement ralenti. Les cinq derniers kilomètres paraissent s'étendre à l'infini. Quand enfin j'arrive au croisement de la route de village qui me mènera à Yuki, j'aperçois l'océan qui pointe entre deux bosquets. Une petite baie bleu foncé agitée de vagues blanches qui s'avancent entre les rochers. J'ai un regain d'énergie. Bientôt, je longerai la côte.

Le village de Yuki est un tout petit village de pêcheur avec une marina où mouillent quelques vieux bateaux un peu rouillés. Sur les quais, on a mis des filets à sécher. J'arrive au *ryokan* vers 16h30, presque en titubant. En face, il y a un bureau de poste. Si je ne m'endors pas tout de suite après souper, j'en profiterai pour écrire une lettre ce soir que je posterai demain pour le Canada avant de reprendre la route. À l'auberge, après avoir déposé mon sac et rincé mon visage, je demande à la patronne s'il y a un supermarché dans les parages. Mes provisions de noix, de cannes de thon et de biscuits secs sont presque épuisées. Pour me montrer le chemin, elle envoie un enfant d'environ huit ans qui me servira de guide. L'enfant part à travers les ruelles en jetant des coups d'œil en arrière de temps à autre. Je marche si lentement que j'ai peine à le suivre. Le soir, au *ryokan* nous ne sommes encore que deux clients qui logeons dans l'établissement. Nous occupons évidemment deux chambres voisines. Il y a deux « hautes saisons » sur le chemin *henro*. Shikoku voit le plus de pèlerins au printemps, alors que les cerisiers sont en fleurs, et en automne, lorsque les feuilles tournent au rouge et que les paysages s'enflamment. L'homme qui dort de l'autre côté de la cloison de papier fait de drôles de bruits. Il est encore plus dérangeant que les moustiques qui entrent par la porte impossible à fermer complètement. Malgré tout ça, je suis tellement

épuisé que je m'endors avant neuf heures, enroulé dans mon drap comme une chenille dans son cocon.

Jour 7 – Temple 23 et *bekkaku* 4.

27 septembre 2013

Je marche le long de l'océan. Le reflet du soleil sur l'eau est aveuglant. Cette randonnée matinale est accompagnée par le bruit des vagues qui se brisent un peu plus bas sur la plage. La température est parfaite : douce chaleur tempérée par une légère brise saline. Pourtant, je suis triste. Je me sens loin. Je me sens seul. Cela fait une semaine aujourd'hui que je marche. Une semaine de liberté, de paix et de paysages. Une semaine de solitude, une semaine sans parler longuement avec des gens qu'on ne quittera pas le lendemain, une semaine sans ressentir la présence de ceux auprès de qui je me sens chez moi. Au Japon, on dit que le cœur est un arbre. Avec les saisons, ses feuilles s'enflamment et tombent, puis renaissent à nouveau. J'en suis à cet hiver où l'on se sent le cœur desséché, à cette période où l'on vit en plein souvenir de l'été qu'on aimerait tant retrouver. Si quelqu'un ce matin m'avait dit : « tiens, voilà un avion qui t'amènera chez toi », je serais probablement monté à bord. Mais il n'y a pas d'avion. Et je choisis de continuer à marcher parce que je sais que les feuilles renaîtront et que plus rude est l'hiver, plus doux est le printemps.

S'ajoute à mon état une douleur lancinante au talon d'Achille. J'espère qu'elle s'en ira d'elle-même, comme plusieurs petits bobos de voyages. Mais elle persiste toute la matinée. Tandis que je marche, ma pensée alterne entre mon état de solitude et ma douleur. Cette route me paraît bien loin de tout. Un océan entier me sépare de mon monde d'origine. Un océan qui clapote à mes pieds et qui se dresse dans mon esprit comme un mur infranchissable. La meilleure chose à faire reste encore d'endurer la douleur et de continuer à avancer. Plus vite j'arriverai au bout de ce pèlerinage, plus vite j'en serai revenu. Claudiquant à travers les kilomètres, je me traîne jusqu'au *Yakuōji* (vingt-troisième temple) en rêvant du jour où j'apercevrai à l'horizon les toits du quatre-vingt-huitième temple. L'endroit est vide. Il n'y a aucun pèlerin dans le temple pourtant d'accès facile. Le sanctuaire est situé en plein cœur d'un petit village côtier tout près de l'autoroute. Je devrais m'arrêter et prendre une pause, histoire de reposer un peu mon talon, mais je n'arrive pas à tenir en place. Je m'assois sur un banc et refais mes bandages en vitesse. Pour retarder un peu mon départ, je demande à un moine adolescent où je peux remplir ma gourde. Il me pointe le jet d'eau qui tombe dans le bassin à carpes. Cette eau est-elle vraiment buvable? Il m'assure que oui. J'hésite, peu

convaincu. Et s'il se trompe et que j'attrape une diarrhée? Ah, et puis, au diable! Je fais confiance et j'accepte l'aide qu'on veut bien m'offrir. Je remets l'outre gonflée dans mon sac et reprends les chemins. Dès les premières enjambées, la douleur à mon talon d'Achille se manifeste à nouveau avec plus de violence. J'ai prévu une étape relativement courte aujourd'hui (vingt-cinq kilomètres). J'espère que demain, je serai guéri. Je me vois mal marcher trente kilomètres encore ainsi. Sur une enjambée particulièrement douloureuse, je lève les yeux au ciel pour retenir la plainte qui essaie de sortir de mes lèvres. La lune est là, drapée de sa blancheur matinale. Au même instant, un camion passe tout près de la chaussée en sens inverse et provoque un coup de vent qui fait décoller mon chapeau. Pris de panique, je hurle en faisant volte-face et me mets à courir après mon couvre-chef qui s'en va toujours plus loin. Le vent l'emporte sur un pont que je venais tout juste de traverser et, dans un sprint final, je le rattrape juste avant qu'il ne passe la rambarde et tombe dans l'eau. Les larmes aux yeux, je l'enfonce sur mon crâne à deux mains. J'ai si peu de choses avec moi qu'elles finissent toutes par prendre beaucoup d'importance.

Pour les soixante-quinze kilomètres à venir, je progresserai sur la route nationale 55, une autoroute double-voie un peu trop bruyante à mon goût. J'aurais volontiers continué sur les chemins de montagne où le sol est mou, l'air frais et la nature beaucoup plus près. Mais ce n'est pas moi qui décide du chemin. Jusqu'à midi, la route longe l'océan qu'une rangée d'arbres me cache. Par moments, lorsqu'une courbe nous rapproche, j'entends les vagues sur le rivage à ma gauche. Mais très vite, l'autoroute bifurque vers les montagnes et il me faudra franchir une série de passages souterrains mal éclairés. À l'entrée du tunnel d'Hiwasa, un travailleur me tend un masque sanitaire. Lorsque je l'enfile et m'apprête à plonger dans l'obscurité du passage souterrain, il me demande d'attendre. Attendre quoi? Je n'ai pas compris. Je reste planté là, à cinq pas de l'embouchure, une minute, deux minutes, puis trois, puis quatre... toujours sans savoir ce que j'attends. Au bout d'une dizaine de minutes, une lumière rouge apparaît qui se rapproche à travers la noirceur. Un autre travailleur venu me chercher m'escortera sur une centaine de mètres avant de me refiler à un collègue qui fera la même chose. La traversée est un enfer : 800 mètres de vacarme, de haltes tout près des voitures qui filent et d'odeurs nauséabondes qui me feront soupirer d'aise en retrouvant l'air libre à l'autre bout. Après les tunnels, la 55 amorce une longue et lente descente jusqu'à la

côte puis longe l'océan jusqu'au *Hotsumisakiji* (vingt-quatrième temple). La pente, même très douce, me fait souffrir. J'évite de mettre trop de poids sur mon pied droit et je m'aide de mon bâton pour essayer de réduire la pression sur mon talon d'Achille. Au loin, j'aperçois deux silhouettes qui marchent dans la même direction que moi. Même à cette distance, je peux dire qu'il s'agit de femmes. L'une d'elles n'est visiblement pas japonaise. Sa physionomie est unique dans ce pays aux femmes chétives. Elle est beaucoup trop ronde et sa peau a le teint trop foncé. L'autre, par contre, en a tous les aspects. Elle arrive environ aux épaules de son amie (pourtant pas très grande) et flotte un peu dans son habit *henro*. Le sac de voyage de 50 litres sur son dos a l'air immense. Je les rattrape rapidement et les salue. *Konnichiwa*. Elles ne m'ont pas vu arriver et sursautent. Elles me dévisagent un moment puis l'Européenne demande dans un anglais parfait : *are you the famous Lawrence?* Je m'arrête net, médusé. Riant ouvertement de mon air hébété, elles m'expliquent que plusieurs personnes leur ont parlé d'un Canadien sur la route. Entre autres, ce matin même, deux cyclistes anglais, Mick et Ellie. Rebecca vit à Londres, mais a des origines indiennes très visibles qui lui viennent du côté de sa mère. Tamami, elle, est native de Nagano et a travaillé pendant neuf ans comme infirmière à Atlanta, aux États-Unis. Elle parle donc aussi un anglais fluide malgré l'accent nippon. Ensemble, nous bavardons longuement à propos de nos voyages respectifs, de nos impressions sur le pèlerinage et des gens que nous avons rencontrés. De trouver ces deux personnes sur la route aujourd'hui, alors que je me sens plus seul et plus triste que jamais depuis mon départ, tient presque du miracle. Rebecca et Tamami marchent à pas de tortue et cela ne me dérange pas du tout. Je dirais même que cela me fait du bien. La douleur dans mon talon d'Achille commence peu à peu à s'estomper. Normalement, après quelques instants, j'aurais repris mon pas et les aurais laissées derrière. Mais aujourd'hui, je suis trop heureux de marcher avec des gens et de converser en anglais. Et puis, mon auberge est tout près.

Longue pause à l'ombre sous un banc. C'est, je crois, la première fois que je m'arrête aussi longtemps entre deux temples. Cela goûte bon, de prendre son temps. Rebecca et Tamami vont jusqu'à *Saba-Daishi*, le quatrième *bekkaku* qui, contrairement aux autres, se trouve directement sur la route des temples. C'est cinq kilomètres de plus que ce que j'avais prévu. J'ai envie de les accompagner. À ce rythme, j'ai l'impression que je pourrais marcher

jusqu'à demain. J'annule donc par téléphone ma réservation de ce soir et continue ma route. Nous avançons gaiement, toujours lentement, le long de l'océan.

Il est un peu passé 16h lorsque nous arrivons à *Saba-Daishi*. Je suis fatigué, mais rempli de bonne humeur. Nous demandons à droite et à gauche pour qu'on nous indique un endroit où dormir. Aucun de nous n'a de réservation. Partout, on nous répond que le jeudi, il n'y a rien d'ouvert à Sabase. *Ryokans*, *minshukus* et même le seul restaurant du village : tout est fermé. Catastrophe. J'appelle quelques *minshukus* un peu plus loin sur la route et tous me disent qu'ils ne peuvent pas me recevoir. Le premier qui accepte de me loger se trouve à huit kilomètres du temple dans le village de Kaifu. Misère... Le *bekkaku* possède un *tsuyadō*²⁷ avec des *tatamis*²⁸. C'est gratuit, mais il n'y a ni matelas ni couverture. Rebecca et Tamami, trainant toutes deux un sac de couchage, décident de passer la nuit dans cette bicoque pour *henros*. Elles vont braver ensemble la rudesse du sol et le froid qui s'installe du crépuscule jusqu'à l'aube. Pour ne pas qu'elles meurent de faim, je leur laisse mes quatre boîtes de thon ainsi qu'un reste de sac de noix. Je reprends la route seul après avoir promis de nous retrouver bientôt. Si je force l'allure, j'arriverai peut-être à Kaifu avant la noirceur. Encore deux heures de marche à endurer. Mon talon me fait de nouveau mal et je suis épuisé. Mais j'ai le cœur léger et le sourire aux lèvres. Ce qui était censé être une petite journée de vingt-cinq kilomètres en est devenu une grosse de près de quarante. Encore... mais peu m'importe. Demain, je n'aurai pas le choix de m'arrêter au bout de quinze kilomètres en arrivant au village de Kannoura. Au-delà de cette distance, il n'y a pas d'auberge avant longtemps.

J'arrive au *minshuku* alors que la nuit tombe. Tatsu, l'employé de nuit m'accueille avec sympathie. L'établissement qu'il tient est une sorte d'auberge de jeunesse pour les surfeurs qui envahissent la région au printemps. Il y a même un bar ainsi qu'un ordinateur avec internet mis à la disposition des clients dans le salon de réception. Je suis seul à rester dans cette auberge qui doit pouvoir accueillir cinquante personnes. Tatsu me montre ma chambre et me dit qu'après m'être lavé, je peux descendre au bar pour prendre mon diner. Tatsu est un

²⁷ Abri rudimentaire offert par les temples aux pèlerins de passage.

²⁸ Tapis de jonc tressé qu'on met sur le sol pour recouvrir le plancher de certaines pièces, notamment les chambres à coucher.

bohème de trente-trois ans. Il voyage à travers le Japon, travaillant où il peut lorsqu'un endroit lui plaît et qu'il décide de s'arrêter. Il a même déjà vécu en Ontario où il a appris à construire des maisons en rondins. Il parle un anglais débrouillard, bien meilleur que mon japonais. Nous sommes tous deux réjouis d'avoir de la compagnie en cette calme soirée de fin septembre. Nous parlons du Canada, du Japon et surtout d'arts martiaux mixtes. Tatsu est un amateur de combats ultimes qui, comme moi, adore Georges Saint-Pierre. La conversation s'étire et vers 21h, je quitte Tatsu qui doit rester derrière le comptoir au cas où un client-surprise arriverait. À cette heure, normalement, je dors où m'apprête à dormir. Ce soir, je vais faire un tour sur l'ordinateur, histoire de lire mes courriels avant d'aller me coucher. J'écrirai mes notes demain avant de partir. Rien ne presse.

Jour 8 – *Meitokuji (bangai)*.

27 septembre 2013

Je me réveille ce matin avec la ferme intention de me rendormir et de faire la grasse matinée. Le visage enfoui dans les couvertures pour chasser la lumière de l'aube, j'attends en vain que le sommeil me reprenne. Je sais pertinemment qu'il est préférable d'attaquer ces routes côtières au début du jour plutôt qu'en après-midi alors que l'ombre se fait rare, mais je m'obstine à vouloir dormir. À sept heures, mon esprit en ébullition sous les draps achève de me convaincre et je rends les armes. J'ai beau garder les yeux fermés et forcer mon corps à rester immobile, pas moyen de m'assoupir ne serait-ce qu'un instant. Je tire les couvertures et enfile mon pantalon.

L'autoroute 55 longe l'océan jusqu'au village de Shishikui où je prends un peu de repos sur les marches d'un *onsen*²⁹. Je sors de mon sac la collation que m'a laissée Tatsu sur le comptoir de la réception ce matin (deux bananes et un jus) et mange en regardant les vagues infatigables répéter leurs assauts sur la côte. L'air est empli de cette odeur qu'ont les villages côtiers; un mélange d'algues et de soleil. Mon talon d'Achille me fait encore mal, mais marcher lentement le rend supportable. L'étape prévue pour ce soir n'est qu'à une quinzaine de kilomètres. Aussi bien prendre mon temps.

Entre Shishikui et Kannoura, un tunnel traverse la frontière invisible entre les préfectures de Tokushima et de Kochi. Quelques mètres seulement me séparent de la lumière du jour et d'une nouvelle province. Je me sens léger. La pancarte qui affiche « Kochi pref. » me donne le sourire aux lèvres. C'est une première étape importante de franchie, une étape qui me donne l'impression satisfaisante d'avancer. Encore deux kilomètres et rayonnent sur l'horizon les toits clairs du village de Kannoura. Le soleil est près du zénith et il y sera encore lorsque j'arriverai au seuil des premières maisons. Mon guide indique qu'il y a trois *minshukus* à Kannoura, en plus d'un hôtel. Comme je n'ai de réservation nulle part et tout l'après-midi pour choisir où loger, j'entreprends de faire le tour du village pour voir lequel des quatre établissements me plait le plus. Kannoura est un petit hameau lové entre l'océan et

²⁹ Sorte de bain public souvent construit autour d'une source thermale. Beaucoup sont développés en véritable complexe hôtelier où les Japonaises aiment passer leurs vacances en famille.

la 55 où se regroupent les derniers surfeurs de la saison. Devant les portiques ou dans les cours, j'aperçois quelques jeunes hommes musclés, le teint cuivré et vêtus de *dry suits* à moitié enfilés. En petits groupes de trois ou quatre, ils discutent allègrement sous le soleil en exhibant des sourires publicitaires charmants. Posées contre le mur, les planches de surf attendent sagement qu'on les reprenne. Les femmes sont plus discrètes et moins nombreuses. J'en ai croisé quelques-unes qui servaient bière et nourriture à l'intérieur. Ce sont elles aussi qui accueillent les voyageurs dans leur auberge. L'après-midi, Kannoura est aussi amorphe que l'océan, plat jusqu'à l'horizon. Tout le village semble vivre au rythme de la mer. Pourtant, il n'y fait pas plus chaud qu'ailleurs. C'est simplement la manière qu'on a choisi de vivre ici : sans stress, profitant doucement du beau temps en attendant le crépuscule et le retour des hautes vagues. Le premier *minshuku* à l'entrée du village est fermé pour la semaine. La propriétaire a bien tenté de m'en expliquer la raison, mais je n'ai rien compris. Elle m'a débité en dix secondes une vingtaine de phrases sans se lever de son fauteuil. Le second, trop près de l'autoroute, m'offre une chambre sans repas au même tarif que la chambre avec repas du troisième. L'hôtel est hors de prix. Je passerai donc la nuit au South Shore, une petite auberge rouge décorée de planches de surfs brisées et de branches de bois flotté tordues, construite à moins de vingt mètres du littoral. On accède aux chambres par une cour arrière avec piscine, barbecue et tables à piquenique où patientent une douzaine de jeunes sirotant sagement quelques bières au soleil. Dans un coin, entre les douches et la piscine, on a mis à la disposition des clients une laveuse où tourbillonnent déjà combinaisons étanches et maillots de bain. *Free*, me dit Kazue, le gérant du South Shore. Je note mentalement l'heure à laquelle se termine cette brassée et me promets de revenir à temps pour laver mon pantalon en coton. L'occasion est trop belle. C'est d'ailleurs la première fois qu'elle se présente depuis mon départ.

En face du South Shore, de l'autre côté de la rue, un bureau de poste est annexé à une maison. Il n'y a personne derrière le comptoir, seulement un drap qui sépare l'office du reste de la maison et à travers lequel j'aperçois ce que je crois être un mobilier de salon. Je fais sonner la petite cloche déposée sur le comptoir et aussitôt, une jeune femme se lève dans la pièce d'à côté et traverse le drap pour venir me servir. Elle s'appelle Keiko et doit connaître en tout et pour tout dix mots d'anglais. J'ai dans la main une lettre que je désire faire parvenir

au Canada et dans la tête un chaos langagier qui m'empêche de m'exprimer correctement. Keiko me guide du mieux qu'elle peut à travers les formalités administratives postales et, environ une demi-heure plus tard, ma lettre est dans une enveloppe scellée et affranchie, prête à partir. Enfin, presque prête : ne manque qu'à inscrire l'adresse de retour. Le visage de Keiko se fend d'un sourire radieux. *Daijōbu desu*³⁰. Elle inscrit sur l'enveloppe sa propre adresse en me promettant que si la lettre revient, elle trouvera un moyen de la poster à destination. Je la remercie poliment, paye et me dirige vers la sortie. Juste avant que je ne passe la porte, Keiko m'interpelle. Elle saisit une feuille de papier et entreprend de dessiner. Une voiture, quatre bonshommes allumettes et quelques symboles *kanji*. Malheureusement, je ne comprends pas son écriture. *Daijōbu desu!* Elle extirpe d'une poche serrée de son jeans un téléphone intelligent à l'aide duquel elle essaie de traduire les indications sur son dessin. Je lis (en anglais) : « Kaifu », « bière » et « 18h30 ». Kaifu, c'est l'endroit d'où je suis parti ce matin, le village où j'ai rencontré Tatsu. J'accepte son offre et traçant un « OK » sur sa page en promettant de la rejoindre devant le bureau de poste pour 18h30. Entre temps, j'irai faire un tour au *Meitokuji*, un temple à deux kilomètres de Kannoura sur la 55 qui ne fait ni partie des temples principaux, ni des temples secondaires du chemin *henro*, mais qu'on considère tout de même ici comme un lieu notable du pèlerinage. Mon guide mentionne son existence, mais sans plus. Par ailleurs, Rebecca et Tamami m'ont dit la veille que c'est dans le *tsuyadō* de ce temple qu'elles pensaient dormir ce soir. Si j'ai une chance de les croiser, c'est là.

Le temple est désert. Il y a bel et bien un *tsuyadō* où quelqu'un d'équipé peut passer la nuit, mais il est vide. Le seul être vivant dans l'enceinte est un chien blond qui dort attaché à une des colonnes du pavillon principal. *Meitokuji* est le plus petit des temples que j'ai vus jusqu'à maintenant. En dehors du *tsuyadō*, l'endroit ne compte qu'un seul pavillon avec une minuscule boutique annexée. Je monte les marches en faisant attention de ne pas réveiller le chien et exécute mon petit rituel. Aucune indication dans mon guide pour m'aider à deviner quelle divinité se trouve derrière la porte quadrillée. J'opte donc pour une prière vague et sans formalités; un salut, un sutra d'usage et quelques remerciements. Vers 16h, les filles ne sont toujours pas arrivées. Assis à l'ombre, j'ai pris le temps de noter dans mon carnet le compte rendu de cette journée. Un peu fatigué d'attendre, je me lève et m'en retourne vers

³⁰ Pas de problème.

Kannoura. Peu avant mon auberge, pile au moment où je m'étais fait à l'idée de les avoir manquées pour la journée, voilà Tamami qui se pointe au bout du chemin. Elle est seule. Rebecca, me dit-elle, a pris le train ce matin pour Kochi où elle devait rejoindre une amie en visite. Son sourire fatigué me laisse entendre l'épuisement de sa journée. Je décide de ne pas trop m'attarder et lui promets de la rejoindre demain matin sur la route pour que nous cheminions ensemble.

Keiko arrive au point de rendez-vous accompagnée de deux amies; Hina et Hiroe. Dans la voiture, un bébé pleure sur les genoux d'Hiroe. Hina, assise à côté, essaie de le consoler en faisant des simagrées. Le bébé l'ignore royalement et continue de pleurer. Il ne s'arrête qu'au moment où Hiroe écarte un pan de son décolleté pour le nourrir. Keiko sourit en conduisant. De temps à autre, elle se retourne vers moi comme pour demander « est-ce que tout va bien? », mais, ne trouvant pas les mots, se ravise à chaque fois. C'est sans importance. Je comprends mieux les regards que le japonais. En moins de vingt minutes, nous refaisons en sens inverse le trajet que j'ai parcouru dans la journée. Keiko arrête la voiture sur le bord de la 55, devant un bar nommé Lisai. Elle ouvre sa portière et me fait signe de la suivre. Le Lisai est presque vide. Il n'y a qu'une serveuse derrière le comptoir et trois femmes qui boivent au fond de la salle. Keiko me prend par la main et me tire vers le bar. Elle échange quelques mots enjoués avec la serveuse avant de me donner l'accolade et s'en aller. Je reste planté là, les bras ballants, confus par la situation. Ses deux amies sont encore dans la voiture. *Please take a seat if you want.* Yumi (la serveuse), parle un anglais appris dans les livres d'école. Elle articule du mieux qu'elle peut des phonèmes erronés que j'ai toutes les peines du monde à reconnaître. Cela reste tout de même plus facile à comprendre que le japonais. Sans parler du fait qu'on vient de me laisser seul dans un bar presque vide, je m'excuse de ne pas rester et explique que je désire aller rendre visite à un ami juste à côté. *A friend?* Je lui fais comprendre en quelques mots que je vais voir Tatsu au Kaifu Minshuku et tout de suite, son visage s'illumine. *Ah Tatsu! Hai, hai, Tatsu. This way.* Le sourire aux lèvres, elle tend un index effilé vers la 55 en direction nord. Je demande à quelle heure reviendra Keiko. *She said she will be back at ten.* C'est bon à savoir. Au moins, je ne rentrerai pas à pied. Je n'ai vraiment aucune envie de marcher à nouveau les quinze kilomètres jusqu'à Kannoura.

J'ai quitté Tatsu vers 21h30 pour retourner au Lisai qui s'était rempli en mon absence. Keiko est arrivée un peu plus tard flanquée de ses deux amies. Elles ont poussé la porte du bar en titubant, chacune se tenant sur les épaules des autres pour ne pas tomber. Hiroe avait abandonné quelque part le bébé. Les trois filles se sont chamaillées un instant avant que Keiko ne prenne place sur le seul banc disponible à mes côtés. Bonne gagnante, elle a commandé quatre bières aussitôt assise.

À une heure du matin, le taxi me dépose devant le South Shore. À peine ai-je refermé la portière que le chauffeur redémarre dans un crissement de pneus, emportant sur sa banquette arrière une Keiko ivre et chantante de bonne humeur. Moi aussi, je suis de bonne humeur. J'avais envie de revoir Tatsu et, pour tout dire, je me suis bien amusé ce soir. Dans la nuit, quelques gouttes de pluie commencent à pianoter sur les toits. Les premières depuis que je suis à Shikoku.

Jour 9 – Temple 24.

28 septembre 2013

Dans l'obscurité silencieuse du matin, je traîne pathétiquement mes semelles sur le pavé de la cour comme les scaphandriers au fond de l'eau, de ma chambre jusqu'au restaurant. À la télé au déjeuner, on annonce une alternance de soleil et de nuages avec zéro pourcent de probabilité de précipitations. Dehors, le ciel est gris et il pleut des cordes. Pas exactement la température rêvée pour un marcheur. J'avale ma soupe à petites cuillérées, sans me presser. En face, la fenêtre obscurcie par l'aube grise me renvoie l'image d'un pèlerin aux traits tirés, penché au-dessus de son bol comme un vieillard assoupi. Cette soirée en ville ne m'a pas réussi. Il ne m'aura fallu que deux bières et une nuit trop courte pour faire ressortir d'un coup toute la fatigue accumulée depuis le début de ce voyage. Je ne suis pas un buveur de café. Je ne l'ai jamais été. Mais ce matin, je songe à m'y mettre. L'idée de marcher 35 kilomètres sous la pluie jusqu'au Hotsumisakiji (vingt-quatrième temple) ne me dit rien qui vaille. Mon repas terminé, je peine à rassembler l'énergie nécessaire à refaire le chemin jusqu'à ma chambre. Pathétique. Mais pas assez pour me faire regretter cette virée à Kaifu. L'amitié comble volontiers la solitude et elle ne bourgeonne pas qu'au printemps.

Une heure après m'être lancé à regret sur l'asphalte, j'aperçois deux silhouettes qui se découpent au loin à travers la pluie. Tamami marche en compagnie d'un autre pèlerin. Je force l'allure pour les rattraper. Sous l'averse qui martèle nos imperméables, il faut parler fort pour être entendu. Tamami fait la traduction. Hadachi a vingt-quatre ans et en est à sa septième journée de marche. Il n'a pas visité les *bekkakus* et ne s'est pas arrêté à Tokushima, mais tout de même, si on fait le calcul, ce type tient une bonne moyenne. Par politesse, il me demande d'où je viens. Le mot « Canada » capte son attention. Hadachi n'a jamais mis les pieds à l'extérieur du Japon, mais il rêve de visiter un jour le Canada pour voir les aurores boréales. Ce n'est pas la première fois que j'entends un commentaire du genre. Les Japonais ont une fascination étrange pour ce phénomène, un engouement que je n'ai rencontré nulle part ailleurs. J'ignore pourquoi et je n'ose pas poser la question. Je laisse le silence de l'ondée s'installer de nouveau et nous reprenons la marche d'un pas moyen. Tout le jour, nous avançons avec l'océan sur notre gauche. Les vagues qui se brisent sur les rochers en contrebas sont étrangement embellies par ce temps pluvieux. L'eau est d'un vert gris dans les

hauts fonds et s'obscurcit tranquillement vers un indigo presque noir sur l'horizon. Quelques gouttes d'écume salée emportées par le vent nous parviennent à travers l'averse. Nous sommes trempés, mais notre bonne humeur tient encore. Je mesure aujourd'hui pour la première fois le bonheur d'avoir un peu de compagnie par mauvais temps.

Au fil des heures, la douleur qui persiste dans mon talon d'Achille commence à avoir raison de mon entrain. Marcher sur l'asphalte ne me fait pas du tout. La rudesse du sol empire ma blessure. Je m'appuie lourdement sur mon bâton en essayant de réduire la pression sur mon talon droit. Les pauses relativement fréquentes, même si elles me font un bien immense, m'exaspèrent ; je compte les kilomètres, de plus en plus déprimé de ne pas voir cette journée s'achever. L'eau qui inonde mes souliers ramollit la peau de mes pieds et déloge les pansements qui couvrent mes ampoules. Un peu avant 11h, alors que nous arrivons en banlieue de la ville de Muroto, la pluie cesse. Nous profitons de cette accalmie pour enlever nos imperméables et sentir l'air frais sur nos bras. Sans dire un mot, nous rangeons dans nos sacs nos manteaux de pluie avant de reprendre la route. Je n'ai plus envie de marcher. Mes douleurs m'agacent. Mes vêtements trempés m'agacent. La cloche qui pend au sac d'Hadachi et qui tinte à chaque pas m'agace. Ce ciel qui menace de refaire tomber la pluie m'agace... le temple est encore loin et l'après-midi passe à une vitesse désespérément lente. L'air est légèrement salin et la 55 presque déserte, mais l'autoroute reste l'autoroute et les distances sont longues.

Hotsumisakiji se trouve au sommet d'une colline boisée à la pointe du Cap Muroto (*Muroto-Misaki*). Au pied des sentiers, nous disons au revoir à Hadachi qui, avec son matériel de camping, décide de monter tout de suite et de trouver un endroit où dormir près du temple suivant. Tamami et moi avons réservé chacun une chambre dans un *minshuku* un peu plus loin sur la 55. Nous voulons profiter des dernières heures avant la noirceur pour visiter la célèbre grotte du Cap Muroto (*Mikuradō*). En chemin, Tamami me raconte que cette caverne est connue comme étant un des lieux les plus importants du pèlerinage. Beaucoup d'histoires écrites mentionnent le passage de Kūkai dans cette région et plus particulièrement son séjour dans la grotte. C'est là, me dit-elle, qu'il aurait trouvé le nom de « Kūkai », ce patronyme sous lequel on allait encore le connaître aujourd'hui. *Kū*, m'explique Tamami, est liée aux idées d'espace ou de vide. Dans le nom du sage, on l'emploie de manière poétique

pour évoquer l'océan. *Kai* désigne le ciel. *Kū-kai*, eau et ciel. L'entrée du sanctuaire est décorée de drapeaux rouges, jaunes et verts accrochés à des tiges de bambous toutes simples. Cela me paraît peu pour annoncer un lieu aussi important. Je m'attendais presque à un kiosque d'accueil et une visite guidée. Mais Shikoku n'est pas encore marquée par le tourisme de masse. On fait souvent ici plus simple qu'ailleurs. Et puis, à bien y penser, employer quelqu'un à temps plein pour percevoir un droit d'accès serait probablement plus coûteux qu'autre chose. Au lieu, on a installé à l'intérieur, entre les cierges et l'encens, une boîte en bois pour recueillir les offrandes. Tatami s'avance entre les murs noircis par la fumée et entonne une prière devant le minuscule autel au fond de la salle. Je n'ose pas. L'endroit m'intimide. La grotte en elle-même n'a rien d'exceptionnel : le sol de pierre est plat et sans caillou; l'air frais est brassé par quelques vents marins qui se faufilent entre les rochers et, même appuyé contre le mur du fond, il subsiste encore assez de lumière pour apercevoir l'entrée de la caverne. Parfait pour s'asseoir en tailleur durant de longues heures. Mais d'imaginer Kūkai en train de méditer ici me fait tout drôle. Le saint homme devait se trouver là où se tient le petit autel, assis face à l'entrée et en route vers la sagesse. Sur un mur, on a posé un écriteau. Lorsque Tamami termine sa prière, je lui demande de traduire. C'est une révélation qu'a eue le sage en méditant : « The morning star which shines in the sky entered my mouth »³¹. Du fond de la pièce, lorsqu'on regarde dehors, la caverne s'ouvre comme une bouche prête à avaler l'océan et le ciel. Dans le silence, j'entends presque l'écho des méditations d'un autre temps.

Ragaillardis par cette visite, nous décidons de monter jusqu'au temple avant de redescendre trouver notre *minshuku*. Nous sommes fatigués, mais l'envie de marcher en forêt avant de terminer cette journée l'emporte. Nous grimpons la colline boisée en suivant le sentier jusqu'au *Hotsumisakiji*. Le temple est envahi de pèlerins en pleine dévotion. Devant le pavillon, sous l'ombrage des cryptomères, leurs chants résonnent en une douce cacophonie. Je me glisse discrètement dans la masse et joins ma voix à cet apparent désordre.

³¹ Traduction libre : « L'étoile du matin qui brille dans le ciel est entrée dans ma bouche ».

Jour 10 – Temples 25 et 26.

29 septembre 2013

Je fais quelques étirements avant de reprendre la route ce matin; je sens bien que ça ne va pas dans mon talon d'Achille. Les tissus sont raides et l'inflammation congestionne toute la cheville. Mon corps réclame du repos, mais, tête de mule, je refuse de lui en donner. L'idée de passer une journée au Cap Muroto dans une chambre d'auberge ne me plaît pas du tout. Depuis le début de ce voyage, j'évite de me retrouver trop longtemps seul avec moi-même. Lorsque l'immobilité se prolonge, les mêmes pensées me viennent toujours en tête. Pourquoi suis-je ici? Pourquoi suis-je en train de marcher le chemin des temples? Je ne suis ni bouddhiste ni adepte des randonnées le long de l'autoroute. Alors pourquoi? Pourquoi ne suis-je pas à Montréal avec Nathalie, surtout en ce moment? Est-ce que mes prières ont réellement une chance de l'aider à guérir? Je ne crois pas. Enfin, je sais que ce n'est pas la raison pour laquelle je suis ici. Mais comme je n'ai aucune réponse, je marche. Je marche pour éloigner l'ennui et pour repousser la solitude. Je marche pour ne pas ressentir l'absence.

Encore aujourd'hui, je passerai la majeure partie de la journée sur la 55 en longeant l'océan. Le vent de la veille est tombé et le soleil dispute le ciel aux nuages. Sur notre gauche, le Pacifique prend tour à tour des teintes de gris acier et de bleu vert presque turquoise. Une écume blanche qui ressemble à des rides sur un visage roule au sommet des vagues. Cette autoroute côtière ne manque pas de charme, mais elle me fait tout de même regretter les sentiers de montagnes des premiers jours, la douceur des chemins de terre. Tamami et moi marchons à un rythme lent, mais régulier. J'ai laissé mes souliers détachés pour mettre moins de pression à l'arrière de mon talon. Une longue journée nous attend. Le matin, de bonne humeur, nous discutons allègrement. *Tamami, why are you walking ohenro?* Courte hésitation. La question est sortie toute seule. Je sais que la raison est probablement personnelle et qu'elle peut être parfois difficile à dire, mais je n'ai pas pu m'empêcher de demander. *Because I am bouddhist.* La réponse est gênée, presque fausse. Tamami s'arrête un instant, puis enchaine. *Also because I wasn't ready to go back to Nagano, living my life with my family and everything.* Je demande de faire halte pour remplir nos bouteilles. Tamami pointe du menton une toilette publique de l'autre côté de l'autoroute. Nous traversons les deux voies d'asphalte neuve en silence. Assis sur un banc à l'ombre, elle me raconte que sa

famille la considère comme une sorte d'enfant rebelle. Ses parents voudraient la voir mariée et mère de famille comme sa sœur aînée, mais elle préfère les voyages et l'aventure. Pendant son séjour aux États-Unis, elle vivait avec un artiste qui menait une vie précaire. Ses parents s'opposaient ouvertement à leur relation. Cela ne les a toutefois pas empêchés de se fréquenter pendant cinq ans. Après leur rupture, plutôt que de rentrer auprès de sa famille, elle est partie avec un billet aller simple pour l'Inde. Quatre mois à visiter les grandes villes (New Delhi, Mumbai, Calcutta...), puis deux autres au Népal. Les yeux mi-clos, elle raconte sa séparation, la peine qu'elle a voulu fuir en partant à l'étranger. Peu à peu, au fil de son voyage, elle en est venue à trouver une forme de paix, une paix qu'elle n'était pas prête à laisser aller tout de suite en rentrant à Nagano vivre la vie qu'on attendait d'elle.

Debout devant le pavillon principal du *Shinshōji* (vingt-cinquième temple), je regarde à travers le treillis du *sanmon* les statues dorées de *Kajitori Jizō* – le *Jizō* de la navigation censé protéger les pêcheurs de la péninsule. Un joli bonze avec un long bâton, debout sur une fleur de lotus. J'ai placé mon offrande dans la boîte et terminé de réciter les quelques sutras que je connais. À côté de moi, Tamami chante, concentrée. Je reste immobile pour ne pas la déranger. Sa voix est douce et je m'en voudrais de l'interrompre. Les minutes filent et elle ne donne aucun signe de s'arrêter bientôt. Tanné de regarder à l'intérieur du pavillon les décorations religieuses, je sors de ma poche le livret que j'y avais rangé et feuillette les pages de sutras traduits en lettres occidentales. J'en choisis un nouveau. *Mu-jō-jin-jin-mi-myō-hō hyakusenman-gō-nan-sō-gū ga-kon-kenmontoku-ju-ji gan-gen-nyo-rai-shin-jitsu-gi*. Tamami récite toujours. Va pour un autre. *On-a-bo-kyā bei-ro-sha-nō ma-ka-bo-dara-ma-ni handoma-jinbara-harabarita-ya-un*. Les syllabes sortent en se bousculant, sans mélodie aucune. Cette anarchie paisible me plaît. Je me laisse prendre au jeu. *Gan-ni-shi-ku-doku fu-gyū-o-issai ga-tō-yo-shu-jō kai-gu-jō-butsu-dō*. Le chapitre se termine avec *Hanya Shin-gyō* – le sutra du cœur. Deux pages de symboles traduits; un véritable monstre *kanji*. Allez, je fonce. Et tant pis si c'est raté. *Kanji-zai-bosatsu, gyō-jin-hannya-hara-mitta-ji, shōken-go-un-kai-kū, do-issai-kuyaku...* les premières lignes sortent de travers. Je mélange les syllabes en voulant aller trop vite et je cherche les pauses où reprendre mon souffle. Mais je ne suis pas long à prendre le rythme. *Sharishi, shiki-fu-i-kū, kū-fu-i-shiki-soku-ze-kū, kū-soku-ze-shiki, ju-sō-gyō-shiki-yakubu-nyo-ze...* Bientôt, je lis sans même réfléchir, récitant à voix basse ce

que mes yeux découvrent au fur et à mesure. Deux pages sont rapidement passées au terme desquelles je me rends compte que Tamami n'est plus à mes côtés. Il est temps de reprendre la route.

La 55 est interminable. Pour peu, je jurerais qu'elle s'étire sous mes pieds. Je compte les distances et essaie d'évaluer les étapes. Nous devrions arriver au *Kongōchōji* (vingt-sixième temple) dans une trentaine de minutes, à Nahari pour le repas du soir et à Kochi dans deux jours. À Kochi, je trouverai certainement un café internet d'où je pourrai communiquer avec Nathalie. J'en profiterai aussi pour prendre une journée de repos et aller faire examiner mon pied dans une clinique. Normalement, j'essaie d'éviter les projections. Elles m'empêchent d'apprécier le chemin. Mais aujourd'hui, l'autoroute m'exaspère et j'ai la tête ailleurs. Marcher n'est pas seulement une succession de paysages grandioses et de rencontres fortuites. Il y a entre chaque une bonne dose d'ennui et de solitude, une lenteur qui m'est parfois difficile à supporter. La cadence des derniers jours me demande plus de patience que je n'en ai. J'ai hâte d'arriver. Arriver au temple, arriver en ville, arriver n'importe où. Juste besoin de remettre le compteur à zéro.

La plupart des temples le long de la côte se trouvent un peu en retrait des routes dans les montagnes. La vie de moine autrefois devait être une vie bien recluse, toujours loin des gens et de la civilisation. On devait y mener une existence simple et paisible, sans plus de remous que ceux de la sagesse. Aujourd'hui, tous les temples ont l'électricité et l'air climatisé. Dans l'arrière-boutique du *Kongōchōji*, deux moines regardent une partie de baseball sur une télévision. Du baseball américain.

Vers 16h30, nous arrivons au village de Nahari, une toute petite bourgade avec un mini-centre commercial et quelques habitations, la plupart en béton. La carte de Tamami indique qu'il y a un abri pour *henros* tout près de l'autoroute, juste après le centre commercial. L'endroit est malheureusement trop rudimentaire pour un pèlerin sans sac de couchage, mais Tamami, équipée pour l'occasion, décide d'y passer la nuit. Je me retrouve donc seul avec deux options. Soit je dors ce soir dans un *minshuku* près d'ici et parcourrai demain les cinq kilomètres qui me séparent du village de Yasuda, le dernier avant la rude montée qui mène au *Kōnomineji* (vingt-septième temple), soit je profite des quelques heures

de clarté restantes pour marcher maintenant jusqu'au pied de la montagne et raccourcir ma journée de demain. Comme je me sens bien et que mon talon ne me fait pas trop mal (fatigue ou endorphines?), je décide de pousser ce soir. Mauvaise idée. Aussitôt lancé sur la route, je me rends compte que mon plan était stupide et que j'aurais dû rester à Nahari. Je n'ai pas besoin d'aller si vite. J'ai déjà parcouru bien au-delà de trente kilomètres, alors pourquoi vouloir forcer davantage? Dans mon état, ce n'est certainement pas très judicieux. Mais, visiblement, je m'arrange le plus possible pour ne pas me retrouver seul dans une chambre à ne rien faire. Quitte à marcher plus et me blesser. Pathétique... Je sonne à la porte du *minshuku* Hamayoshi un peu après 17h30. Je me lave, mange et me couche. J'ai du sommeil à rattraper.

Jour 11 – Temple 27.

30 septembre 2013

Le matin, avant de prendre la route, je jette un coup d'œil à mes cartes. Malgré la distance parcourue hier soir pour rejoindre Yasuda, la journée d'aujourd'hui représente une étape de trente kilomètres. Demain, il m'en restera encore au-dessus de trente-cinq pour rejoindre Kochi. Je désespère en pensant aux heures qu'il me faudra passer sur l'asphalte. Mon talon d'Achille est de pire en pire. L'inflammation est facilement visible à l'œil nu; le volume de ma cheville a presque doublé. Pour essayer de l'épargner un peu, je l'enrobe dans du ruban médical. La blessure, je le sais, a atteint un point critique : ou bien elle guérit d'elle-même, ou bien je devrai m'arrêter. Cette perspective ne m'enchant guère, mais c'est une possibilité qu'il me faut maintenant considérer sérieusement (j'aurais dû être sérieux bien avant). Le mieux à faire, c'est encore de prendre un kilomètre à la fois.

J'approche d'un bon pas la montagne au sommet de laquelle se trouve *Kōnomineji*. Du village jusqu'au temple : près de 500 mètres de dénivelé. Il me reste encore une bonne marche pour me rendre au pied des sentiers. À cette heure, il n'y a ni voiture ni passants sur la route. Cela me paraît normal, puisqu'elle ne mène nulle part ailleurs qu'au temple. Et aussi parce que nous sommes lundi. Les pèlerins sont de retour au travail. Le ciel est voilé et la matinée est fraîche. Environ une vingtaine de degrés refroidis par une petite brise marine. Malgré l'état de mon pied, je n'éprouve qu'une légère douleur, plutôt comme un agacement, qui s'estompe rapidement lorsque je m'engage sur les sentiers. Comme toujours, marcher sur les chemins de terre me fait grand bien. Il me faut environ quarante minutes de montée à un rythme régulier pour atteindre le haut de la montagne. En me fiant aux indications de mon guide, j'avais prévu entre une heure et une heure et demie pour parcourir ce trajet. Je suis en pleine forme et j'en oublie même mes blessures. C'est cette maudite 55... cette route asphaltée interminable que je suis depuis des jours (et qui me mènera jusqu'à Kochi) qui m'abime les talons.

Kōnomineji est construit sur trois étages avec de longs escaliers en pierres entre les différents édifices. La boutique, la cloche et la source sont en bas, l'édifice secondaire un peu plus haut et le pavillon principal tout au-dessus. En montant le dernier volet de marches, je croise Tamami qui descend. Elle m'attendra à la sortie du temple pour que nous reprenions la route ensemble. Au sommet, je fais mes prières et me retourne pour regarder la vue. De cette hauteur, l'océan ressemble à un drap de satin bleu ondulé par la brise. Une vue simple que je n'arrive pourtant pas à décrire sans utiliser de clichés. Cela m'arrive souvent avec l'océan. Je ne trouve jamais de mots assez grands, assez bleus, assez calmes ou assez agités pour bien la décrire. Avant de quitter le temple, je fais un arrêt aux toilettes qui se trouvent juste à côté de l'entrée. Devant la porte se dresse une statue représentant un homme à quatre bras et à l'air féroce. Je demande à Tamami qui patiente de l'autre côté du *sōmon* qui est cet homme ou cette divinité qui garde les toilettes. Curieuse, elle vient inspecter la chose et, après avoir lu le petit panneau en bronze incrusté dans un rocher à son pied, elle me répond le plus sérieusement du monde qu'il s'agit justement de la divinité des toilettes. Pas de *cette* toilette, mais de *toutes* les toilettes. Il n'y a pas de sot métier, comme on dit. En passant devant, je lui confie *Kūkai* et mon chapeau avant d'aller faire mes besoins. Ça lui fera certainement quelque chose de plus intéressant à surveiller, pour une fois. En sortant, je reprends mes affaires et nous descendons vers la 55 en bas de la montagne. Encore aujourd'hui, nous la suivrons toute la journée. Mais contrairement aux jours précédents, cette fois, elle est très achalandée. Marcher sur la chaussée est un enfer. Le plus possible, nous essayons de prendre des routes parallèles pour échapper au vacarme des voitures. Dans certaines villes, le trafic est tellement dense que nous avons peine à nous entendre par-dessus le bruit.

À midi, nous avons parcouru quinze kilomètres. Nous marchons très lentement. Les derniers jours ont alourdi les jambes de Tamami. Son pas raccourcit peu à peu et je vois bien qu'elle peine à maintenir le rythme. Mon talon, quant à lui, ne me fait pas mal du tout, même sur l'asphalte. L'inflammation est toujours là, mais la douleur s'en est allée. J'ignore si c'est signe de guérison ou si c'est seulement dû aux bandages et aux souliers détachés, mais j'ai peur de trop étouffer la douleur et de franchir sans m'en rendre compte le point de non-retour, celui où la blessure exige un repos complet du corps pour guérir. J'espère que mon talon d'Achille tiendra le coup. Au moins jusqu'à Kochi.

Comme la veille, plus la journée avance et moins Tamami et moi nous parlons. Je sens qu'elle s'enfonce dans ses pensées pour oublier ses jambes fatiguées. Pour ma part, je suis tellement excité à l'idée d'arriver à Kochi le lendemain que je marche trop vite pour elle. Je suis obligé de m'arrêter pour l'attendre. Elle me répète souvent de continuer à mon rythme et, à chaque fois, je réponds qu'un pas plus lent me convient parfaitement et que d'aller plus vite ne serait probablement pas très judicieux. J'essaie de me convaincre de ralentir, mais mon corps refuse d'obéir. En même temps, j'aime sa présence et je n'ai pas envie de me retrouver à nouveau seul, perdu sur l'asphalte. Bientôt, cette envie reviendra, je le sais. Mais pas tout de suite. Je sens aussi que Tamami, malgré ses mots, apprécie que nous fassions un bout de chemin ensemble.

Près du village d'Akui, nous quittons la 55 pour suivre une piste cyclable parallèle à la nationale qui longe le bord de l'eau. Depuis ce matin, notre paysage s'est résumé à deux choses : des serres où l'on fait pousser des arbres fruitiers et des camions. Maintenant, c'est d'un côté les vagues apaisantes et, de l'autre, une rangée de mandariniers qui nous cache la 55. Cette piste cyclable semble s'étirer jusqu'à l'infini. En fait, mon guide indique qu'elle s'étend sur plus de seize kilomètres et traverse de nombreux villages. Les heures filent et le pas de Tamami ralentit encore. Nous marchons à présent à moins de trois kilomètres par heure sans compter les nombreuses pauses. Le temps à cette vitesse me paraît figé. Pour tromper mon envie d'aller plus vite, j'observe les toiles d'araignées tissées entre les arbres sur le bord de la route. La plupart sont construites en trois dimensions, quelque chose que je n'avais jamais vu avant le Japon. Certaines sont gigantesques et abritent plus d'une de ces araignées à l'abdomen bombé comme une robe d'époque victorienne. Elles attendent immobiles dans leur piège qu'un pauvre moucheron vienne s'y coller les ailes, accrochées aux fils par de longues pattes luisantes et tordues comme des crochets de boucher. Les plus colorées font les toiles les plus impressionnantes.

Tamami et moi avons prévu faire étape pour la nuit dans un *zenkonyado*, un refuge pour *henros* où les voyageurs peuvent se reposer gratuitement. En y arrivant, vers 16h, nous rencontrons le propriétaire qui nous dit que ses installations n'ont ni eau courante ni électricité (ce que mon guide ne mentionnait pas). Le « convenience store » le plus proche où je puisse acheter de la nourriture prête à manger est à un kilomètre et demi. Les

moustiquaires trouées garantissent par ailleurs une nuit désagréable. Monsieur Hagimori, l'homme à qui appartiennent ces cabanes, tient également à séparer les hommes des femmes. Il emmènera donc Tamami chez lui à deux pas de là où elle dormira dans une chambre à l'étage. Lorsque vient le moment de poser mon sac, je suis pris d'un besoin irrésistible de continuer ma route. Pourquoi m'arrêter ici? Pourquoi marcher les trois kilomètres aller-retour pour acheter de la nourriture plutôt que de poursuivre un peu mon chemin jusqu'au prochain *minshuku*? Mon talon ne me fait toujours pas souffrir et l'envie de me rapprocher de Kochi me travaille. Et depuis que je sais que Tamami n'aura pas à endurer la nuit dans cette bicoque, je ne me gêne pas pour réviser mon plan. Sans que je n'aie rien besoin de dire, monsieur Hagimori saisit mon envie et, me souriant gentiment, insiste pour s'asseoir un moment avec moi et m'indiquer quels *minshukus* sont les plus intéressants et lesquels sont à éviter le long du pèlerinage. Il me parle aussi des routes à ne pas prendre pour diverses raisons (travaux, chaussée brisée, *bikers*, mendiants... je n'ai pas tout compris, mais je note tout de même). Il va même jusqu'à appeler lui-même un *minshuku* à quatre kilomètres d'ici tenu par un de ses amis et me négocie une diminution de prix. Je le remercie plusieurs fois et me prépare à repartir. Mon sac sur le dos, je me tourne vers Tamami pour lui dire au revoir. Je me sens triste à l'idée de ne plus marcher en sa compagnie. Sa présence et sa bonne humeur me sont arrivées dans un moment pénible et j'ai de la peine à m'en séparer maintenant. Mais je sais qu'on finit toujours par marcher profondément seul. Avant de nous quitter, nous nous promettons de nous revoir quelque part sur la route. Je doute qu'elle n'atteigne Kochi demain mais, comme j'ai l'intention de m'y reposer une journée, elle aura certainement l'occasion de me dépasser à nouveau. Ce n'est donc pas un adieu définitif, seulement un au revoir.

Jour 12 – Temples 28, 29 et 30.

1^{er} octobre 2013

Je suis réveillé bien avant l'aube, la tête trop pleine pour me rendormir. Quelque trente-cinq kilomètres me séparent de Kochi et je n'ai qu'une chose en tête : me lancer sur la route au plus vite pour les franchir. Mais mieux vaut ne pas trop se presser en pèlerinage. Par ailleurs, le déjeuner servi dans une heure me convainc de patienter. Je reste donc étendu dans mon lit à calculer le temps qu'il me faudra pour atteindre la ville. En comptant les trois visites de temples prévues, je devrais y être quelque part au courant de l'après-midi. Neuf ou dix heures de marche si tout se passe bien.

Ce que j'espérais au réveil ne s'est pas produit. L'inflammation à mon talon d'Achille, au lieu de diminuer, a encore augmenté. J'ai maintenant de l'œdème jusqu'au début du mollet. Quelque chose me dit que je ne devrais pas trop m'attacher à mes prédictions routières.

En attendant le lever du jour, je fais quelques étirements pour drainer ma cheville. Je masse partout où l'inflammation est visible en essayant de sentir les muscles sous ma peau gonflée. Pas d'ecchymose visible, donc pas de saignement interne et, espérons-le, pas de blessure trop sérieuse. Devant ma fenêtre, un rossignol annonce le soleil à l'horizon. Il se promène de branche en branche, emplissant l'air de son chant enjoué. Il jacasse, pépie, trille et s'égosille un peu sous les premiers rayons du matin. Je ne suis pas un grand connaisseur d'oiseaux et ne saurais dire ce que celui-ci a de différent de ceux de chez nous, mais tout de même, je crois qu'il est donné à n'importe qui d'apprécier le chant d'éveil d'un rossignol. Il suffit de tendre l'oreille et de ne rien faire un instant pour être saisi.

Les vêtements que j'avais mis à sécher dans la salle de lavage ont été soigneusement pliés et rangés sur un meuble. Les salissures laissées par le chemin (traces de sueurs et de saleté, éclaboussures d'eau sale et quelques gouttes d'huile de thon) ont toutes disparues. Le tissu sent le savon doux. Sur la pile, on a posé une feuille de papier avec l'inscription

« Lorens-san ». On a même eu la délicatesse de l'écrire en *romanji*³². Autre attention : on a laissé dans les poches de mon pantalon les cinq cents yens que j'y avais oubliés. Il n'y a pas à dire, pèlerinage apporte aussi son lot de petites douceurs. Je dépose sur la sècheuse les cinq pièces nickelées qui tintent contre le métal froid et repars avec mon linge sous le bras.

Dans la salle à manger, Hako, la propriétaire, m'installe un coussin et, tout sourire, m'invite à prendre place. Sur la table, on a agrémenté le déjeuner d'usage (riz, poisson et soupe *miso*) d'un yogourt et d'une boisson vitaminée. La cuillère est servie sur demande avec un petit rire. Hako ne manque pas de douceur. Tout ce qu'elle fait semble empli de bienveillance. Tandis que les pèlerins mangent, elle marche sans bruit entre la cuisine et la salle à manger, s'inclinant sans raideur devant les clients pour déposer sur la table un verre d'eau ou un deuxième bol de soupe. Tous, nous lui sourions et à tous, elle nous sourit. Après le déjeuner, lorsque vient le moment de partir, je passe à la réception pour dire au revoir et payer ma nuit. Hako fait glisser sur le comptoir la facture face cachée. Je la retourne pour découvrir qu'il manque cinq cents yens au total. Et c'est en plus du rabais que m'a négocié M. Hagimori. C'est trop. Je m'appête à refuser, mais avant que les mots ne sortent de ma bouche, elle me coupe rapidement en précisant qu'il s'agit d'un *osettai*. Je suis pris au piège, obligé d'accepter.

Le ciel est bleu et sans nuages. À cette heure, il fait juste assez frais pour ne pas transpirer. De nouveau seul sur la route, j'éprouve un bonheur précoce, presque fragile, une sensation à la fois légère et imprécise: la solitude. Ce n'est plus la tristesse de l'absence, mais plutôt l'exaltation d'une liberté retrouvée. Je marche avec entrain, finalement heureux de me retrouver. Je n'ai pas plus mal que la veille. Il n'y a que cette enflure à l'arrière de la cheville qui me gêne un peu. Mais après un temps, cette sensation s'efface et même, je l'oublie. J'ai retrouvé mon pas habituel et j'avance à bonne allure, toujours les souliers détachés. Le chemin est de ceux qui vous charment l'esprit. La route ouverte sur le paysage serpente à travers les champs de riz et les vergers, évitant soigneusement villes et villages. Sur ma gauche, les arbres bas portent ces fruits qui ressemblent à des pamplemousses verts. Ne

³² Traduction écrite du japonais en alphabet latin.

sachant ni s'ils sont mûrs ni comment les manger, je n'ose en cueillir. À 8h30 apparaissent les toits pointus du *Dainichiji* (vingt-huitième temple). Douze kilomètres en deux heures. Rapide. Le temple est joli, mais pressé de repartir, je n'y porte pas vraiment attention. À midi, de retour sur l'autoroute, j'arrive en banlieue de Nankoku. Je suis excité d'être bientôt à Kochi.

Kokubunji (vingt-neuvième temple) se trouve dans une petite forêt entre deux autoroutes. Un îlot de verdure perdu dans une mer de béton. Son enceinte est particulièrement accueillante. Tout est soigneusement installé et entretenu. Je compte trois jeunes moines qui balaient les feuilles mortes dans les jardins. Il est rare que les temples aient des jardins. Parfois de petits étangs à carpes, mais rarement des espaces aménagés où poussent fleurs et arbres. Ceux-ci sont particulièrement beaux. On y a taillé divers arbustes, dont des ifs miniatures coupés à la mode japonaise en assiettes étagées ou en boules. Il ne traîne aux branches aucune feuille jaunie, ni au sol un caillou ou une poussière. Devant les jardins, le pavillon principal est construit côte à côte avec un *dōjō*³³ où les pèlerins peuvent méditer, ou encore passer la nuit. Devant l'autel, je chante à mi-voix mes salutations au Bouddha. À force de prier, je commence à connaître les sutras. Je peux même réciter les plus courts par cœur. Peu à peu, mon petit manège devient rituel. La répétition des mêmes gestes, jour après jour, me les rend familiers. Elle me permet d'entrevoir comme à travers une fenêtre embuée le sacré de la chose, de commencer à saisir le sens qu'on peut éprouver à brûler de l'encens ou allumer un cierge. Pas besoin de comprendre les chants pour comprendre à qui ils s'adressent. La prière s'adresse à soi comme elle s'adresse à tous. Elle est un tremplin vers un espace de communion intangible, un élan vers l'esprit du chemin, vers l'esprit qui réunit les êtres en quête de sens. Pour prier, il me faut toujours m'arrêter un moment et me rappeler que le chemin n'est pas véritablement à l'extérieur, mais bien à l'intérieur. C'est là, devant l'autel, que le marcheur s'arrête et que le pèlerin, lui, continue à avancer. Comme le soir à l'auberge, alors qu'il enlève ses bottes et dépose son bagage, le pèlerin reste toujours en route vers sa destination, vers le prochain temple, la prochaine montagne ou la prochaine ville.

³³ Lieu d'entraînement (spirituel et/ou physique).

Prier donne l'impression de tracer un point sur la carte. Un point qui marque la croisée des chemins. C'est ici, dans la prière, que se rencontrent les pèlerins éparpillés sur l'île, que se rejoignent les marcheurs disséminés quelque part entre les routes et les temples. C'est ici que se rapprochent au plus près l'intérieur et l'extérieur.

J'ai posé mon sac et me suis assis sur un banc pour souffler un peu. Kūkai attend sagement dans l'alcôve près de l'autel. J'ai marché trop vite et j'ai besoin d'une pause. C'est souvent ce moment que choisit la mélancolie pour me visiter. Sur un banc ou dans une chambre de *minshuku*, dès que je cesse de marcher, mon esprit s'envole vers l'ouest à la recherche du continent où il se sent chez lui, du pays où la vie est facile et l'angoisse des nouvelles choses moins oppressante. Mon imagination se met en quête de visages familiers, s'accrochant aux souvenirs comme pour combler l'espace de la solitude, ces 10 000 kilomètres qui me séparent des miens. Devant le pavillon principal du *Kokubunji*, rêveur, je laisse mes pensées vagabonder entre le Japon et Montréal sans voir la dame qui s'avance vers moi. *Konnichiwa!* Je réponds un peu gauchement à son salut, surpris par cette intrusion. La dame engage une conversation à laquelle je ne comprends rien, mais mon silence ne semble aucunement la déranger. Au contraire, il semble plutôt l'encourager. Au milieu d'une phrase, elle place deux cents yens dans ma main et, voyant que je ne réagis pas, interrompt son monologue. *Osettai*, dit-elle l'index pointé en direction d'une machine distributrice. Le message est clair. Je me confonds en remerciements tandis qu'elle s'éloigne tout sourire. Cette offrande a rendu mon cœur plus léger. Chaque *osettai* me rappelle que je ne suis jamais tout à fait seul sur le chemin des temples et que, même si j'avance dans la solitude physique, je reste en communion avec l'esprit *henro*. Marcher ce chemin, c'est marcher dans les pas de tous les pèlerins passés et à venir, japonais ou étrangers, bouddhistes ou athées. Il y a un bonheur à éprouver lorsqu'on sent son esprit emporté par ce flot intemporel. Un bonheur parfois voilé par l'absence ou l'ennui, mais dont certaines personnes, certains gestes ou certains instants ne manqueront pas de nous donner une conscience aigüe.

L'après-midi est bouillant et je n'en peux plus de marcher sur l'autoroute. On dirait que plus j'avance, plus Kochi s'éloigne. Mon corps recommence à m'envoyer des signaux de

fatigue. Si tôt en journée, c'est rare. J'en suis tout de même déjà à plus de trente kilomètres. Kochi est juste devant, quelque part à travers la banlieue. Partout, les panneaux de signalisation chargés d'indications en *kanji* guident les automobilistes vers la ville. Heureusement les autocollants, eux, parlent toutes langues. La ville ne manque d'ailleurs pas de surfaces où les poser : murs de béton, rampes d'autoroutes, feux de circulation, poteaux électriques, lampadaires, machines distributrices, pancartes publicitaires, bornes-fontaines... le chemin est facile à suivre. Et ennuyeux à mort. Pas de fleurs, pas d'arbres, pas de rizière ou de verger, pas de maisons coquettes, pas d'horizon. Juste des édifices en béton et des voitures. Partout. Il fait chaud. L'air sent l'asphalte et les gaz d'échappement.

Comme promis, je fonce tout droit à l'hôpital dès mon arrivée à Kochi. Avant toute chose, je veux appeler mon assurance voyage pour savoir s'ils vont couvrir les frais de visite. Le petit bout de papier avec le numéro de téléphone de la Croix Bleue est trempé par la sueur des dernières semaines. J'aurais dû le garder ailleurs que dans mes poches. L'encre délavée est à peine lisible. Je n'ai d'autre choix que de deviner la moitié des chiffres effacés par les coulis. J'essaie quelques combinaisons au hasard. Sans succès. À la réception, une préposée essaie de trouver quelque part un employé qui parle anglais. Elle revient quinze minutes plus tard accompagnée d'un jeune homme en veston-cravate. *He English*, me dit-elle avec un grand sourire avant de retourner derrière son comptoir. L'homme ouvre la bouche. *Hay, mèypyuu*. Pardon? Il se concentre, prend son temps, puis : *Hi, may ah hhelp yuuu*. Jijō a appris l'anglais à l'université. C'est la première fois qu'il le parle avec un étranger. Cela dit, il devait être bon élève car, malgré ses difficultés à l'oral, nous arrivons la plupart du temps à nous comprendre. Lorsqu'une phrase reste trop longtemps sans réponse, il nous suffit d'écrire les mots sur un bout de papier pour que le courant passe. *Jijō, I need to call my insurances*. Il me pointe le téléphone public contre le mur. Je lui montre le morceau de papier avec les chiffres effacés. *What is insurance name?* Blue Cross. Jijō sort de sa poche son iPhone et, après une recherche rapide, me montre sur l'écran le numéro à appeler en cas de problème à l'étranger. J'essaie de nouveau avec le téléphone public, mais n'arrive toujours pas à avoir la ligne. Jijō, devant mes échecs répétés, se mord la lèvre. Ne sachant quoi faire d'autre, je compose sans arrêt le même numéro en espérant à chaque fois un miracle. *Ok, I try*. Jijō

compose lui-même le numéro sur son téléphone. Le regard dans le vide, il porte toute son attention vers le son qui sort de son appareil. Il raccroche, le sourcil froncé, et me dit d'un air confus : *not working*. Tant pis. Je payerai avec ma carte de crédit et m'arrangerai avec mes assurances une fois revenu à Montréal. Jijō, soulagé, m'amène vers le bureau de réception. Il plonge une main derrière le comptoir et me présente le formulaire à remplir pour les consultations. Tout est en japonais. Avec son aide, j'avais bien cru que cela ne poserait pas trop de problèmes. Mais rien n'est facile. Jijō pointe la première ligne. *Name*. J'inscris mon nom. *No, sorry*. Il jette le formulaire et m'en tend un nouveau. *Name doctor*. Name doctor? *Yes, family doctor*. Je ne sais pas quoi dire. J'hésite entre éclater de rire ou continuer à fixer Jijō en silence. *Not important. Leave blank*. Here, Jijō pointe la deuxième ligne. *Parent name*. Denis Gagnon. *Wait, no...* Jijō sort de nouveau son téléphone cellulaire et cherche la traduction. *I mean, last name*. Nouveau formulaire, troisième ligne. *Name*. Mon nom? *Yes, your name*. Enfin, une facile. *Next, telephone number*. Mon téléphone au Canada? Je n'ai pas de téléphone cellulaire. *No, japanese phone*. Cette fois, j'éclate de rire. *Ok, ok*, dit Jijō mal à l'aise. *I put my phone...*

Une heure et encore deux formulaires plus tard, Jijō m'apporte ma carte d'hôpital. *Kept with you*. Oui, tiens, pourquoi pas. En souvenir. *Now we wait*. Nous allons ensemble nous asseoir dans la salle d'attente. Je demande combien pense-t-il que tout ça va coûter. *I don't know. Depends. Maybe 15 000 or 20 000 yens*. Ouch. La consultation dure moins de cinq minutes. Inflammation du tendon d'Achille due au stress de la marche. On me prescrit des bandages refroidissants à appliquer sur la blessure en cas de douleur et du repos. Le docteur ajoute également que je peux reprendre la route dès que l'inflammation aura diminué, mais que je devrais éviter de pousser mes journées tant qu'elle persistera. Évidemment, c'est Jijō qui traduit. Il est avec nous dans le cubicule. Cet homme veut tellement m'aider que ça en est touchant. Je serais venu consulter pour une gonorrhée qu'il serait ici quand même. Enfin, les conseils du docteur sont sages et j'essayerai de les suivre. Je mettrai peut-être deux mois à compléter ce pèlerinage, mais mieux vaut faire lentement que de ne pas le terminer. La visite, au final, me coûte 7000 yens. Devant la porte de sortie de l'hôpital, Jijō m'arrête juste avant que je mette le pied dehors. *Please wait. Five minutes. Take a seat, please*. Ne voulant pour rien au monde contrarier mon bienfaiteur, je m'exécute sans rouspéter et

reprends ma place dans la salle d'attente. Jijō sort de l'hôpital en courant. Cinq minutes passent. Puis dix. J'ignore complètement où il est allé. Mais comme c'est lui qui a ma prescription entre les mains, je n'ai d'autre choix que d'attendre. Encore cinq minutes et le voilà qui revient en courant. Sa chemise est tachée de sueur et il tient dans ses mains trois paquets de pansements refroidissants. *Sorry you wait so long. Here, osettai.*

Jour 13 – Kochi.

2 octobre 2013

Je m'ennuie. Je n'ai rien à faire. Cette journée de repos est un calvaire à écouler. Comme je suis sensé limiter mes déplacements à pied, je ne peux ni flâner en ville ni aller au zoo (parce qu'il faut aussi marcher) et je n'ose pas non plus me rendre au cinéma qui se trouve à l'autre bout de la ville avec rien d'autre qu'un plan en japonais pour me guider à travers le labyrinthe infernal des transports en commun. Trop risqué. Rester tranquillement à l'auberge et lire? Cela fait deux semaines que je n'ai plus rien à me mettre sous la dent et il est apparemment impossible de trouver un livre en anglais sur cette île. Les quelques librairies qui avaient des sections de littérature étrangères les ont fermées depuis longtemps. Partout où je demande où acheter des livres en anglais, on me répond *no more, no more*. Comme si le communisme était passé par ici. Même l'auberge de jeunesse n'a que des livres en *kanji*. Je n'ai plus qu'une option : le café internet, l'endroit où je me rends par défaut lorsque j'ai le cafard.

Entre deux vidéos, mon corps affaîssé devant l'écran est traversé d'une pensée. Dans exactement six jours, Nathalie recevra les résultats d'un scan important. Et dans six jours, je serai en plein milieu de rien, loin des villes principales et des connexions internet. Il est peu probable que j'arrive à avoir de ses nouvelles à ce moment. Cela m'angoisse plus que de raison. Et si les choses ne se passaient pas bien à Montréal? En réalité, il s'agit plutôt d'un scan de routine, mais on ne sait jamais. Comment pourrais-je arriver à marcher avec l'angoisse de ne pas savoir, avec la peur qu'au prochain arrêt une mauvaise nouvelle m'attende? Peut-être que je devrais rester à Kochi pour quelques jours. Je pourrais reprendre la route après avoir eu des nouvelles de son scan. Je pourrais passer une semaine assis ici, dans ce café manga. J'ai vu à la réception qu'ils offrent des tarifs fixes pour une nuit. Les fauteuils en cuir sont confortables. Et puis, ça revient moins cher qu'une auberge...

Cinq heures que je suis assis à fixer l'écran. Encore deux autres avant mon rendez-vous sur Skype avec Nathalie. Pour patienter, je regarde sans réfléchir tout ce qui me tombe sous les yeux. Extraits de « stand-up », TED talks, reprises de jeux vidéo, bande-annonce du nouveau film des Transformers, documentaire sur les forgerons et même quelques vidéos de chats. Je tue le temps comme je tue mon entrain. Il n'y a pas, à mon sens, plus grand signe de désœuvrement. Mais l'idée de parler bientôt à Nathalie m'aide à calmer mes angoisses.

Lorsque son visage apparaît sur l'écran, un immense sentiment de soulagement m'étouffe au point de me faire monter les larmes aux yeux. La conversation démarre lentement. Nous sommes trop occupés à nous retrouver pour chercher des mots. Nos sourires rayonnent. Ils s'étirent comme de longs quartiers de lune en nous remontant les pommettes. Les yeux de Nathalie brillent mais leur éclat n'est pas entièrement joyeux. Nous essayons tous deux de cacher notre angoisse. Nous nous racontons les nouvelles des derniers jours sans vouloir nous rappeler que je serai à l'autre bout du monde lorsqu'elle recevra seule les résultats de son scan. En évitant le sujet, nous nous efforçons de nous convaincre que tout ça n'est rien d'autre qu'une vérification routinière, qu'il n'y a aucune différence entre ce scan-ci et les autres. Un effort louable, mais que nous savons vain, en vérité.

Je rassemble un peu d'énergie et me chasse moi-même du cubicule où je me trouve depuis maintenant huit heures. Dehors, le soleil s'appête à passer derrière les immeubles du centre-ville. Je traîne les pieds en me dirigeant sans entrain vers l'auberge de jeunesse. Ma conversation avec Nathalie m'a certainement rassuré un peu, mais la mélancolie persiste. J'ai repéré deux librairies sur le chemin en m'en venant. Peut-être irai-je bouquiner. Cela me changerait les idées. Même en japonais, j'aime bien feuilleter les livres. Les mangas, plus particulièrement. Pas besoin de suivre les dialogues pour saisir l'essentiel de l'histoire. Les dessins sont clairs et les rayons bourrés d'imagination. Surtout dans les rangées de mangas érotiques.

BOULE DE RIZ

Jour 14 – Temples 31, 32, 33 et 34.

03 octobre 2013

Le soleil dore les immeubles et la brise matinale fait danser les feuilles. Ce matin, je reprends la route. Cette pensée chasse de mon esprit les restants d'humeur de la veille. En une journée, l'inflammation à mon talon d'Achille a presque complètement disparu. Ma cheville a repris ses dimensions normales et je peux enfin attacher mes souliers sans peine. Je m'habille avec empressement, prêt à retrouver le chemin des temples. J'ai mon chapeau sur la tête et mon bâton en main, lorsque l'employé de l'auberge m'interpelle depuis la réception. *Lorens-san! Here, onigiris³⁴ for ohenro.* Trois boules de riz enveloppées dans une feuille d'algue sont posées sur le comptoir devant lui. Les *onigiris* composent l'essentiel de l'alimentation du pèlerin durant la journée. Riches en énergie, elles permettent de soutenir le corps durant les longues heures de marche. Après mon déjeuner, j'en prends une au deux ou trois heures jusqu'au repas du soir. La plupart des auberges sur la route offrent d'en préparer pour les pèlerins. Elles sont vendues à prix modiques et sont souvent délicieuses. Bien meilleures, en tout cas, que ce qu'on trouve dans les dépanneurs. Celles que me propose l'employé de l'auberge de jeunesse sont grosses comme des oranges et je devine par leur teinte rosée qu'elles sont fourrées au poisson. D'ordinaire, les *onigiris* de cette taille se vendent entre 70 et 100 yens l'unité. Les plus petits varient autour de 40 yens. *Please take, it's free.* J'accepte son cadeau en le remerciant et pose sur le comptoir un papier à souhait.

Il me faut une heure de marche avant de retrouver les signes qui marquent le chemin *henro*. Kochi n'est pas une ville particulièrement charmante. Elle n'a ni la quiétude d'une ville portuaire comme Tokushima, ni l'excitation lumineuse de Tōkyō. Kochi est faite en béton. Ses trottoirs sont mornes et ses murs ennuyeux. Sous mes pieds, les rues s'étirent jusqu'aux immeubles lointains. La ville entière est traversée de rivières brunes et d'autoroutes grises. On y marche comme au ralenti, regardant les minutes figées dans le

³⁴ Boule de riz fourrée d'un poisson ou d'un autre aliment quelconque.

temps comme les voitures dans le trafic du matin. À la vue du premier collant rouge, une bouffée de joie monte en moi. Ce petit bonhomme avec son chapeau pointu et son chapelet annonce tout haut le retour des chemins de campagne et des forêts de pins. Il me rappelle les rizières et les sentiers de montagne que la route ne manquera pas de me faire redécouvrir. Déjà, la banlieue s'éclaire d'un peu de lumière et de verdure. Quelques cryptomères le long du chemin et, bientôt, un parc. Je me laisse guider par les indications jusqu'à cette colline où se trouve *Chikurunji* (trente-et-unième temple).

Cette colline se trouve en fait à être le mont Godai, une sorte de parc régional, sur les flancs duquel on a construit les jardins botaniques de Makino. Ici, les pèlerins se mêlent à la foule des visiteurs pour observer à leur guise chrysanthèmes, rhododendrons, iris, magnolias et quelques dizaines d'espèces de plantes dont j'ignore complètement le nom. J'aurais aimé être botaniste pour pouvoir nommer cette magnifique petite fleur blanche et délicate, ouverte comme les pattes d'un oiseau et poussant par grappes sur des tiges hautes comme offertes dans un bouquet sauvage. Ou alors cette autre fleur mauve qui décore de gros arbustes touffus et dont la fragrance se respire à plusieurs mètres à la ronde. Mais n'étant que pèlerin, je me contente de marcher et de décrire. Je laisse à d'autres le souci d'être exact. Au-delà des jardins, les sentiers de pierres rejoignent un chemin asphalté où grimpent paresseusement les voitures en route vers le temple.

Le stationnement déborde de véhicules cordés en rangs serrés. Tous attendent patiemment le retour des pèlerins qu'ils transportent. Nous sommes samedi et *Chikurinji* est achalandé comme une messe de Noël. Entre deux autobus, un chauffeur pratique son élan de golf, bâton à la main. Celui-là ne veut rien avoir à faire avec le sacré. À l'intérieur de l'enceinte, les chants sont rythmés par le cliquetis des appareils photo. Les visiteurs ont mis par-dessus leurs chemises et leurs robes la veste blanche des *ohenros*. Les coiffures sont belles et les corps sentent le parfum. On emportera d'ici plus de souvenirs que de sagesse.

Le restant de la matinée se déroule à un rythme tranquille. Le chemin traverse la banlieue en direction de la baie de Tosa, puis suit une route secondaire en longeant sa côte jusqu'au port d'Urado. De là, il suffit de prendre un traversier pour atteindre cette péninsule

si petite qu'on dirait un furoncle sur le front de l'île, mais tout de même coupée de Nankoku par un des affluents de la baie, et apercevoir *Zenzibuji* (trente-deuxième temple) dans les hauteurs. De son portique, j'ai une vue magnifique sur l'océan qui s'étend au loin. Le ciel strié de nuages blancs couvre l'indigo profond de l'eau que le soleil n'arrive pas à pâlir. Debout à mes côtés, un homme et sa femme admirent également la vue. Inspiré, l'homme me demande de les prendre en photo devant le panorama. J'accepte et saisis l'appareil qu'il me tend. *Ichii, ni, san... cheese!* L'homme, tout sourire, s'empare dans une conversation que je n'arrive pas à suivre. J'essaie de lui rendre l'appareil photo, mais il le refuse. C'est sa femme qui me le retire des mains en me faisant signe d'aller me placer aux côtés de son mari. Une photo avec lui, puis une autre avec elle. Le couple est enjoué de poser avec un étranger. Ils bavardent gaiement et me serrent mille fois la main. Je sors de mon sac un *osame-fuda* en échange de quoi je reçois une petite statuette en bois. Je ne saurais dire ce que cette sculpture représente ni de quel malheur est-elle sensée me protéger, mais ça m'est égal. La gentillesse du geste me suffit pour laisser l'homme l'accrocher à mon bâton, là où plusieurs autres ont une clochette. Nous nous disons au revoir sans même avoir échangé nos noms. Les souvenirs n'en ont pas toujours besoin.

En après-midi, à l'est, de gros nuages gris s'avancent vers la plaine où je me dirige. Avec un peu de chance, ils déverseront leurs eaux sur les champs un peu plus loin et je pourrai profiter de leur ombre sans me mouiller. Le ciel, évidemment, n'entend pas mes prières. Quelques minutes après avoir quitté *Tanemaji* (trente-quatrième temple), alors que disparaît sur ma gauche le mont Takamori et que se dessine au loin le berceau de la rivière Niyodo, l'averse inonde la route. Une pluie diluvienne s'abat sur la plaine et en un instant, l'eau glisse en torrents sur la chaussée et s'accumule dans les fossés. Le seul endroit où je puisse trouver refuge se trouve à cent mètres devant; quelque chose qui ressemble à une station routière où l'on entrepose dans une cour intérieure des matériaux de construction. Je cours m'abriter sous un toit de taule devant l'office principal. En face, de l'autre côté de la cour, j'aperçois quatre ou cinq employés qui bavardent assis sur des caisses. Ils attendent, comme moi, la fin de l'orage. On a laissé là deux tracteurs figés dans des poses grotesques, l'un tenant encore en l'air son chargement de planches de pin. Apercevant ma silhouette à travers la fenêtre, une dame sort de l'office et m'invite à patienter à l'intérieur. Je refuse

poliment, espérant repartir dès que la pluie aura cessé. Je sors de mon sac mon guide de pèlerinage ainsi que ma dernière boule de riz. Mon étape de ce soir est à moins de quatre kilomètres d'ici. Il faut ensuite compter huit kilomètres pour faire l'aller-retour jusqu'à *Kiyotakiji* (trente-cinquième temple). Mais ce sont huit kilomètres de sentiers montagneux et cette pluie me fait songer qu'il serait plus agréable de les parcourir de bon matin sur une terre sèche. En forçant l'allure, j'arriverais sans doute à parcourir tout ça avant la noirceur, mais je doute que le jeu en vaille la chandelle. La pluie tombe et ne donne aucun signe de vouloir s'arrêter bientôt. En jetant un coup d'œil à travers la vitre, je distingue quatre employés qui travaillent dans ce bureau mal éclairé. Deux hommes et deux femmes. Je n'ai aucune idée du travail qu'ils font. L'une des femmes tape à l'ordinateur, les yeux dans le vague. L'autre, assise en face de sa collègue, sort du bureau toutes les cinq minutes pour répondre à son cellulaire. Près du mur est, un homme regarde dans le vide, le visage appuyé contre la paume. Il tient dans l'autre main une canette de café. Le dernier semble aller et venir sans but apparent. Il entre dans la pièce à intervalles réguliers, fait le tour de son bureau en brassant quelques papiers puis repart sans en emporter aucun. Après quelques tours de ce manège, il sort pour griller une cigarette. M'apercevant appuyé contre le mur de béton juste à côté de lui, il fait comme sa collègue et m'invite à rentrer m'abriter. De son index, il pointe deux sièges où je peux m'asseoir. Cette fois, j'accepte. J'irai au temple demain. Content de moi, content d'avoir réussi pour la première fois à ne pas pousser plus loin pour sauver du temps, je me cale dans mon fauteuil et écoute la pluie tomber sur le toit en tôle. Je n'ai pas besoin d'aller plus vite.

Jour 15 – Temples 35 et 36, *bekkaku 5*.

04 octobre 2013

Fidèle à mon habitude des derniers jours, j'ai fait quelques étirements avant de me placer à la fenêtre pour regarder le soleil se lever. Malheureusement, une épaisse couverture de nuages m'empêche de profiter du spectacle. C'est à peine si je distingue un peu d'orangé à travers la grisaille. Il pleuvra peut-être aujourd'hui. En préparant mon sac, je m'assure que tout est bien scellé dans des « ziplocks » et je termine en plaçant mon poncho sur le dessus. Il fait frais, presque froid. La terre ce matin est privée de la chaleur du soleil de fin d'été. L'idée de mettre des manches longues me traverse l'esprit. J'y renonce par paresse. La marche me réchauffera.

Je suis seul dans l'enceinte de *Kiyotakiji* (trente-cinquième temple). L'endroit est désert. Étonnant pour un dimanche. Pas un moine à l'horizon. Même les statues dorment debout. Dans le silence, le sacré du lieu est presque palpable. Les objets murmurent leurs secrets, les arbres font écho aux prières d'autrefois et il me suffit de tendre l'oreille pour comprendre la raison d'être d'un tel endroit. Vide, le temple ressemble beaucoup plus à une maison pour les esprits qu'à un musée pour les hommes. Je m'avance devant l'autel sous l'œil bienfaiteur de *Yakushi Nyorai*, « bouddha de la médecine ». Juste à côté du pavillon principal, une source d'eau sort de la pierre pour se jeter dans un bassin. On raconte qu'elle jaillit d'elle-même hors de la roche, il y a de cela plusieurs siècles, après que Kūkai eut passé ici sept jours et sept nuits en parfaite austérité. D'où le nom du temple : *Kiyotakiji*, « temple de la chute d'eau pure ». Je ne conçois rien de plus pur en ce moment que le murmure de cette source, glissant contre la roche et s'écoulant dans le bassin comme pour perpétuer la prière de Kūkai à travers les âges. Je prie au son de cette harmonie et laisse les chants de la nature accompagner mes mots. Derrière ma voix, j'entends les oiseaux, le vent et les feuillages. Ce matin, ma solitude a bon goût.

La journée est douce et la température parfaite pour pèleriner. Il fait juste au-dessus de vingt degrés et le ciel couvert projette son ombre partout sur la terre. En quittant le village de Tosa, la route bifurque et j'emprunte un petit sentier de forêt qui franchit un col naturel à deux cents mètres d'altitude. Sur le sol, quelques feuilles rougies. Jusqu'ici, elles ont toujours

été jaunes. L'automne arrive lentement. Dans les collines environnantes, on aperçoit même quelques reflets de rouille parmi les cimes. J'arrive au sommet du col juste à temps pour ma première boule de riz de la journée. Celle-ci est au thon et à la mayonnaise, mes préférées. Je mastique lentement, dégustant cette collation sur le chemin jusqu'à *Shōryūji* (trente-sixième temple).

À partir de *Shōryūji*, le chemin des temples trace le contour sinueux de la baie d'Uranouchi. Les pèlerins peuvent choisir de faire le tour de la baie à pied ou de la traverser en ferry. Un vieil homme croisé près de *Sekkeiji* la veille m'a dit que le chemin était plus beau par la voie maritime et que, du reste, la légende veut que Kukai lui-même ait traversé la baie par bateau. Le trajet jusqu'au port est d'un pittoresque que je ne peux m'empêcher de trouver beau. Les maisons basses aux grandes fenêtres et les fils électriques qui sillonnent l'espace entre les toits me rappellent les *mangas* de Jiro Taniguchi que j'ai tant aimés. Du quai où patientent quelques bateaux de pêcheurs, je peux voir la route qui serpente au loin flanquée d'un côté par les eaux calmes de la baie et, de l'autre, par les collines vertes piquées de pins. Devant un tel tableau, je regrette presque ma décision de faire le trajet par voie maritime. L'idée de ne pas profiter de ces paysages au rythme lent de la marche m'agace un peu. Au port, le premier employé à qui je m'adresse me répond en anglais. Cela me surprend dans un aussi petit village. Les Japonais bilingues sont rares; loin des grandes villes, ils sont exceptionnels. L'employé m'indique l'endroit d'où partira le traversier. Je jette un coup d'œil à la table des départs : 2h15 d'attente avant le prochain bateau. Que faire? Me reposer en attendant ce traversier et respecter mon plan initial ou répondre à l'appel du chemin et longer la baie par la terre? Si je décide de marcher, cela me fera douze kilomètres supplémentaires. 47 au total. J'ai déjà appris que c'est en marchant trop qu'on se blesse. Mais tout de même, deux heures d'attente pour me priver de cette promenade qui, vue d'ici, a l'air parfaitement délectable...

Comme je l'avais espéré, la route régionale 23 qui serpente à travers les berges de la baie d'Uranouchi est d'une beauté rare. Les couleurs sont vives et de la terre chaude émane une odeur de sève et d'humus. Le vent qui souffle au-dessus de l'eau et la fraîcheur de la forêt sur ma droite m'emplissent d'une joie toute simple, une joie que je n'ai que trop rarement ressentie dans ma vie. Lorsque le clocher d'un village dissimulé derrière les

montagnes couvertes de pins sonne midi, je m'arrête sur le bord de la route pour manger une autre boule de riz. Celle-ci est aux prunes. C'est la marée basse et l'eau miroitante de la baie n'est troublée que par quelques poissons qui bondissent dans l'air. Deux pêcheurs sur un quai bavardent à voix basse et un troisième se tient debout dans l'eau jusqu'aux cuisses, tout entier absorbé par sa ligne. Je note dans mon carnet ce tableau en espérant garder un peu plus longtemps le souvenir de sa quiétude. Plus loin, j'aperçois sur la route une silhouette que je reconnais bien même de dos : petite stature; le pas rapide; casquette vissée sur la tête et presque cachée par un sac rouge qui, sur une si frêle charpente, a l'air énorme. *Hé, Tamami!* Elle se retourne. Je lui fais de grands gestes auxquels elle répond en agitant son bâton. Puis, plaçant les mains en porte-voix, elle crie : *ohayō gozaimasu, Laurence-san*. Nous nous donnons l'accolade en racontant pêle-mêle nos épisodes des derniers jours. Nous sommes heureux de nous retrouver et de reprendre le chemin ensemble. Sur la berge, un bosquet d'eucalyptus embaume l'air et nous nous arrêtons pour le humer. La marche devient une douce euphorie.

Nous arrivons à Susaki aux alentours de 16h. Je n'ai toujours pas de réservation pour cette nuit. Tamami non plus. À peine avons-nous franchi le pas des premières maisons qu'une voiture s'arrête à notre hauteur. Une femme en sort avec une feuille de papier pliée dans la main. Elle se dirige tout droit vers Tamami, la lui tend, puis remonte dans son véhicule. Dans cet échange je n'ai saisi que le mot *osettai*. Curieux, je demande à Tamami de quoi il s'agit. C'est, me dit-elle, une liste d'adresses où l'on peut goûter une spécialité locale, les *nabeyaki ramens*. L'offrande tombe à pic : la journée s'étire et nous avons tous deux l'estomac creux. Au centre de Susaki, en haut d'une colline rocheuse, se trouve *Daizenji*, le cinquième *bekkaku* derrière lequel commence à descendre un soleil flamboyant. On y accède par un escalier de bois escarpé qui grimpe la paroi face à la baie de Tosa. En bons pèlerins, nous nous assurons d'aller prier avant de nous asseoir et de regarder quelles sont nos options en matière d'hébergement. Tamami avait prévu passer la nuit dans le village voisin, mais, avec l'heure qui avance, elle n'y sera probablement pas avant la noirceur. Quant à moi, avec cette marche autour de la baie d'Uranouchi, j'en suis déjà à plus de 45 kilomètres de parcourus. Pas question de me rendre jusqu'au prochain village. J'ouvre mon guide et regarde où sont les auberges les plus proches. Susaki en compte plusieurs et nous en appelons trois

pour comparer les prix. Le *minshuku* Hikari est le moins cher et nous y réservons deux chambres. Comme nous l'avions deviné, impossible d'obtenir un souper avec la nuitée. Réserver une chambre à cette heure ne laisse pas assez de temps aux aubergistes pour prévoir et préparer le repas. Mais peu nous importe, en réalité, puisque nous mourrons d'envie de goûter les *nabeyaki ramens*. Sans plus attendre, nous nous mettons en quête d'un restaurant. Le premier sur la liste fera l'affaire. Guidés par nos estomacs vides, nous ne sommes pas longs à le débusquer. Le plat est délicieux : un bouillon de volaille dense (qui me fait penser à un fond de dinde) dans lequel on cuit des pâtes *soba*³⁵ avec des oignons verts, des restes de bœuf, des rondelles de calmars et un œuf. Nous dévorons la soupe sans lui laisser le temps de refroidir et en commandons une deuxième portion. Un délice. Arrivé au *minshuku* Hikari, mon corps crie de fatigue. La journée a été longue, certes, mais magnifique.

³⁵ Les pâtes *soba* sont des pâtes minces ressemblant aux *spaghettis* et souvent faites à partir de sarrasin (*soba* est le mot japonais qui signifie « sarrasin »)

Jour 16 – Temples 37.

05 octobre 2013

La pluie qui martèle le toit me réveille au beau milieu de la nuit. Mauvais augure. Je me rendors en espérant qu'elle s'arrête avant l'aube. Au matin, il pleut à boire debout. J'ai trente-deux kilomètres à faire et deux cols à franchir dont l'un (selon mon guide) est risqué par mauvais temps. Je cherche confirmation de cette information auprès de Fujio, le sympathique aubergiste qui s'est occupé de nous la veille. Celui-ci me répond qu'il peut effectivement être risqué de passer par les sentiers. L'orage parfois provoque des glissements de terrain dans la montagne. Il me conseille de prendre par l'autoroute 56 et de suivre la série de tunnels qui traverse les montagnes plutôt que de faire le détour par les cols naturels. Ce n'est pas exactement le chemin du pèlerinage, mais, nous dit-il, c'est certainement le chemin le plus sûr. Tamami et moi nous concertons et nous accordons pour suivre la 56 en évitant le sentier (à moins d'une éclaircie soudaine). Il est 6h et nous prenons bien soin de ranger avec attention chaque objet que nous possédons dans un compartiment en plastique étanche avant d'entasser le tout dans nos sacs à dos. Nous enfilons nos habits de pluie et couvrons nos bagages d'une housse imperméable. Pendant nos préparatifs, l'averse s'est adoucie et l'espoir naît d'une journée un peu moins grise. Nous sommes sur la route avant 7h.

En matinée, la pluie reste faible. Marcher sur le bord de la chaussée mouillée n'a rien d'agréable. Le sol est dur, il n'y a pas ou peu d'arbres sous lesquels s'abriter et les voitures qui passent font un vacarme épouvantable en soulevant des gerbes d'eau. Mais bientôt, l'autoroute qui s'élève dans les escarpements du mont Daishogongen gagne en altitude. Commence alors à s'ouvrir devant nous le paysage. À droite et à gauche, les pics d'un vert sombre frôlent de leurs doigts effilés le ciel bas. Au loin, la forêt pâlie par la grisaille s'efface doucement en se mêlant au couvert des nuages. La terre est parcourue de langues brumeuses filant comme des couleuvres entre les arbres. À plusieurs endroits, la 56 enjambe des vallées et nous traversons d'énormes ponts en acier bâtis très haut par-dessus les cimes. À d'autres, elle s'enfonce au cœur des montagnes où, à l'abri sous la voûte des tunnels, nous nous reposons brièvement en espérant qu'une fois de retour à l'air libre, la pluie aura cessé. En chemin à travers les sommets du mont Hiuchigamori, l'autoroute survole un creux d'une quarantaine de mètres entre deux versants. À cet endroit, une véritable rivière vaporeuse

coule sous la chaussée. Seules quelques pointes épineuses percent la brume loin sous mes pieds. Un coup de vent suffit à soulever le brouillard qui traverse la route et retombe en cascade sur les pins. La pluie tombe dru. Le revêtement hydrofuge de mon chapeau commence à me couler sur le visage. De grosses gouttes brunâtres et gommeuses me tachent le front et la nuque. Je n'en ai cure. Immobile sous la pluie battante, je ne ressens aucun inconfort, aucun désir d'être ailleurs. Je n'éprouve que ces montagnes, ce brouillard, cette route. Ce paysage dans lequel je me fais pèlerin.

À l'approche de la mi-journée, l'averse devient orage et nous sommes forcés de ralentir. En dix minutes, j'ai tout le bas du corps trempé. Dix de plus et je sens l'eau qui commence à s'accumuler dans mes souliers imperméables. Je n'espère qu'une chose : trouver un abri sur cette route désolée. Tamami et moi avançons à pas lents. Nous sommes tous deux perdus dans nos pensées pour essayer d'échapper à la sensation désagréable d'être mouillé jusqu'aux sous-vêtements. Pour égayer un peu l'atmosphère, j'essaie de lui raconter une de mes histoires préférées du recueil de contes japonais de Yei Théodora Osaki (que j'ai lu pendant ma première semaine de voyage à Tokyo). Je commence l'histoire du fermier et du blaireau, comment le blaireau trompe le fermier en lui faisant manger sa femme réduite en potage et comment le lapin, ayant pris le pauvre homme en pitié, se venge cruellement du blaireau, mais les camions filant à toute allure sur la chaussée mouillée couvrent ma voix et me forcent à m'interrompre toutes les trente secondes. Trop déprimé pour combattre le vacarme de l'autoroute, j'abandonne le récit. Le pas de Tamami ralentit de plus en plus. J'ai envie de marcher vite, de fuir cette pluie et de me réfugier au temple qui se trouve encore à vingt kilomètres de nous, mais je n'ose pas laisser Tamami seule par un temps pareil.

Vers midi, nous faisons une courte escale sous un toit à mi-chemin entre le temple et notre point de départ. Nos vêtements imbibés refroidissent rapidement dès que nous arrêtons de marcher. Un client du *minshuku* Hikari nous rattrape. Il prend place sur le banc à nos côtés et offre à la ronde des biscuits secs. Tamami et lui discutent en japonais. J'ai froid et j'ai envie de repartir. Contrairement à eux deux qui portent des combinaisons imperméables, je n'ai qu'un poncho sans capuchon qui m'arrive à mi-cuisse ainsi qu'un chapeau qui est maintenant aussi trempé que moi. Lorsque je me lève, Tamami m'encourage à partir en avant en m'assurant qu'elle reprendra la route avec l'homme du *minshuku* dans quelques minutes.

Je pars donc seul en me lançant à nouveau sous l'averse. À partir de ce moment, je n'ai plus qu'une chose en tête : arriver. Plus vite j'arriverai à destination, plus je donnerai de temps à mes vêtements pour sécher avant de repartir le lendemain. C'est un marathon. Mes souliers avalent les kilomètres à coups de « flocs-flocs ». Je fais deux courtes pauses lorsque la pluie trop intense menace de passer à travers la membrane de mon poncho. Je prie pour que mon matériel ne prenne pas l'eau.

À la sortie du village de Shimanto, la route se divise en deux embranchements et les collants sur les poteaux qui indiquent le chemin à prendre ont tous été arrachés. J'en choisis un au hasard, le mauvais. Une heure plus tard, en entrant dans le village de Kubokawa, je perds mon chemin une deuxième fois encore à cause de collants arrachés. Cela ne me dit rien qui vaille. J'espère que cette mauvaise blague s'arrête ici. J'arrive au temple vers 15h en même temps qu'une longue procession de pèlerins bien au sec sous leurs parapluies. Ils sont arrivés en autobus, évidemment. Je les suis jusqu'au temple et là, debout sous la pluie et mouillé jusqu'à la moelle, je les écoute chanter. L'ensemble est un peu désordonné, mais tout de même admirable. Je rentre sécher mes vêtements en espérant que tout soit resté au sec dans mon sac. J'irai prier plus tard.

Jour 17 – aucun temple.

06 octobre 2013

Première nuit au *shukubō*³⁶. Le matin, les pèlerins sont invités à prendre part aux offices religieux. Pour l'occasion, les moines ouvrent le *sanmon* et laissent les gens s'asseoir devant l'autel. C'est la première fois que je prie à l'intérieur d'un pavillon. D'ordinaire, quand les portes sont closes, les pèlerins prient à l'extérieur, debout devant le portique. La pièce est sombre. Seules quatre ou cinq fenêtres laissent passer les pâles rayons d'aube. L'or brille dans la lumière matinale. Je ne croyais pas les temples bouddhistes si riches. De l'extérieur, on aperçoit facilement l'autel avec ses décorations et ses statues. Mais le temple cache encore bien des richesses : mosaïques de verre, sculptures ornées de pierres précieuses, fresques religieuses peintes en grand sur les motifs du plafond, meubles finement ouvragés et plaqués de dorures, récipients en cristal, et partout, ce riche émail qui reflète l'aurore. Les moines gardent bien leurs secrets. Avant l'office, on remet à chaque dévot une feuille plastifiée avec le programme de la prière. Y sont inscrits en japonais les sutras qui seront récités ainsi que l'ordre et le nombre de répétitions de chacun. Trois d'entre eux sont transcrits en *romanjis* dans mon guide. Nous sommes une vingtaine à l'intérieur du pavillon. Devant nous, de part et d'autre de l'autel, deux moines, un homme et une femme, dirigent l'office. L'homme récite dans l'ordre les sutras tandis que la femme bat la mesure avec des bouts de bois, donnant parfois un coup de baguette sur un tambour creux pour marquer le passage d'un chant à un autre. Les voix s'em mêlent dans la pièce, ordonnées par la prière. L'harmonie est magnifique. Le temple bourdonne de cet écho grave, cette liturgie derrière laquelle chacun se range avec la plus grande humilité et le plus grand bonheur. J'essaie de suivre comme je peux sans trop gâcher l'ensemble. Au milieu d'un chant, mon voisin attire mon attention en gesticulant. Il pointe l'autel et me fait signe de me lever. Je reste assis, pétrifié. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on attend de moi. Devinant mon malaise, il se lève en premier et se dirige vers le petit support à encens. De sa main droite, il prend une pincée de poudre orangée et la met dans le feu en s'inclinant très bas. Il revient ensuite s'asseoir et me fait signe d'y aller. Grande respiration. Je me lève en tremblant et l'imites.

³⁶ Hébergement offert par certains temples semblable aux *minshukus* en termes de services et de prix.

C'est la première fois que je vois ce rituel et je ne sais pas du tout ce qu'il est censé représenter ou accomplir. Je retourne m'asseoir en espérant n'avoir commis aucun impair. Mon voisin se lève à son tour et accomplit les mêmes gestes. Ainsi de suite jusqu'à ce que tout le monde ait mis de la poudre dans le feu. Peu après, le moine ajourne la prière. Il est sept heures et j'ai hâte d'être sur la route.

Encore ce matin, il pleut. Mais rien à voir avec les trombes d'hier. Il ne tombe tout au plus qu'un ou deux millimètres par heure. Lorsque le ciel s'acharne un peu trop, je m'abrite sous un toit ou un portique. Comme la veille, montagnes, forêts et brouillard sont au rendez-vous. Toute la région de Shimanto, ce plateau que j'ai atteint en suivant la 56 à travers les cols, semble baignée dans un mysticisme envoutant. Mon regard partout se perd, dans les ruelles silencieuses des villages endormis, par-delà les murets verts et les cours, errant à pas feutrés entre les rizières noyées dans la brume rampante. Shimanto se traverse comme un songe. On en gardera quelques impressions vagues et pratiquement aucun souvenir.

À l'extrémité du plateau, le chemin s'enfonce dans un bosquet pour suivre un sentier qui redescend vers la côte. Sous le couvert des arbres, il ne tombe que quelques gouttes éparées. La terre est fraîche dans la forêt encore trempée des pluies de la veille. Aux abords du sentier poussent d'énormes champignons jaunes et blancs qui prolifèrent dans l'humidité abondante. L'air est chargé d'odeurs boisées.

Aux alentours de midi, le paysage s'ouvre de nouveau sur l'océan. Je pèlerine le long d'une route secondaire parallèle à la 56, traversant une petite bourgade tranquille. La pluie a cessé et le soleil perce par moment les nuages. Le vent fait claquer le linge qu'on a mis à sécher sur de gros bâtons suspendus au-dessus des balcons. Mes vêtements sont presque secs. Il n'y a que mon chapeau et mes souliers qui sont encore humides. Je fais une pause devant un Three Stars³⁷ pour les étendre au soleil et laisser la chaleur terminer son travail. À côté de la porte d'entrée, un pèlerin attire mon attention. Il a ceci de particulier qu'il ne transporte pas un sac de voyage comme nous tous, mais une sorte d'énorme poche qu'il fixe sur son dos à l'aide d'un long morceau de tissu noué sur le devant. Le bagage au complet doit peser au-dessus de cinquante livres. J'observe ce curieux voyageur d'un air intrigué. C'est lui qui

³⁷ Dépanneur de région ouvert 24 heures par jour.

s'adresse à moi le premier. *Hi, nice day for walking, heh? Better than yesterday. My name is Hogi. Are you ohenro-san?* Hogi ne fait pas le tour de Shikoku. Il fait le tour du Japon. Et il a décidé de marcher en ne transportant rien d'autre que l'équipement traditionnel des voyageurs d'autrefois. Il porte une chemise et un pantalon de coton ample qu'il lave religieusement chaque soir et chausse des sandales de paille attachées sur le dessus du pied. Son bagage, me dit-il, contient tout ce qu'il faut pour vivre quelques jours en complète autonomie. D'où sa taille imposante. L'histoire d'Hogi est fascinante. Après avoir terminé son baccalauréat, il a décidé de prendre une année de pause dans ses études et de partir pour l'Inde et le Népal. Il avait prévu se déplacer partout, voir le plus de villes et de régions possible mais s'est retrouvé à passer le plus clair de son temps en randonnée dans l'Himalaya. Marcher dans l'Himalaya, dit-il, lui a appris le bonheur rustique de la marche. En revenant de son périple, plutôt que de retourner à l'école, Hogi a décidé qu'il voulait vivre comme les moines errants d'autrefois, voyageant sur les routes sans argent et vivant d'offrandes. Cela fait aujourd'hui huit mois qu'il sillonne le pays de cette manière. Équipé ainsi, il me fait penser à une tortue. Ou à un escargot. Il ne peut pas rester longtemps, me dit-il, car une amie l'attend plus loin sur la route. Ils ont marché ensemble hier sous la pluie. Ce matin, elle est restée à l'auberge pour faire sécher ses bottes de marche. Un des avantages des sandales de paille, c'est qu'elles sèchent vite. Elle a pris le train de midi pour rattraper Hogi, lui donnant rendez-vous près du cap Ino. Hogi commence à s'éloigner en sifflotant. Il s'interrompt brièvement: *You walk fast. We'll catch up later.*

La 56 longe à nouveau la côte, bordée sur sa gauche par cette portion d'océan qui s'appelle ici la baie de Tosa. Ce paysage qui revient sans cesse au fil des jours commence à m'être familier. Pendant une heure ou deux, en plus du son apaisant des vagues, j'ai droit à un soleil radieux. À droite, au-dessus d'un muret en pierre, deux rangées de maisons basses derrière lesquelles s'élèvent quelques conifères que je ne reconnais pas. Peut-être des épicéas ou des mélèzes. Au détour d'une longue courbe, je retrouve Hogi immobile sur le bord du chemin. Il scrute d'un air anxieux l'écran de son iPhone. Pas exactement « traditionnel » comme accessoire de pèlerinage. *This, I could not get rid of. It keeps me linked to the world. I am not a monk, you know. I only travel as one.* Hogi m'annonce qu'un typhon s'apprête à passer. Nous devrions en recevoir les premières pluies avant ce soir. En regardant dans la

direction du plateau de Shimanto, j'aperçois de gros nuages cendrés loin sur l'horizon. Il me reste encore six kilomètres avant d'atteindre l'étape où Tamami et moi nous sommes donné rendez-vous. Avec un peu de chance, j'y serai avant que la pluie ne me trempe à nouveau. *Better hurry*, me dit Hogi. À la sortie d'un long tunnel, nous passons devant un petit sanctuaire tout en bois niché en bordure d'un bosquet de bambous sauvage. Devant le portail, une fille nous envoie la main. C'est l'ami de Hogi. Nous nous présentons brièvement et, m'excusant de ne pas rester, je repars en vitesse, pressé par la pluie qui arrive.

À l'entrée du village d'Irino, une voiture se range sur l'accotement à quelques mètres devant moi. Une femme d'une cinquantaine d'années, un peu ronde, en sort les mains chargées d'objets divers. Son visage me dit vaguement quelque chose, mais avant que j'aie pu le replacer, elle commence à me parler à toute vitesse en me posant dans les bras tout ce que les siens contenaient. *Osettai, osettai*. Elle parle sans prendre le temps de respirer. La halte routière où je dois retrouver Tamami est à moins de deux kilomètres devant. Les nuages noirs de l'orage sont déjà au-dessus de nous. La femme m'a mis entre les mains une carte, des mouchoirs, des masques respiratoires, des clémentines et des dépliants sur les hôtels du coin, le tout sans même me laisser l'occasion de refuser. J'aurais tout accepté de toute manière. Le contraire aurait été grossier. Tombée du ciel, une goutte d'eau atterrit sur mon front. La femme gesticule en répétant une phrase que je ne comprends pas. Elle insiste, répète et s'énerve un peu de ce que je n'arrive pas à saisir. Elle essaye d'autres formulations, d'autres gestes. Le résultat est le même. À court d'idées, elle s'interrompt, posant un doigt sur son menton et fermant les yeux, fouillant avec effort dans sa mémoire. Elle cherche quelque part le mot qui illuminera tout, la clef de notre communication. *Tamami!* Ah, Tamami. Je lui dis qu'elle est plus en arrière sur le chemin. Je sors mon guide et montre sur la carte l'endroit où nous avons rendez-vous. Le visage de la dame s'éclaire. Elle ramasse par terre les objets que j'ai posés pour sortir mon livre, me les remet entre les bras et ajoute à tout cela un paquet pour Tamami. Elle me laisse enfin, chargé jusque sous le menton, et remonte dans sa voiture juste au moment où la pluie commence à tomber.

J'arrive à l'étape moins d'une demi-heure après les premières gouttes, mouillé, mais pas trempé. Tamami arrive deux heures plus tard, enveloppée dans sa combinaison imperméable qui dégouline sur le plancher de la halte routière. Elle a marché les trois derniers kilomètres sous l'orage, presque en courant. Je lui laisse le temps de s'installer, puis lui raconte ma rencontre avec la dame. Curieuse, elle demande à voir le paquet. Je lui tends l'enveloppe. Elle contient une dizaine de pages manuscrites toutes barbouillées de minuscules symboles *kanjis* tracés à la mine de plomb. Tamami prend son temps. Elle parcourt chaque feuille du regard, jusqu'à la dernière. Elle m'explique ensuite que ce sont des indications pour le reste du chemin des temples. Des endroits à visiter, d'autres à éviter. Des auberges bon marché, des sanctuaires importants, des routes panoramiques, des cols dangereux, etc. *Also, on this page are indications to Mount Koya.* Mont Koya? Jamais entendu parler. Tamami m'instruit. Mont Koya est une montagne sacrée au sommet de laquelle vit la plus grande communauté religieuse du Japon (3000 personnes). C'est également le berceau du bouddhisme Shingon, une branche ésotérique du bouddhisme traditionnel qu'on nomme aussi « bouddhisme de la vraie parole », fondée sur les enseignements de Kūkai. Traditionnellement, le pèlerinage des temples ne se termine pas sur l'île de Shikoku, mais sur l'île d'Honshu, en haut de cette montagne. On dit que c'est là que repose Kūkai et que, ayant accompli leur voyage, les pèlerins doivent ensuite aller se présenter devant le sépulcre du saint homme, comme pour faire leur rapport. Beaucoup omettent cette étape pourtant importante du pèlerinage. *This is a very precious osettai.* En effet, ces papiers ont dû demander plusieurs heures de rédaction. Lorsque je demande à Tamami qui est cette dame et comment elle la connaît, elle me répond que c'est une retraitée qui occupe son temps en aidant les marcheurs et que c'est déjà la troisième fois qu'elle la croise sur les chemins du pèlerinage. C'est cette même dame que nous avons rencontrée ensemble près du village de Susaki deux jours plus tôt. Elle était descendu de son véhicule, avait donné une liste d'adresse où manger des *nabeyaki ramen* à Tamami et était reparti sans me laisser la chance de bien mémoriser son visage.

Jour 18 – Aucun temple.

07 octobre 2013

Nous sommes de retour à la station routière peu après l'aube. Avec nous, un autre pèlerin attend que l'averse passe. La discussion tourne autour de la météo. Les nouvelles du typhon sont incertaines. À la télé, on dit que les pluies qui tombent irrégulièrement depuis hier préparent son passage. Des habitants interrogés la veille ont avancé qu'elles sont plutôt le signe qu'il souffle ailleurs, peut-être sur l'île d'Honshu, au Nord. Chacun y va de son opinion. Finalement, tout est dit sans que le soleil ne revienne. Fatigué d'attendre après l'averse qui s'étire, l'homme ouvre son parapluie et s'élance sur la route. Cinq minutes après son départ, la pluie cesse. Nous nous remettons en route en prenant la direction de l'océan. Dans le village d'Irino, nous traversons un parc régional qui longe le bord de mer. Quelques sentiers de gravier faciles à suivre serpentent entre les pins balancés par le vent de la côte. Le soleil fait scintiller les gouttes d'eau encore pendues aux aiguilles. Si tôt, l'endroit est d'une tranquillité sans pareil. Le parc a une fragrance que je n'ai encore jamais sentie, une odeur de résine portée loin par l'humidité et mélangée à l'air marin légèrement salé. Respirer laisse dans la bouche un goût de sève et d'océan. Nous marchons d'un pas léger jusqu'à ce que la pluie reprenne faiblement. Près d'un petit étang cerné de roseaux, nous rejoignons une dame seule assise sur un banc. Le dos légèrement voûté, elle tient de ses mains noueuses un bâton de marche posé sur ses genoux. Son visage est creusé de rides souriantes. Nous voyant arriver, elle envoie de la tête un salut poli. Les gens de cet âge qui voyagent seuls sont rares. Je n'en ai rencontré que trois : la première au début de mon pèlerinage, le second, un vieillard mystérieux, en descendant du mont Shosanji, et puis maintenant, elle. La vieillesse, le plus souvent, voyage en autobus. Les pèlerins de groupe sont d'ordinaire bavards et adorent prendre des photos. Mais l'âge d'or, lorsqu'il voyage seul, semble toujours porter en lui une sagesse bien particulière. Il parle souvent peu pour dire beaucoup. Tamami n'est pas longue à engager la conversation. La dame pousse son sac du pied et entreprend de nous faire de la place sur son banc. Lorsque nous lui demandons pour quelles raisons préfère-t-elle faire le pèlerinage à pied plutôt qu'en voiture ou en autobus, elle nous répond que ceux qui n'ont pas le temps pour la spiritualité n'ont le temps pour rien.

Shimantogawa, est la dernière grande rivière sans barrage du Japon. On dit d'elle qu'elle est la plus pure du pays. Coulant librement depuis les hauteurs du mont Irazu quelque deux cents kilomètres au Nord, elle alimente en eau douce et en poissons une bonne partie de la pointe sud de l'île. Ici, au village de Shimoda, là où elle se jette dans l'océan, son lit est large d'une centaine de mètres. On a construit à plusieurs endroits des ponts en béton dépourvus de parapets pour mieux résister à la pression du torrent en période de crues. C'est un de ces ponts qu'il nous faut traverser pour atteindre la région de Tosa-Shimizu en direction du Cap Ashizuri, le point le plus au sud de Shikoku. Mais l'automne qui s'avance dans les collines de l'autre côté de la rivière nous convainc, Tamami et moi, de prendre un instant de repos pour contempler le paysage. Dans le lointain, quelques feuillus ont pris des teintes d'orangé terne. Assis en silence, nous regardons l'eau verte couler vers l'Ouest. Elle file, agitée malgré le ciel clair, vers l'horizon dénudé du Pacifique. À quelques mètres de la berge, un petit marché artisanal propose aux passants des produits frais. On y trouve des légumes, des fruits, du poisson, du pain encore chaud et des boules de riz. J'en profite pour refaire mes provisions avant de nous reprenions la route du *Kongōfukuji* (trente-huitième temple). Quarante kilomètres nous séparent encore du cap où se trouve le temple.

L'après-midi est ponctué de courtes averses très légères que le vent, venant tantôt des terres, tantôt de la mer, sèche rapidement. La plupart du temps, nous avons à peine le temps de sortir nos manteaux de pluie que les gouttes cessent de tomber. Lorsqu'il ne pleut pas et que la brise souffle vers le large, l'humidité porte jusqu'à la route les odeurs de la forêt. Avec l'heure qui avance, le soleil dans sa descente retire tranquillement de la terre sa chaleur. Quelques bourrasques froides en profitent pour creuser les vagues et secouer les branches. De lourds nuages filent vers l'Ouest à toute allure, comme des animaux en fuite. Si le typhon passe, me dit Tamami, ce sera le vingt-quatrième de la saison. Au Japon, on ne donne pas de nom aux typhons, mais plutôt des numéros. À mon arrivée, c'est le typhon vingt-et-un qui est passé sur Tōkyō. Les deux autres, vingt-deux et vingt-trois, nous les avons évités de justesse. Le premier est resté au large du Japon et n'a touché que l'île d'Hokkaido au Nord. Le second a soufflé vers le Sud et s'est dirigé vers la Chine. Ces tempêtes, me rassure Tamami, sont probablement parmi les dernières de la saison. La période la plus intense, me dit-elle, sont les

mois d'août et de septembre. L'arrivée de l'automne marque normalement le retour des ciels doux.

Nous arrivons à la pension Ōkinohama un peu avant seize heures. Setumi, la propriétaire, nous accueille avec un sourire chaleureux, comme pour dire : « heureuse de vous revoir ». Setumi héberge comme un parent quiconque transporte avec lui l'esprit *henro*. Loger et nourrir les pèlerins, nous dit-elle, c'est là une tâche qui mérite qu'on s'y donne de bon cœur. Si l'on considère le marcheur comme l'essence du pèlerinage, c'est qu'on oublie trop souvent l'hospitalité que le chemin lui réserve, la bienveillance qui transforme sa randonnée en communion. Avant de nous laisser entrer, Setumi déroule le boyau d'arrosage et nettoie vigoureusement la pointe de nos bâtons. Un rituel que les pèlerins omettent facilement. Cela fait, elle entreprend de nous guider à travers la pension. Les chambres sont au deuxième, le bain sera prêt dans une heure et nous sommes priés de descendre aux cuisines vers dix-neuf heures. Comme une cuisinette est mise à la disposition des clients, nous avons prévu de nous faire à manger nous-mêmes. Setumi écarte l'idée d'un geste de la main et confie à Tamami en riant qu'elle cuisine toujours trop et que nous sommes plus que bienvenus à venir partager les restes du repas.

Jour 19 – Temple 38.

08 octobre 2010

Cette journée a commencé par une lente marche sur la plage avec, sur l'horizon, un soleil froid qui se lève. Le ciel est d'un bleu métallique coupé par une fine ligne nuageuse violacée par en dessous et jaune brûlé sur le dessus. Le vent du large balaie la plage. Mes pas dans le sable sont doux et je me laisse aller à rêver de ne jamais retourner sur les routes de bétons trop dures. Quelques grains de sable s'infiltrèrent à travers un trou sous mon talon. L'asphalte brûlant des chauds après-midis d'été a fait fondre la semelle de mes souliers. Il me faudra bientôt une nouvelle paire.

Tamami et moi nous sommes séparés ce matin en nous donnant rendez-vous en début d'après-midi au *Kongōfukuji* (trente-huitième temple). Je suis parti très tôt car la route est longue jusqu'au temple. L'itinéraire le plus court longe la côte est de la péninsule Ashizuri sur seize kilomètres jusqu'au cap à l'extrême sud de l'île. C'est aussi le plus banal. Une alternative possible consiste à passer par Ashizuri Skyline, une route en altitude qui traverse la péninsule par le centre, serpentant en hauteur entre les monts Shirataki et Shirao avant de redescendre vers la côte tout près du temple. Ce second itinéraire demande certainement plus de temps et d'efforts, mais mon petit doigt me dit que le jeu en vaut la chandelle. Je n'ai pas hésité bien longtemps avant de me décider pour la route des montagnes. Tamami, elle, à cause de la fatigue des derniers jours, a préféré prendre par la côte.

Ashizuri Skyline est une route pavée à double voie. Je peux marcher d'un côté ou de l'autre sans différence puisque je n'y croise ni voiture ni marcheur. Je ne manque d'ailleurs pas d'en profiter, sautant d'une voie à l'autre au gré de ma fantaisie. J'ai la route entière à ma disposition. La Skyline grimpe à travers les pics, retombe dans le creux entre deux sommets, puis s'étire de nouveau en montées et en descentes. Il n'y a que peu de courbes et les pentes sont raides. Malheureusement, en dehors de quelques points d'observation qui offrent des vues splendides sur l'océan et les petits villages côtiers de la péninsule, le chemin est bordé d'arbres qui empêchent de voir au loin le reste de la région. Tout près du sommet du mont Shirao, un portail de bois sculpté marque une ouverture dans la forêt. Mon guide indique que c'est là le début d'un sentier menant à un temple en ruines laissé à l'abandon il y a de

nombreuses années sur l'arête rocheuse de la montagne. L'aller-retour de la Skyline au temple représente un détour considérable, mais si je marche vite, je devrais tout de même être à l'heure pour mon rendez-vous avec Tamami. Ce que ma carte n'indique pas, par contre, c'est que ce portail est aussi le point d'entrée de tous les sentiers de randonnée de la région. Sur ma gauche, un panneau informatif montre la multitude des chemins qui relient entre eux les différents sommets de la péninsule. Le plan barbouillé de symboles japonais ressemble à une toile d'araignée. Arriverai-je à trouver mon chemin dans ce labyrinthe? Selon les indications dans mon livre, les ruines devraient se trouver tout près du sommet du Shirao, environ cent mètres plus haut. Mais l'exactitude des cartes laisse parfois à désirer et je ne fais pas particulièrement confiance à celle-ci. Les chemins les plus sauvages sont toujours les plus approximatifs. Qu'importe, me dis-je. Une marche en forêt me fera du bien. Et puis, le pèlerin ne doit-il pas faire confiance au chemin? Ne doit-il pas laisser la route le mener là où il doit aller? Lui dévoiler les secrets qu'elle veut bien lui dévoiler? Vingt mètres après avoir quitté la Skyline, le sentier que je suis se divise en trois embranchements. Il y a bien là un écriteau qui doit indiquer la direction des ruines, mais comme je ne sais pas le lire, il ne m'est d'aucune utilité. Je ne reconnais nulle part le symbole *kanji* qui signifie « temple » (un des rares que j'ai appris). Je choisis un embranchement sans trop réfléchir, celui de gauche, qui monte vers le sommet le plus proche. Encore une centaine de pas plus loin, ce chemin se divise à nouveau. Partout où je vais, les sentiers se multiplient. J'essaie d'en suivre quelques-uns au hasard, mais aucun ne semble mener au temple. Deux des sentiers m'amènent près du sommet du mont Shirao. J'ai la désagréable impression que les ruines sont là, tout près, voilées par la densité de la forêt. Mais je n'aperçois rien d'autre entre les arbres qu'une végétation verdoyante, quelques rochers couverts de mousse et, parfois, de nouveaux sentiers. À force de chercher, je ne fais que monter et descendre sans arrêt, guidé par mon instinct et ma chance tous deux en panne sèche. Au bout d'une heure, je me décide à rebrousser chemin pour retourner à la Skyline.

Comme prévu, j'ai retrouvé Tamami dans l'enceinte du temple, près du pavillon principal. Elle m'y attendait déjà depuis un moment. Ensemble, nous avons prié. Comme à l'habitude, Tamami chante à haute voix les sutras que j'essaie de suivre en silence. Si ma

prière résonne entre les poutres du pavillon, si elle creuse son écho contre les murs sacrés, c'est grâce à elle, grâce à sa voix qui emplit l'espace et relie les êtres. J'écoute son chant avec un respect infini. Il est le véhicule qui me permet à moi, étranger ignorant les subtilités d'une tradition rituelle découverte à tâtons, de me rapprocher des autres pèlerins, d'unir ma prière au *henro*. Prier avec Tamami est une libération. Ou plutôt, c'est l'apprentissage d'une liberté nouvelle.

Après nos dévotions, nous nous déposons un instant pour planifier le restant de la journée. Tamami sort de son sac les *onigiris* préparés affectueusement par Setumi. Nous les partageons avec délice. Fourré au poulet grillé, le riz a pris une saveur aigre-douce qui me fait soupirer d'aise. Nous sommes présentement à la pointe australe de Shikoku. Pour nous rendre au prochain temple qui se trouve dans les montagnes près du village de Mihara, deux choix s'offrent à nous. Ou bien nous continuons par la côte et abordons la chaîne de montagnes par l'Ouest, ou alors nous rebroussons chemin en direction du village de Tosa-Shimizu et de la pension de Setumi, puis nous piquons dans les montagnes par le Sud. La seconde option est de loin la plus courte et c'est ce que préfère Tamami. Pour ma part, je suis heureux qu'elle implique davantage de temps en forêt. Et comme nous ne sommes pas pressés de nous en retourner à la pension Ōkinohama, aussi bien en profiter pour visiter un peu le Cap. Il y a, me dit Tamami, un établissement spécial tout près du temple, *Ashizuri Ashiyu*, qui vaut le détour.

Les *ashiyus* sont des établissements gratuits qui offrent des bains de pieds aux passants. Ce sont des maisons ou des salles dans lesquelles sont installés de grands bassins d'eau peu profonds où l'on se laisse tremper les pieds avec délice. Celui-ci est particulièrement bien tenu. À l'intérieur de l'édifice, des bancs en bois sont étagés en estrade avec, à chaque étage, de longues cuves étroites remplies d'eau chaude. L'endroit est spécialement bien situé sur le bord de l'océan. Les baigneurs qui s'y prélassent sont installés devant un grand mur de vitre qui offre une vue imprenable sur la pointe rocheuse du cap avec, en arrière-plan, l'océan qui s'étend jusqu'à l'horizon. Tandis que je trempe, je pense que cette région est malheureusement célèbre pour autre chose que sa beauté : c'est un lieu de prédilection pour les suicides. Les parois rocheuses hautes de plusieurs dizaines de mètres offrent une option de choix à ceux qui veulent mourir. Le regard figé sur mes pieds déformés par les ondulations du bain, je me souviens avoir appréhendé cette visite au début de mon

voyage. J'avais pensé me sentir beaucoup plus affligé en arrivant ici, mais en vérité, je me sens peu remué par ces pensées. La tristesse qui accompagnait le souvenir de cet homme mort devant mes yeux à Tōkyō s'est estompée avec le temps. Les événements des dernières semaines semblent avoir calmé mon esprit. Peut-être suis-je enfin sur le chemin de la paix.

Nous reprenons la route à midi en remontant la côte. En s'en venant, Tamami avait repéré un chemin alternatif qui suit l'autoroute en passant par des rues secondaires et des sentiers boisés. Nous décidons de l'emprunter pour éviter autant que possible l'asphalte de la route principale. Vers 17h, nous sommes de retour à notre point de départ les souliers couverts de terre séchée. Dès que le *minshuku* est en vue, je sens monter en moi l'angoisse de l'attente des nouvelles de Montréal. Dans quelques heures, Nathalie se rendra seule à l'hôpital pour recevoir les résultats de son scan. La nouvelle lui parviendra pendant que je dormirai. L'idée de devoir attendre me terrorise. Je me vois mal reprendre la route demain matin sans savoir. J'en parle à Tamami. Elle a une solution toute simple : son iPhone.

De retour à l'auberge, c'est une Setumi gaie et épargnée par le lourd travail des journées remplies que nous trouvons. Heureuse de nous revoir, elle nous invite d'emblée à partager un repas offert par la maison. Enchantés par la proposition, nous acceptons. Un troisième pèlerin, qui en est également à sa seconde nuit à la pension, se joindra à nous. Nous remettons de ce pas à Setumi les *sashimis* et la salade achetés au marché de Tosa-Shimizu pour qu'elle les ajoute au repas, avant de filer nous laver. Moins d'une heure plus tard, nous nous retrouvons de nouveau aux cuisines. Nous ne sommes toujours que trois. Aucun signe du quatrième convive. Setumi, chantant de bonne humeur devant son fourneau, nous place entre les mains assiettes et ustensiles tandis qu'elle termine la cuisson du repas. Nous dressons la table avec entrain, égayés de voir ce banquet prendre forme. À dix-neuf heures, tout est prêt. Setumi sort de la cuisine avec, sur les bras, quatre grosses assiettes chargées d'*okonomiyakis*³⁸. Elle dépose le tout sur la table avant de retourner chercher du riz, des soupes *miso*, du poisson frit, nos *sashimis* et une demi-douzaine de plats de légumes marinés.

³⁸ Galette frite à base de blé, d'œuf et de chou à laquelle on ajoute généralement de la viande, du poisson, des fruits de mer et/ou des légumes. Ce plat bien répandu à travers le Japon et servi un peu partout dans les auberges et les restaurants est une spécialité de la région d'Osaka.

Les couverts s'empilent les uns sur les autres, les bols en argile chevauchant les rebords d'assiette en plastique et les ustensiles glissés dans l'ombre des plats. On n'y ajouterait même pas un verre d'eau. Au moment de passer à table, Setumi s'inquiète de ce que Yuichi, l'invité mystère, ne soit pas encore arrivé. Mais justement, le voilà qui fait son entrée. Cet homme, nous l'avons croisé plusieurs fois au cours des derniers jours, Tamami et moi, sans jamais vraiment avoir la chance de nous parler. Surpris par ce banquet improvisé, Yuichi se confond en excuses. Il est gêné de nous avoir fait attendre. Il n'y a évidemment rien à excuser. Inspiré par notre bonne humeur, il retrouve rapidement le sourire. En prenant place à table, il sort de son sac des poivrons et des kakis que lui ont donné des villageois dans la journée. Chacun se sert et la conversation démarre bon train. Setumi ne parle pas un mot anglais, mais Yuichi, qui a vécu un temps en Australie, et Tamami s'occupent de la traduction. Elle nous raconte qu'elle est propriétaire de la pension depuis seulement quelques mois. Avant, l'immeuble était utilisé comme dortoir pour loger les élèves qui suivaient des cours à l'école de conduite automobile juste derrière. Après la fermeture de l'école, il a été mis en vente. Setumi l'a acheté et l'a transformé en étape pour pèlerins. Depuis, les affaires ne roulent pas trop mal. C'est un travail saisonnier et cela lui plaît. Lorsqu'il n'y a pas de client à héberger, elle rentre chez elle passer du temps avec sa famille. Son mari tient un commerce de poisson à Tosa-Shimizu devant lequel nous sommes passés sans le savoir un peu plus tôt. Ses enfants sont grands et ses petits-enfants vont maintenant à l'école. La pension l'aide à occuper le début de ses vieux jours. Yuichi, lui, photographe dans la trentaine, a beaucoup voyagé. Il a pris goût à la marche il y a deux ans lorsqu'il est allé en Europe sur les chemins de Compostelle. Depuis, dès qu'il a une chance, il enfile ses bottes et se lance sur les routes. Parfois juste quelques jours, parfois des semaines ou des mois. En mangeant, il nous explique la différence principale entre Compostelle et Shikoku : la solitude. Sur le *Camino*, nous dit-il, il y a toujours des marcheurs. Les gens le plus souvent cheminent avec des amis qu'ils se sont faits à la maison ou sur la route, mais ils ne vont que rarement plusieurs jours de suite seuls. Ici, les voyageurs de groupes sont dans les autobus. La marche autour de l'île prend trop de temps. Le pèlerinage est moins fréquenté, les distances entre les étapes sont souvent plus longues et les installations pour pèlerins plus rares. Nous écoutons tous Yuichi raconter son voyage à travers l'Espagne, avides d'histoires. Son récit donne envie de partir à la conquête des cathédrales. Le repas est excellent et la table refuse de se vider. Il est 22h30 lorsque nous

aidons Setumi à laver la vaisselle. Le temps en cette soirée d'amitiés m'a paru figé. Un sentiment, me dis-je, que je n'ai senti que trop rarement.

Jour 20 – Aucun temple.

09 octobre 2013

Réveil autour de 4h30. Trop angoissé pour me rendormir. Plutôt que de tourner en rond dans mes couvertures jusqu'à ce que Tamami s'éveille, je prends le temps de noter dans mon carnet les événements de la veille. À la lumière de la lampe de chevet, je repasse dans ma mémoire notre retour à la pension Ōkinohama ainsi que le banquet improvisé entre amis ce soir-là. J'écris mes notes dans un état d'impatience fébrile. Je sais que les résultats médicaux de Nathalie sont rentrés pendant la nuit et je me retiens à deux mains pour ne pas aller cogner à la porte de Tamami. Il est 5h30 et je ne veux pas la priver de sommeil. Heureusement pour moi, elle est debout de bonne heure et je n'ai pas à attendre trop longtemps assis sur mon lit, l'oreille à l'affût d'un signe d'éveil. Après s'être levée, elle vient elle-même me prêter son téléphone. Elle me dit de l'utiliser autant que je veux le temps qu'elle se prépare. J'attends qu'elle regagne sa chambre, puis ouvre ma boîte de courriels. J'ai reçu un message de Nathalie cette nuit, comme je m'y attendais.

Dès la première ligne, je sens les larmes me monter aux yeux. Je m'assois sur mon matelas pour lire. Je connais ce ton, cette manière de dire bonjour. Je sais que ce ne sont pas des bonnes nouvelles. Je peine à poursuivre ma lecture. Récidive du cancer dans son poumon gauche. Le seul qui lui reste. Chimiothérapie, radiothérapie, ablation du poumon droit, méditation, retraites, jus verts et nourriture bio, tout ça n'a pas suffi à éliminer la maladie qui se propage. Il n'y a pas d'erreur sur le scan : les tumeurs sont minuscules, mais elles sont là.

Le soleil rayonne sur l'île de Shikoku. À travers la fenêtre, les arbres s'étirent sous la lumière dorée. Je suis assis sur mon lit, incapable de m'arrêter de pleurer. La seule chose que j'ai en tête, c'est de retourner en ville pour pouvoir parler avec Nathalie. Vais-je terminer ce pèlerinage ou vais-je rentrer au pays? Je n'en sais rien. Il y a peut-être encore de l'espoir à prier. Mais au fond de moi, je sens bien que ce n'est plus au Japon que j'ai envie d'être.

J'écris la fin de mes notes en attendant le train qui me ramènera à Kochi. Je suis triste, si triste que je n'arrive à rien faire d'autre que noircir quelques pages de mon carnet. L'encre coule presque aussi vite que mes larmes.

Jour 21 – Retour à Montréal. 10 octobre 2013

À la gare de Kochi, j'attends le train en regardant le soleil se lever. L'air est frais et le ciel dégagé s'illumine derrière les montagnes. La ville dort encore. Hier soir, Nathalie m'a envoyé une photo pour me montrer à quel point les érables sont beaux à ce temps-ci de l'année autour de notre appartement. Sur l'île de Shikoku, l'automne n'est pas encore arrivé. Il court comme une rumeur parmi les cimes, mais son feu n'a pas encore pris dans les feuillages. Dans une trentaine d'heures, je serai à Montréal.

DEUXIÈME PARTIE

JOURNAL DE LA PENSÉE

SUR LE JAPON

Pourquoi les Japonais, lorsqu'ils sont gênés, inclinent-ils la tête sans arrêt en s'adressant à quelqu'un? Pourquoi y a-t-il partout au sol dans le métro des lignes qui indiquent où marcher et dans quelle direction? Pourquoi quelqu'un qui marche à contresens de ces lignes se fait-il regarder de travers par les autres? Il y a pourtant suffisamment de place pour le laisser passer. Pourquoi doit-on toujours se cacher derrière un ensemble de règles quasi infinies?

Le premier sentiment fort que j'ai éprouvé en arrivant au Japon, passé l'exotisme des yeux bridés et la drôlerie de se sentir un géant, était un sentiment d'insécurité. Les enseignes illisibles, les regards fuyants, l'uniformité troublante de la masse des piétons, la lumière débordante qui repousse la nuit jusqu'au fin fond de la campagne, les bruits, les odeurs, les mouvements rapides des foules, tout cela m'inquiétait plus que de raison. Je dis « plus que de raison », car il m'était effectivement impossible de raisonner cette peur, cette vulnérabilité nouvelle qui m'angoissait. J'ai pourtant beaucoup voyagé. L'exotisme, la pauvreté, la peur et l'ennui, à la longue, me sont devenus familiers. Mais ce que je découvrais au Japon était complètement différent, sans que je puisse véritablement dire en quoi. Pour me rassurer, j'observais les Japonais en espérant obtenir d'eux quelque indice sur la manière dont il me fallait vivre ici. Je notais dans mon cahier des pages entières de lignes confuses. Tōkyō m'apparaissait comme un immense chaos à démêler.

Chez moi, à Montréal, toute ma vie participe à me rassurer, à me mettre en sécurité : mon travail, mes études, mon emploi du temps, mes achats, mes activités sportives et même ma nourriture. J'accumule les biens et m'encombre volontairement de tâches quotidiennes pour masquer l'étrangeté du monde. J'ai compris ça il y a longtemps déjà, lorsque j'ai découvert qu'on pouvait vivre sans machine à laver, sans réfrigérateur, sans électricité, sans maison, sans argent même. J'ai été surpris, un jour, de trouver que la vie n'avait pas besoin de s'encombrer pour être rendue supportable, que c'est ma propre angoisse que je cherche ainsi à éloigner. J'ai compris ça et pourtant, j'accumule encore et toujours. Travailler, acheter, étudier, tout cela m'est devenu rassurant. À Montréal, plus rien ne me surprend, plus

rien ne m'inquiète. Et c'est bien là le plus terrible. Le matin, dans mon appartement, je peux lire dans les journaux qu'un tremblement de terre a fait des centaines de morts quelque part dans le monde et continuer à manger mes céréales en levant un sourcil. Une catastrophe, c'est tellement commun aujourd'hui que ça en perd son tragique. Lire le journal et apprendre la mort d'une ville entière fait partie du quotidien. Cela fait partie du rituel de ma vie. Par la répétition du geste, j'éloigne mon esprit de la tristesse des nouvelles. Comme le fait d'accumuler les biens, cela m'aide à éviter l'angoisse. Ainsi je peux ne pas pleurer tous les matins et poursuivre ma journée passé le déjeuner.

Les Japonais m'en veulent de briser leurs rituels. Je le vois dans leurs regards désapprobateurs lorsque je dépose mon bagage au mauvais endroit, dans la manière dont ils me demandent de me placer en ligne pour acheter un bol de nouilles, dans la réponse de l'employé du métro à qui j'ai demandé de m'aider à lire le plan. On me presse partout de suivre un code que j'ignore, de me plier à des coutumes qui me sont encore inconnues. On me fait sentir que ma présence amène dans leur communauté un élément d'étrangeté indésirable. Pour cela, ils m'en veulent et je les comprends. 120 millions de personnes entassées sur une poignée d'îles dont la moitié sont balayées par les ouragans six mois par année : comment éviter le chaos si ce n'est par une organisation rigoureuse du quotidien? Comment protéger Tōkyō, la ville avec la plus grande densité urbaine du monde, du désordre qui menace de se propager à travers les habitants autrement qu'en réservant dans l'espace limité une place pour chacun? Le Japon est un pays chaotique rendu vivable par un code rigide qui tolère mal les imprévus, entre autres les étrangers. Ce n'est pas seulement la couleur de ma peau ou l'accent de ma voix qui fait de moi ici un *gaijin*³⁹. C'est aussi que je suis le seul à ne pas connaître ma place. J'empiète sans le vouloir sur celle des autres. Ma présence et mon comportement troublent l'ordre social qui rend possible la vie au Japon. J'ai compris ça en lisant Bouvier : « Le Japon rituel. Pourtant, j'aime les rites et conçois leur importance : il est souhaitable que dans une large mesure, la réalité soit ordonnée avec cérémonie. C'est ainsi que l'on tient le chaos à l'écart⁴⁰ ». Comment, dès lors qu'on a compris ça, faire autrement que s'excuser lorsque notre présence menace l'harmonie des

³⁹ Étranger.

⁴⁰ Nicolas BOUVIER, *Le vide et le plein*, Paris, Hoëbeke, 2004, p. 113.

règles mises en place? Ne pas respecter les rituels met tout le monde en danger. C'est s'exposer au chaos ou à la folie.

Ce qui m'étonne le plus au Japon, ce ne sont pas les rituels, mais c'est la force avec laquelle on s'y accroche. Comme si on ne se contentait pas de tenir le chaos à l'écart, mais qu'on essayait plutôt de l'étouffer, de le faire disparaître. Or, si je suis convaincu d'une chose, c'est que le chaos ne disparaît pas. Je le sens toujours là, invisible mais présent. Il court comme une nappe souterraine et cherche quelque brèche pour s'infiltrer dans le monde en fissurant la croute de réalité ordonnée qu'on s'efforce de maintenir. De temps en temps, les Japonais se suicident, incapables de contenir la pression qui se forme sous eux. C'est le chaos qui ressort.

J'ai vu un homme sauter en bas d'un immeuble de huit étages et s'écraser sur le trottoir au milieu des passants. J'ai vu le corps tordu et inerte d'un être humain qui avait volontairement mis fin à sa vie d'une manière brutale. J'ai vu la police et les ambulanciers nettoyer la scène en moins de deux heures. J'ai vu la vie reprendre son cours, les passants recommencer à marcher sur les trottoirs et les airs redevenir neutres.

J'ai senti le chaos s'infiltrer dans la ville à travers un corps en chute. J'ai senti ce corps ébranler le monde dans un fracas assourdissant en touchant le sol. L'onde de choc a parcouru la foule en forçant son chemin d'esprit en esprit. Peur, angoisse, dégoût, remords, nausée, tremblements... c'est le chaos qui nous a atteint. Incapable de contenir ce trouble, je suis entré dans un café pour laisser libre cours à son expression, sans bouger, silencieux devant ma tasse de thé.

Romain Gary, en voyage autour de la mer Rouge, écrit :

Une Land Rover enlisée pendant une heure peut signifier la mort d'un être humain anonyme, mais que son anonymat même rend plus proche de vous parce que vous touchez là le fond fraternel des hommes... La fraternité anonyme, sans visage, sans nom, sans lien personnel; la fraternité à l'état pur, la vraie...⁴¹

⁴¹ Romain GARY, *Les trésors de la mer Rouge*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1971, p. 23.

L'anonymat rend les hommes plus près les uns des autres, car il révèle une fraternité pure, un lien essentiel. Gary court au secours d'êtres humains anonymes, car ce qu'il cherche à sauver, c'est cette fraternité. Lorsqu'un homme met volontairement fin à ses jours sans laisser la chance à qui que ce soit de le sauver, cela touche gravement aux liens qui nous unissent et qui tissent, au fond, l'essentiel de notre vie en société. Ne pas reconnaître ça, ne pas ressentir d'empathie ou de pitié devant l'acte accompli m'apparaît comme un indicateur de la fragilité des sentiments qui nous soutiennent. C'est de constater cette perte, de constater l'affaiblissement de ces liens (ce dont je suis responsable au même titre que tous) qui m'accable le plus. Le lien le plus ténu ne mérite-t-il pas qu'on y fasse davantage attention?

Assis sur ma banquette à regarder les ambulanciers nettoyer l'accident de l'autre côté de la vitre, je n'ai eu qu'une seule pensée : *rentrer chez moi*. J'aurais pu sauter dans un taxi et filer à l'aéroport pour prendre le premier vol vers Montréal. Mentalement, je m'imaginai déjà le chemin du retour. Dehors, les employés de la ville effaçaient les traces de sang au boyau d'arrosage, le regard neutre. Il faut être fou pour croire qu'on peut régler les problèmes avec un peu d'eau. Il faut aussi être fou pour croire que la mort ne reviendra pas encore. Nos efforts n'y changent rien. Plus on l'ignore, plus elle s'acharne à revenir. Ignorer cet homme par terre, effacer son suicide en espérant que tout cela passe inaperçu ne sert à rien d'autre qu'à préparer le terrain pour un suivant. Le plus rapidement on nettoie la rue, le plus tôt on pourra s'y écraser. Effacer le sang ne règle pas le problème. Et puis, il faut être fou pour croire que ce n'est pas de notre faute. La cause du suicide? Pression sociale, angoisse professionnelle, stress financier, chagrin amoureux, faible estime de soi, rejet, dépression, qu'en sais-je? Ce ne sont là que des raisons qu'on cherche pour rejeter loin de soi la faute de n'avoir pas su maintenir entre nous un lien de véritable fraternité. Le suicide est un échec de la société. Cet homme a sauté et nous l'avons poussé.

Si à Montréal la mort m'apparaît plus distante, presque comme une idée, au Japon, elle se fait sentir davantage comme une réalité. Privé de la sécurité de ma maison, des biens que j'ai amassés pour assurer mon confort, je me sens plus vulnérable. Pour assurer ma survie, j'ai besoin des autres. Besoin de leur savoir, de leur aide, besoin de sentir que tout ne

m'est pas hostile. Il me faut chaque soir acheter ma nourriture, trouver un endroit où dormir et me mettre à l'abri. De cette dépendance naît un sentiment que la vie en ville émousse et ternit par son confort : la communauté. Je fais usage ici d'une expression que Bouvier met en lumière dans *L'œil du voyageur*. « Communauté : le sentiment profond que le sort de n'importe quel de vos semblables vous concerne et vous affecte en quelque façon, la conscience d'une interdépendance⁴² ». Une conscience qui s'effrite à force de rester enfermée chez soi. La tristesse qui m'afflige devant l'homme inerte sur le trottoir japonais est la réalisation que le sentiment de communauté, ce sentiment fondamental qui se tapit au fond de mon esprit endormi, se perd comme on perd l'envie de sortir de chez soi et d'aller boire un thé ou voir les montagnes. Dans le réel, la mort s'accompagne d'une sensation amère de solitude.

Je suis sorti du café après avoir terminé ma tasse de thé et j'ai été surpris de ne pas retrouver l'écho de ce silence troublé chez mes semblables. J'ai réalisé à quelle vitesse tout cela s'était passé, à quelle vitesse la ville avait repris le dessus et les passants leur chemin en s'ignorant civilement, comme toujours. La mort a bien essayé de provoquer un peu d'émoi dans cette torpeur, mais elle a été repoussée sans laisser de traces. « Nous nous éveillons, mais nous éveillons-nous jamais vraiment au mystère, aux rumeurs de la mort, à la beauté, à la violence...⁴³ ». Annie Dillard l'a senti : l'éveil est difficile à supporter. Il demande d'accueillir le tumulte de l'inconnu, de s'ouvrir aux turbulences des découvertes. Une telle entreprise n'est jamais sans risque. Le choc peut parfois être brutal. À trop vouloir la beauté on trouve la violence. À trop chercher l'ordre on provoque le chaos. L'éveil qui suit la chute d'un corps est un état troublant, voir traumatisant. L'esprit devient vite difficile à maîtriser. Le plus simple reste encore de se rendormir doucement. Au Japon, on ne peut pas s'étonner de la mort. Cela équivaldrait à remettre en cause tout le système rituel. Car dans un tel système, la mort est l'expression suprême du chaos.

Je me suis plongé dans la lecture de Bouvier comme il m'arrive souvent de le faire lorsque le voyage m'angoisse et ai trouvé ceci :

⁴² Nicolas BOUVIER, *L'œil du voyageur*, Paris, Hoëbeke, 2001, p. 117.

⁴³ Annie DILLARD, *Pèlerinage à Tinker Creek*, Paris, Christian Bourgois, 2010, p. 18.

Suicides : on ne peut comprendre la facilité avec laquelle les Japonais renoncent à la vie si l'on ne sait à quel point cette vie peut être épineuse, contrainte, sans issue ni espoir de changement. Ce proverbe cité par Koestler : "En vérité, l'étiquette est plus lourde qu'une montagne, tandis que la mort est plus légère qu'une plume." Ajoutons que dans la hiérarchie des valeurs, la vie vient bien après l'étiquette.⁴⁴

C'est parce que la vie au Japon n'est pas l'expression d'une individualité. Elle est ce qui triomphe lorsqu'on empêche le chaos de se propager d'une personne à une autre. L'étiquette, en ritualisant la vie en société, est ce qui *permet* ce triomphe. Elle est l'ordre. Elle est, comme l'a dit Bouvier, ce qui tient le chaos à l'écart. Au Japon, cohabiter sainement en évitant de tuer son voisin par manque d'espace est en soi un défi.

À travers tout cela, je me demandais encore une chose : *pourquoi suis-je ici? Pourquoi ne suis-je finalement pas rentré chez moi?* Était-ce par curiosité? Pour essayer de comprendre cette angoisse qui m'étreignait depuis mon arrivée au Japon? Ou alors était-ce parce que ma vie à Montréal m'ennuyait davantage que je n'osais me l'imaginer? Étais-je simplement en train de fuir? Plus je me posais de questions et plus les réponses m'échappaient. La vérité est que je n'en savais rien et que je n'en sais toujours rien. J'ignore la raison pour laquelle je suis resté au Japon. Mais, tapie sous toutes les couches troublées de ma conscience, une intuition traçait son chemin jusqu'à mon esprit : tout cela est lié au pèlerinage. Chaque épreuve, même si elle me donne envie de retourner à Montréal, semble aussi me rapprocher du chemin des temples. Peut-être l'angoisse est-elle un passage obligatoire, une sorte d'état prérequis? « On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels⁴⁵ ». J'ai perdu à Tōkyō mes premières plumes. Et si c'est nu qu'on trouve la paix, si c'est avec l'usure qu'enfin on obtient quelque réponse, alors aussi bien laisser le voyage faire son œuvre et poursuivre ma route. La seule chose qu'il me reste encore à faire, c'est de quitter Tōkyō et de filer vers Shikoku.

⁴⁴ Nicolas BOUVIER, *Le vide et le plein*, op. cit., p. 51-52.

⁴⁵ Nicolas BOUVIER, *Le poisson-scorpion*, Paris, Payot, 1991, p. 46-47.

SUR LES PARADOXES

J'ai beaucoup écrit à Tōkyō. J'ai écrit pour essayer de comprendre cette angoisse qui me saisissait durant le voyage. Les réflexions se sont accumulées entre les pages de mon carnet sans pour autant m'aider à trouver la paix. En fait, plus j'écrivais et plus ma pensée s'embrouillait. Chaque phrase soulevait de nouveaux questionnements qui eux-mêmes généraient plus d'angoisse qu'ils n'en guérissaient. Ma réflexion s'est embrouillée au point où j'ai finalement cru bon de quitter Tōkyō et de laisser derrière moi ces pensées ouvertes comme des gouffres pour peut-être, en m'éloignant de ce puits sans fond, me rapprocher de la nature réelle de mon trouble.

Après mon arrivée sur Shikoku, je remarquai que mon carnet se remplissait naturellement du récit de chaque jour, de la description presque détachée de mon parcours dans l'espace. Mon écriture semblait ne plus s'intéresser à mes pensées, mais plutôt s'être tournée vers ce qui se passait autour de moi. Ce n'est pas tant que ma pensée était en dormance, au contraire, c'est simplement que les mots ne s'intéressaient plus à elle. L'angoisse non plus n'est pas disparue. Seulement, en portant mon attention sur la marche et ses moments d'arrêts, sur la cadence particulière du pèlerinage, elle m'apparaissait d'une manière différente. À l'étape du soir, ou parfois aux abords de la route sous le soleil de midi, dans ces moments où je m'abandonnais à ne rien faire, je ressentais un vide qui me venait de je ne sais où. Du monde, peut-être. Son origine était nébuleuse, mais sa présence ne faisait aucun doute. Il m'arrivait souvent de le sentir entre deux paysages, entre le texte qui s'écrivait le soir dans la pénombre de la chambre et moi, entre le bouddha figé dans sa pause méditative sur l'autel et mes prières. Il me semblait aussi que c'était le même vide qui se dressait entre ma vie à Montréal et celle des millions d'autres personnes qui participent à maintenir ensemble les morceaux de notre société. Il y a un vide dans ce que je *vis* qui semble lier entre elles les choses que je perçois. Ce n'est pas en soi quelque chose que j'arrive à observer consciemment, mais plutôt quelque chose qui existe entre les instants de ma conscience. Un vide qui ne se livre jamais directement à ma perception mais qui semble tout de même révélé par elle.

Parler du vide est délicat, car il s'agit d'une chose dont je n'ai pas pleinement conscience. C'est seulement à travers l'interruption des moments de ma conscience (ce dont j'ai effectivement conscience) ainsi que par le sentiment que cette interruption m'apporte que je devine son existence. Incapable d'observer le vide lui-même, je me tournai vers son origine et en m'engageant sur la pente glissante des relations causales, j'en vins à interroger ma perception. Car il ne m'est donné de percevoir qu'en une certaine *mesure*, un intervalle limité à l'intérieur duquel peut s'étendre sans vertige ma pensée. Je ne peux concevoir le monde qu'en me rapportant à quelque chose d'assez petit pour oublier un instant l'infini dont je fais partie et que mon intellect n'arrive pas à saisir. Le temps se divise en secondes, en minutes et en heures. L'espace en distances, en surfaces et en volumes. Ce sont là certaines séparations que j'ai longtemps considérées essentielles, car elles apaisaient le vertige causé par l'immensité de l'ensemble. Le réflexe de ma pensée est de fragmenter le monde pour mieux le comprendre, pour mieux le réfléchir. Mais en elle-même, cette fragmentation crée des limites entre lesquelles se trouvent des espaces sans fin. Entre les mesures, entre les fragments, il y a tout ce vide qu'il me faut bien essayer de combler d'une manière ou d'une autre. Les rituels, comme les mathématiques ou la poésie, me servent (comme ils servent à d'autres) à combler les vides. Mais parfois, lorsque le mot est juste, que l'équation prend un sens nouveau ou que les prières montent, je sens ma perception s'élargir et alors, ce qui n'était plus qu'une mascarade apaisante devient une véritable sensibilité au vide et au plein, à ce qui forme le réel.

Marcher est rempli de vide. Je le ressens comme je ressens la solitude ou le silence. Éprouver le mouvement comme phénomène *continu* n'est pas chose facile. En marchant, je compte les kilomètres, calcule les heures, additionne les jours et pense aux étapes suivantes. Ma perception du mouvement reste la perception d'un déplacement dans le temps et dans l'espace (un objet qui se trouve en un endroit se trouve en un autre l'instant d'après). Ce qui ressemble à un *moment* de réel (un intervalle continu) est constitué de fragments troués, d'interstices et de mesures. C'est la jonction de plusieurs mesures *statiques* (telle distance, tel instant, telle position, etc.) en une mesure disons plus dynamique. Contrairement aux mesures statiques, la mesure du mouvement me demande de faire appel à mon imagination. Joindre les instants pour arriver à concevoir le mouvement relève de ma capacité à imaginer. Cette

différence dans la mesure est cruciale, puisqu'elle ouvre sur un vaste champ de possibilités, un espace pour le moins insoupçonné. Utilisée avec un peu d'aplomb, l'imagination me permet d'entrevoir dans ces déplacements davantage qu'une simple succession de mesures. Elle me permet de sentir le vide en prenant conscience du plein, ce qui, a priori, peut paraître paradoxal, et que je tenterai d'expliquer.

Aristote, le premier, illustre le paradoxe du mouvement. Il explique qu'un mobile se trouvant en un point A (disons l'extrémité d'une table) ne pourra jamais atteindre un point B (disons l'autre extrémité de la table), puisqu'avant d'y arriver, il devra d'abord franchir la moitié de la distance qui sépare les deux points, et qu'une fois cette longueur parcourue, il devra encore franchir la moitié de la distance restante, puis encore la moitié de ce qu'il reste, sans jamais pouvoir atteindre son objectif puisque l'étendue qui le sépare du point B reste divisible à l'infini. Or, dans la réalité et malgré la logique de cette explication, le mobile atteint bel et bien le point B. C'est ce qu'on nomme le « paradoxe de Zénon ».

La perception seule ne me permet pas d'imaginer qu'il puisse y avoir une distance infinie entre A et B. Il me faut une *ouverture* (dévoilée ici par la mise en forme du paradoxe dans un langage mathématique) pour pouvoir l'imaginer. Aristote n'aurait pas eu l'intuition qu'il existe un espace infini dans le mouvement d'un mobile s'il n'avait pas d'abord porté une attention aigüe à la mesure qu'il avait de ce mouvement. Ce n'est qu'une fois mise en forme que cette mesure révèle une brèche, une faille vers un espace beaucoup plus vaste et peut-être impossible à saisir complètement. Mais si je ne peux le comprendre ou le concevoir, je peux certainement en avoir l'intuition.

J'ai eue (et j'ai toujours) cette intuition lorsque je marche que le déplacement physique, celui que je perçois et que je mesure, n'est qu'une mise en forme d'un mouvement beaucoup plus important, un mouvement infini et continu qui ne s'arrête pas à l'étape du soir mais qui se poursuit au-delà même de l'immobilité du corps. Assis sur le tatami de ma chambre, je planifie ma journée du lendemain en additionnant minutieusement les kilomètres de chaque portion de route. L'inactivité du corps entraîne l'action de la pensée qui, inévitablement, mesure. Dans ma perception, l'immobilité est absente de mouvement. Elle est un moment de vide, un laps de temps durant lequel le corps n'avance pas. Or, si le corps

n'avance pas, si les kilomètres cessent de s'additionner un instant, cela ne signifie pas nécessairement l'arrêt du mouvement. Ou du moins, cela ne signifie pas son absence. Cette perception est le résultat d'une pensée qui réduit l'ensemble du pèlerinage à son seul trajet. La mesure du chemin est une mise en forme qui ne tient pas compte de sa dimension intérieure, de l'infini qui se cache dans le déplacement du mobile. Mais, il arrive parfois au détour d'un sentier de montagne que se présente à ma conscience une ouverture, une brèche qui révèle un espace cent fois plus vaste que cette portion de paysage, que ce fragment d'autoroute; un espace incommensurable dans lequel le corps, comme dans le paradoxe de Zénon, ne s'arrête jamais. Autrement dit, mon intuition me laisse croire que j'ai une perception trouée du mouvement et que dans les interstices de ce mouvement mesuré se cache une véritable plénitude, inhérente au monde mais qui reste voilée par ma perception.

SUR LA TRANSCENDANCE

J'écris rarement durant le jour. Il m'arrive bien sûr de profiter d'une halte ou d'un moment d'arrêt pour prendre quelques notes, mais il n'en reste pas moins que la plus importante partie de ce récit s'écrit le soir dans ma chambre de *minshuku*, à la lueur de la lampe. C'est après le coucher du soleil, lorsque la pénombre s'installe, et avec elle le silence de la nuit, que le climat est le plus propice aux mots. Le calme cède volontiers la place au grattement de ma plume. Les insectes viennent se coller à la lumière du plafond et, dans les heures les plus tranquilles, parfois, un cafard s'aventure sur les tatamis. Je lève les yeux, interromps mon écriture pour observer un instant, puis reprends mon travail lorsqu'il disparaît sous un meuble ou par la fenêtre ouverte.

Orhan Pamuk, dans son discours prononcé à l'occasion de sa réception du prix Nobel en 2006, raconte comment, assis dans sa bibliothèque, il finit, à force d'obstination et de patience, par écrire des livres. L'acte essentiel de l'écriture se trouve, selon lui, dans l'homme assis qui, à l'aide des mots, se plonge en lui-même. « L'homme dans sa bibliothèque est le lieu où se fonde la vraie littérature⁴⁶ ». Dans sa bibliothèque, entouré des mots des autres, il se construit, il bâtit pierre par pierre ce nouveau monde qui l'habite et qu'il habite, « comme on bâtit un pont, une voute⁴⁷ ». Si l'on considère la bibliothèque comme le lieu des mots, et l'homme, non seulement comme le bâtisseur de ce lieu, mais également comme le lieu de cette rencontre entre les mots (ou le lieu de ce lieu), c'est dire alors que la littérature relève d'un double espace qui est celui de l'homme et de son langage. C'est peut-être ainsi qu'on peut penser qu'elle se construit comme un pont ou une voute, à la fois *par* et *à travers* l'homme. Le pont se construit à main d'homme au-dessus d'un fleuve ou d'un ravin. Son lieu est celui des berges et des espaces infranchissables. La littérature, comme le pont, est une manière d'occuper ces espaces qui l'appellent, qui l'exigent, et sans lesquels elle ne peut se constituer.

⁴⁶ Orhan PAMUK, « La valise de mon Papa », *D'autres couleurs*, Paris, Gallimard, 2009, p. 524.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 521.

Je m'entends souvent dire que j'ai besoin d'être seul pour écrire. Plus je réfléchis à mes paroles, plus je me rends compte qu'elles sont fausses. Ce que je cherche réellement, lorsque j'attends le crépuscule silencieux de ma chambre pour sortir mon carnet, c'est une pièce close. Je n'écris jamais seul. J'écris toujours de ce lieu où je suis entouré des autres, de leurs mots et de leurs échos dans mon esprit, comme Pamuk dans sa bibliothèque. Emmuré dans une chambre ou dans un espace silencieux, je rejoins dans un partage au-delà de la pensée rationnelle, la source de ma propre écriture. C'est seulement là que se fait le véritable dialogue, celui qui n'appartient pas à la communication, mais à la *communion*, celui qui déborde sur l'écriture. Chacun des mots que j'écris est accompagné, même de loin, par ceux des autres. Ils sont le témoignage de nos retrouvailles. Ce qui s'échange dans cet espace ce ne sont pas des signes et des définitions, ce sont des élans, des états de l'*être* que je souhaite explorer.

Ce qui tombe sur le papier nu au centre de cette pièce est l'accomplissement d'un pèlerinage. Car, au fond, l'écrivain n'écrit pas entouré de vide, pas plus que le pèlerin ne déambule dans la solitude spirituelle la plus complète. Tous deux rejoignent, dans leur démarche, le monde qui les a vus naître. L'écrivain, qu'il le veuille ou non, fait de la littérature. Dans son travail, il entre en résonance avec ses pairs, avec les mots qui ont, un jour ou l'autre, atteint et bouleversé son esprit. Dans un mot, c'est toute la littérature qui est exprimée. Devant ma page ou devant l'autel d'un temple, lorsque ma conscience est toute entière absorbée par mon travail, il m'arrive de me sentir emporté vers le silence. Rejoindre ce lieu de communion, cet espace libéré des limites de la rationalité et de la communication, c'est peut-être ce qu'on appelle *transcender*.

Je découvre au fil de ce voyage que la répétition spécifique d'un geste ou d'une circonstance peut faciliter la transcendance. Et c'est certainement là l'essence de ce qu'on nomme *rituel*. Ce n'est pas par obstination que j'attends soir après soir ce moment particulier où la solitude me pousse vers l'écriture. Ce n'est pas non plus pour rien que les prières semblent plus légères lorsqu'elles sont récitées devant l'autel. Se laver les mains, allumer une bougie, faire brûler l'encens, sonner le gong et s'incliner, chacune de ces actions allège et facilite le mouvement de soi vers le monde. Les rituels, en ordonnant le réel, favorisent ce passage. Ils sont, pour peu qu'on en ait conscience, les chemins privilégiés de la communion.

Je dis qu'il faut en avoir conscience, car sans cette conscience comment peut-on repérer l'ouverture qui mène à cette vaste étendue au-delà des frontières du soi? Sans la conscience, le rituel devient un chemin sans issue, une route visitée cent fois de la même manière, une répétition mécanique qui contient l'esprit dans les limites de la pensée. L'absence de conscience est ce qui vide de sens le rituel. Un vide pernicieux qui finit tôt ou tard par se frayer un chemin jusqu'à l'être à force d'user le corps et l'esprit. C'est peut-être la raison pour laquelle certains Japonais, déjà ensevelis sous le poids de ce vide, tentent une ultime fuite vers la mort.

Marcher me permet également de me rendre compte à quel point la douleur peut être féconde en rituels. Chaque geste posé pour me soigner finit, à force de répétition, par prendre l'ampleur sacrée du bonheur. Refaire son bandage à l'étape, vider les ampoules gonflées, faire quelques rotations des épaules pour libérer les articulations, réajuster les courroies de son sac, tout cela rend compte de cet état qui est le mien, celui d'être pèlerin sur la route. À travers les soins que je me prodigue, j'obtiens la conscience aigüe d'être sur les chemins. Car la douleur est le signe du chemin qui m'habite et me transforme. « [Le Chemin] est une force. Il s'impose, il vous saisit, vous violente et vous façonne. Il ne vous donne pas la parole, mais vous fait taire⁴⁸ ». Les paroles de Ruffin ne sont pas sans rappeler celles de Bouvier (cité plus haut) que j'ai injustement abrégées. N'étant pas alors en mesure de les comprendre entièrement, je me suis lâchement contenté des premières lignes. Je me reprends ici :

On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous rince, vous essore, vous rende comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels. On s'en va loin des alibis ou des malédictions natales, et dans chaque ballot crasseux coltiné dans les salles d'attente archibondées, sur de petits quais de gare atterrants de chaleur et de misère, ce qu'on voit passer c'est son propre cercueil⁴⁹.

⁴⁸ Jean-Christophe RUFIN, *Immortelle randonnée : Compostelle malgré moi*, Chamonix, Guérin, 2013, p. 23.

⁴⁹ Nicolas BOUVIER, *Le poisson-scorpion*, op. cit., p. 46-47.

En ville, replié sur moi-même, je fuis le monde pour échapper à cette vision. Je m'enferme entre quatre murs comme un enfant sous les couvertures en priant pour que demain me trouve encore en vie. Et je me réveille chaque matin amer de cette couardise. Finalement las de vivre à reculons, las d'avoir peur, je m'achète un billet pour le front. Je quitte mon repaire et pars en voyage comme on part en guerre contre la mort. Le voyage, plutôt que de m'aider à fuir, me pousse vers l'avant dans ce combat perdu d'avance. Il me force à affronter dans le monde ma propre fin. Chaque jour vécu me rapproche d'une mort certaine. Mais c'est en soi une belle défaite, une défaite qui a bien meilleur goût que la fuite. Le voyage me fait saisir ça. Il me fait *vivre* ça.

SUR LE TEMPS

Vivre en ville m'a appris à économiser le temps, à le gérer efficacement pour n'en rien perdre, pour arriver à meubler chaque trou avec efficacité. C'est une vie qui ne supporte pas les trous. Ne rien faire donne toujours l'impression désagréable de perdre son temps. Ainsi, depuis mon enfance, j'ai appris à remplir mon horaire pour en tirer le plus haut profit possible, que ce soit argent, repos, loisir ou développement personnel. La recette est d'optimiser le rendement de chaque seconde.

Sur les chemins de Shikoku, l'optimisation du temps me pose un problème : je n'arrive pas à saisir en fonction de quoi elle devrait se faire. Le cheminement du pèlerin ne se mesure pas. Il m'est impossible d'en tracer la courbe sur un graphique, car ses composantes restent toujours nébuleuses. Marcher davantage et plus vite, rallier plus de temples ne semble jamais qu'éloigner la fin de cette aventure. Lentement, au fil des jours, je prends conscience qu'il me faut changer d'algorithme, qu'il me faut repenser ma manière de percevoir le temps. Car sur les chemins, il n'est jamais question d'accomplissement. Marcher rapidement ne fait pas de moi un pèlerin plus efficace. Atteindre le temple en premier ne sert à rien sinon qu'à retourner sur la route sans avoir pris le temps d'habiter les lieux. Le véritable chemin se trouve au-delà des pas, au-delà des jours qui se suivent et des temples qui défilent. Ce qui se passe lorsque je marche ou que je prie n'est souvent pas plus important que ce qui me travaille plus subtilement dans mes moments d'arrêts. Certes, marcher me rapproche du prochain temple. Mais l'effort déployé, qui est réellement le désir d'accomplir quelque chose, de franchir une distance physique, lui, m'en éloigne.

Une des caractéristiques du chemin, c'est qu'il fait ressortir avec une force incroyable les trous entre les instants. Dès lors qu'il me faut m'arrêter de marcher, l'ennui me gagne. Mon premier réflexe est toujours d'essayer de le repousser. J'ouvre un livre ou allume la télévision. Je m'occupe à n'importe quoi pour essayer de le chasser. La première transformation que le pèlerinage opère sur le pèlerin est l'effacement de ce réflexe. J'ai commencé à ressentir ce changement à partir du moment où j'ai accepté l'ennui.

L'apprentissage du pèlerinage se fait d'abord vers l'intérieur, vers soi, vers ce noyau encrassé d'habitudes et de tics difficiles à nettoyer, puis vers l'extérieur, vers le monde. Cet apprentissage est une forme de transcendance, un mouvement d'unification entre le monde et soi. Il s'agit de rétablir, au fond, un état de communion rompu par l'habitude, par la pensée rationnelle.

Le chemin est une alchimie du temps sur l'âme. C'est un processus qui ne peut être immédiat ni même rapide. Le pèlerin qui enchaîne les semaines à pied en fait l'expérience. Par-delà la fierté un peu puérile qu'il peut ressentir d'avoir accompli un effort considérable par rapport à ceux qui se contentent de marcher huit jours, il perçoit une vérité plus humble et plus profonde : une courte marche ne suffit pas pour venir à bout des habitudes. Elle ne transforme pas radicalement la personne⁵⁰.

Cette alchimie demande de la *lenteur*. Elle exige, pour être vécue, de faire l'expérience du trou, du moment apparemment vide qui réconcilie entre eux les moments fragmentés par le rendement et l'efficacité. Réunir en une unité absente de trous les fragments du temps vécu ne peut s'accomplir qu'à travers la lenteur. Cette réunion n'est possible qu'à partir du moment où je cesse enfin de vouloir aller de l'avant et mesurer mon progrès. Chaque effort pour avancer m'éloigne du résultat. Il faut avant tout laisser faire le chemin.

Il m'aura fallu une bonne dose d'ennui et d'usure pour arriver à saisir ne serait-ce que le début de cette pensée. Percevoir le temps non pas comme une piste de course où chaque laps est un accomplissement, mais comme une terre meuble où l'on se fait pousser soi-même, avec patience et sans effort, me permet d'entrevoir une richesse que l'habitude auparavant me voilait. « Deux jours dans un pays nouveau en valent trente de ceux que l'on vit dans l'endroit habituel, raccourcis par l'usure, détériorés par l'habitude. L'habitude polit le temps, on y glisse comme sur un parquet trop ciré⁵¹ ». Déjà, avant de partir pour le Japon, j'avais l'intuition que quelque chose clochait dans ce que j'appelais mon quotidien. C'est une des raisons pour lesquelles j'avais choisi d'entreprendre ce projet : m'éloigner de l'usuel, de la répétition fade des mêmes gestes qui, au fil du temps, n'ont pas plus de sens que le vide

⁵⁰ Jean-Christophe RUFIN, *op.cit.*, p. 15-16.

⁵¹ Eugène IONESCO, *Journal en miettes*, Paris, Gallimard, 1973, p. 14.

qu'ils masquent. L'exotisme offre bien un pansement temporaire à cette douleur, mais très vite, on s'y fait et le problème refait surface. Les découvertes alimentaires ou la nouveauté d'un paysage quadrillé de rizières ne suffisent pas à m'empêcher de diviser le temps, de planifier mes déplacements pour arriver le plus rapidement possible au temple suivant. L'habitude prend racine beaucoup plus profondément que les cryptomères du temple. C'est seulement à l'arrêt qu'enfin certaines vérités s'éclairent. C'est à travers l'ennui et la solitude que je me rends compte à quel point l'habitude cache une fragmentation du temps insupportable, une fragmentation que je porte jusqu'aux dernières couches de moi-même. L'ennui est l'antipode de l'habitude. Plutôt que de masquer les trous, elle les souligne. Accepter l'ennui équivaut à effacer la division entre les répétitions, à réunir les instants de vide et d'action dans une seule et même continuité vide d'action. Le voyage, pour autant qu'on le laisse faire, aide volontiers à cette réunion.

Trop de gens attendent tout du voyage sans s'être jamais soucié de ce que le voyage attend d'eux. Ils souhaitent que le dépaysement les guérisse d'insuffisances qui ne sont pas nationales, mais humaines, et l'ivresse des premières semaines où, tout étant nouveau, vous avez l'impression de l'être vous-même, leur donne l'impression passagère qu'ils ont été exaucés. Puis quand le moi dont ils voulaient discrètement se défaire dans la gare au départ ou dans le premier port les retrouve au détour d'un paysage étranger, ce moi morose et solitaire auquel on pensait avoir réglé son compte, ils en rendent responsable le pays où ils ont choisi de vivre.

Le voyage ne vous apprendra rien si vous ne lui laissez pas aussi le droit de vous détruire. C'est une règle vieille comme le monde. Un voyage est comme un naufrage, et ceux dont le bateau n'a pas coulé ne sauront jamais rien de la mer⁵².

Le soir, immobile, forcé à vivre passivement dans ma peau, mon moi me rattrapait. Cette mélancolie, lorsque le bagage que j'espérais avoir laissé à la maison apparaissait sans crier gare, je m'efforçais de la repousser en m'occupant l'esprit. Je lisais et, lorsque je n'avais plus rien à lire, j'écoutais les sumos à la télé. J'empêchais inconsciemment le voyage de parvenir jusqu'à moi. Je voulais rester intact, comme les voyageurs dont parle Bouvier, heureux de m'être senti nouveau durant le jour. Mais le voyage n'entendait pas laisser les choses se passer ainsi. Il m'a vite fait comprendre que je n'avais au fond que de l'usé, du

⁵² Nicolas BOUVIER, *Le vide et le plein*, op. cit., p. 158.

brisé, et que si je ne le laissais pas m'abimer, me défigurer durement, je n'en tirerais rien, sauf des regrets.

SUR L'ESPACE

Je me souviens avoir commencé à aimer Picasso le jour où j'ai oublié le cubisme. C'était, je crois, devant l'*Étreinte*, exposée au Musée des Beaux-Arts de Montréal. La toile m'intriguait et je cherchais en vain à saisir toute l'intelligence derrière le jeu formel, à percer l'intention dans l'agencement des perspectives et à comprendre le mélange incongru de froideur et d'érotisme. Ce questionnement dressait entre la peinture et moi un mur que mon intellect n'arrivait pas à franchir. Vaincu, j'ai essayé en ultime recours de me dégager de toute question réfléchie. Non, ce n'est pas exactement ça. C'est plutôt que j'ai cessé de questionner l'*objet*. Je l'ai laissé être et j'ai questionné mon *regard*. Ce que j'ai trouvé est étonnant : la capacité qu'ont les sens à se déconstruire. Lorsque l'esprit cesse de chercher la cohérence, la perception se libère soudainement. Lorsqu'on ne *croit* plus voir quelque chose, mais qu'on laisse son regard voir par lui-même, alors on retrouve le génie de Picasso.

Je me souviens également avoir vécu un moment d'étonnement semblable avec Dalí une ou deux années plus tôt. Mais avec Dalí, le détachement était peut-être plus facile. Il va presque de soi. Sa peinture guide vers une interruption de la logique et un débordement dans l'imagination. Je me souviens avoir été absolument stupéfait par ce que mon regard voyait dans ses toiles. Sans rien connaître à propos du surréalisme, j'étais tombé sous le charme de *La persistance de la mémoire*, d'*Éléphants Cygnes réfléchissants* et de *La tentation de Saint-Antoine*. Quelques mois plus tard, dans un cours d'histoire de l'art, je m'étais mis à développer une amertume à l'égard du surréalisme. Peut-être était-ce dans la doctrine, ou peut-être était-ce dans la manière dont elle m'avait été présentée, je n'en sais rien. Mais toujours est-il que j'ai dû oublier une première fois pour retrouver l'enchantement des toiles de Dalí. J'aurais pourtant dû me rappeler, lorsqu'on a abordé le cubisme. J'aurais dû me souvenir de ne pas me souvenir en allant au musée.

Pour une seconde fois, donc, avec Picasso, je découvrais que l'interrogation du regard était mille fois plus intéressante que l'interrogation de l'objet regardé. Plus tard (c'était avant que je ne commence à écrire), j'appris qu'on avait fondé une école de pensée entière sur cette idée. Une école fondée par un peintre que j'admirais (à l'époque surtout pour

ses dessins), Oskar Kokoschka, environ 80 ans avant moi. Cette école, il la nommait « l'école du regard ». De l'interrogation du regard, Kokoschka avait fait sa philosophie, presque sa religion. Werner Hoffman, éminent intellectuel de l'art au XIXe et XXe siècle et auteur de livres importants sur le sujet, écrit : « pour Kokoschka, voir a toujours été d'une ambiguïté redoutable. L'acte de la perception comprenait aussi pour lui ce qu'implique l'expression "conception du monde" – donc aussi bien la naïveté de la perception globale que la transformation du matériel et du visible en paraboles et symboles⁵³ ».

Tout cela était fort intéressant et bien mieux réfléchi que je n'aurais osé le faire par moi-même. Et je m'en voulais de ne pas y avoir pensé le premier (même par rapport à moi-même, j'étais encore second). Mais cela importait peu en réalité, car, sans le savoir, je me préparais à devenir écrivain : j'avais intégré, cette fois pour de bon (du moins, jusqu'à preuve du contraire) qu'il suffisait d'ouvrir les yeux pour ouvrir l'horizon. Dès lors qu'on laisse son regard voir par lui-même, on se sent emporté vers le monde. Aujourd'hui, je me rends compte que je me préparais aussi à devenir pèlerin.

Pour véritablement entrer dans le pèlerinage, il aura fallu que je cesse de vouloir avancer. Lorsque vient ce moment où le mouvement se débarrasse de la distance, où marcher ne se compte plus, voilà tout à coup que surgissent des moments de grâce, des lieux et des instants qui m'enveloppent tout entier et dans lesquels je plonge sans même réfléchir. Lorsqu'au matin la route lance son appel, lorsque je me retrouve entouré de montagnes automnales enveloppées d'une brume frêle et mystérieuse, alors je voyage vraiment. Je m'éloigne du chemin avec le brouillard soufflé par le vent entre les pins, je m'enfonce dans la forêt entre les pics pour aller voir le ciel derrière l'horizon, sentir le soleil qui réchauffera bientôt cette contrée grise et lui rendra tout l'éclat verdoyant de la vie de midi. Dans ces courts moments (car ils sont toujours très courts), je voyage beaucoup plus loin, parcourt des distances infiniment plus grandes que durant toutes ces heures, durant tous ces kilomètres passés sur le bord de l'autoroute bondée de camions, perdu dans mes pensées. Ce que je vis alors, c'est l'effacement des frontières. Cette réalisation me fait prendre conscience que de temple en temple, à travers les autoroutes figées dans le trafic du matin et les sentiers de

⁵³ Serge SABARSKY, *Oskar Kokoschka*, Paris, Herscher, 1991, p. 15.

montagne, dans mes randonnées en forêt ou mes marches le long du littoral, ce que je visite, c'est moi-même. À partir du moment où cette pensée me traverse l'esprit, je me mets à percevoir l'espace différemment. Dans le pavillon d'un temple silencieux, dans le paysage des montagnes automnales, dans le flot d'une rivière que je regarde couler paresseusement, je perçois le monde non pas comme extérieur à moi, mais bien comme intérieur. J'ai à la fois conscience d'être dans le monde et que ce monde est en moi. Marche le matin avec la brume entre les pins, c'est être soi-même léger et rempli de la promesse d'une journée magnifique. Il y a une différence indescriptible entre observer la pluie à travers la fenêtre et sentir la tempête s'abattre sur soi, mouillé jusqu'aux racines et heureux comme un plant de riz sauvage.

Dans tout ceci, l'écriture est un ancrage, une manière de rester connecté avec la terre tandis que je traverse l'espace et me laisse traverser par lui. C'est une preuve que j'ai besoin de voir et de sentir, un objet qui me témoigne à moi-même. C'est aussi ce qui me permet de lutter contre la nostalgie, contre cette envie du passé révolu, d'un retour impossible vers un état antérieur. L'écriture est un mouvement toujours entre-deux : entre le monde et les mots; entre la pièce vide et le chemin des temples; entre ici et ailleurs. C'est un mouvement qui à chaque avancée rétablit un nouveau départ, un nouveau point d'ancrage que l'écrivain habite comme on habite un désert ou un paysage de montagne : en l'investissant. Être au monde, c'est s'y rapporter pour se trouver. La marche comme l'écriture sont des manières de s'ancrer dans le mouvement et de lutter contre le regret d'un bonheur passé, un bonheur que bien souvent, on n'éprouvait pas alors.

Pour plusieurs, l'expression s'ancrer dans le mouvement peut paraître plus abstraite que pratique. L'idée d'ancrage implique apparemment un arrêt, un fondement solide qui se lie mal à l'idée du mouvement. On aurait certainement raison d'y voir une erreur de la logique, une impossibilité. Or, c'est peut-être justement cette impossibilité qui, en repoussant la logique, permet à l'esprit de fusionner ces deux états. Car c'est elle qui transforme la randonnée en pèlerinage. Le chemin extérieur (les autoroutes, les sentiers, les villes, les temples...), s'il est fixé et mesuré, n'est pas en lui-même le pèlerinage. Suivre la route, suivre le chemin de temple en temple en comptant les kilomètres ne mène à rien sinon à la fin prématurée du mouvement. Le pèlerinage est un égarement de la conscience. Ce qu'il faut, c'est habiter le monde et en oublier les contours, oublier l'intérieur et l'extérieur, oublier la

frontière entre ce qui est soi et ce qui ne l'est pas. Le but de ce voyage est inaccessible. Il faut se perdre pour s'en rapprocher. C'est seulement lorsque marcher devient sensible, lorsque l'esprit se tourne vers le dehors, lorsque l'intérieur rejoint l'extérieur que l'égarement devient entier et que le rayonnement de cette impossibilité qu'on traque sur les routes peut être saisi. C'est la tension entre ces deux états (ancrage et mouvement) qui crée l'ouverture vers l'espace de communion où il est possible à l'homme de se retrouver uni avec le monde.

SUR LE SILENCE ET LE SACRÉ

Au départ, je réfléchissais beaucoup en marchant. J'étais comme absent, ailleurs, en conversation avec un double imaginaire de moi-même qui effaçait parfois le paysage. C'était comme si, en mouvement, je cherchais à retourner chez moi, à reprendre ma vie à Montréal. La nostalgie étouffait le voyage. Ce que je fuyais, perdu dans mes pensées, c'était l'apparente division entre le monde et moi. C'était aussi la division artificielle entre moi et moi, entre ce moi qui se trouvait à Shikoku et celui, imaginaire, qui vit auprès des siens à Montréal. C'était plutôt dans les moments d'arrêt que véritablement j'habitais les lieux. L'ennui m'ancrait au Japon. Il me forçait à me mettre en lien avec l'espace dans lequel je me trouvais pour calmer la tristesse. Plus tard, marcher devint silencieux. Mon esprit entraîné par mon corps sur le chemin des temples se mit progressivement au pas et ne s'occupa bientôt plus que d'habiter le mouvement. Le paysage devint l'espace dans lequel je me sentais exister et cette proximité éloigna le besoin de penser, de combler le silence entre le monde et moi (un silence pourtant déjà plein). J'appris, en marchant, à écouter ce silence.

La plénitude du silence est une révélation qui demande du temps pour tracer son chemin jusqu'à l'esprit. « Le silence implique en effet une intériorité, une méditation, une distance prise avec la turbulence des choses, une ontologie qui n'a pas le temps d'apparaître si on n'est pas attentif à elle⁵⁴ ». C'est au temple que le silence m'apparut plein pour la première fois. Dans l'absence de bruit, je sentais toute la légèreté du chant des oiseaux, du vent dans les feuilles et des prières qui résonnaient à l'intérieur du pavillon. Il m'apparut aussi clairement que ce que je nommais *silence* était en fait le dévoilement de certains sons plus discrets et peut-être plus essentiels.

Tout milieu résonne de manifestations sonores particulières, même si elles sont parfois espacées, ténues, lointaines. Les étendues désertiques ou les hautes montagnes ne sont pas tout à fait muettes, encore moins les forêts, les cours de monastères elles-mêmes sont bruisantes des oiseaux, de la cloche qui sonne ou parfois des chants liturgiques émanant de l'église. Les mouvements de l'homme dans l'espace s'accompagnent d'une trace sonore, celle de ses pas, de ses gestes,

⁵⁴ David LE BRETON, *Du silence*, Paris, Métailié, 1997, p. 13.

de son souffle; son immobilité n'annule pas sa respiration et les bruits du corps. Toujours l'existence palpite et fait entendre une rumeur qui rassure sur la persistance des repères essentiels⁵⁵.

Voilà, peut-être, de quoi est plein le silence du temple. Il fait coexister le silence du pèlerin et celui du monde. Il y a dans le silence du temple un partage, un lien entre soi et tout ce qui n'est pas soi qui se développe et se ressent comme on ressent de la béatitude devant un paysage. En un mot, je sentais dans cette plénitude une invitation à la communion. C'est peut-être aussi ce qu'on appelle le *sacré*. À tout le moins, cela ressemble-t-il à la définition qu'en donne Marcel Gauchet :

Le sacré, c'est la présence de l'absence, pourrait-on dire, la manifestation sensible et tangible de ce qui normalement est dérobé aux sens et soustrait à l'humaine saisie. (...) L'expérience du sacré [est l'expérience] de la présence du divin dans le monde, de la proximité fracturante de l'invisible au milieu du visible⁵⁶.

Et Le Breton de confirmer : « il suffit parfois que cesse un bruit continu (...) pour que le silence devienne tangible, presque à portée de la main, d'une présence sensible à la fois matérielle et volatile⁵⁷ ». Ce bruit continu, c'est celui d'une machine électrique, d'une conversation ou même celui de ma pensée. C'est le bruit de mon intellect qui divise en deux entités logiques ce qui se trouve sous ma peau et ce qui se trouve au-delà d'elle.

Le temple étouffe les bruits. Les pèlerins qui cheminent ensemble sur la route, peu à peu se taisent en montant les marches qui mènent au portail d'entrée. Chacun se met à l'écoute du silence. Arrivés en haut de la dernière marche, lorsqu'ils sonnent le gong, tous sont muets. Le son du nœud de corde qui frappe le bronze intime l'ordre de se taire. La parole ici ne doit pas perturber le silence. Au contraire : pour prier, il faut d'abord laisser le silence perturber la parole, car le silence est ce qui permet de sacrer le profane. Sans dire un mot, on va se purifier à la source, puis on allume un cierge et fait brûler de l'encens. À chaque étape,

⁵⁵ David LE BRETON, *op. cit.*, p. 142-143.

⁵⁶ Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, coll. « folio essai », p. 399.

⁵⁷ David LE BRETON, *op. cit.*, p. 146.

le silence gagne en profondeur. Il se fraye un chemin à travers la carapace du corps. Chaque geste appelle l'apaisement de l'esprit. C'est dans cet état de recueillement qu'on va ensuite prier.

En s'accordant au silence des choses, l'individu se ressource, se remplit de soi en laissant le monde le pénétrer. Le recueillement suspend la dualité entre l'homme et les choses, même s'il est provisoire, et menacé à tout instant. Dans ce moment privilégié le silence est un baume qui guérit de la séparation avec le monde, celle entre soi et les autres, mais aussi celle entre soi et soi : il restaure symboliquement l'unité perdue que la résurgence du bruit anéantit à moins d'avoir la force de faire le silence en soi, en dépit des rumeurs avoisinantes⁵⁸.

C'est là, me semble-t-il, un apprentissage essentiel du pèlerinage : faire le silence en soi. C'est une leçon qu'il me faudra trainer partout sur les chemins. C'est aussi, me semble-t-il, une des leçons importantes du travail de l'écriture.

Écouter le silence n'est pas chose facile. Faire taire dans son esprit tout bruit nuisible demande une discipline que seuls quelques moines assidus auront sagement acquise au terme d'un long entraînement. Pour la plupart d'entre nous (pèlerin ou autre), le silence ne se dévoile que par courts instants, qui sont réellement des moments de grâce. Si le temple est un lieu propice à offrir au marcheur de tels instants, un paysage de campagne somnolant à la tombée du jour ou un océan brillant sous le soleil de midi peuvent également réunir en un éclair les éléments essentiels à cette discrète illumination. Quand enfin marcher devient silencieux, quand l'esprit se tait et que le bruit laisse place au silence, alors il m'arrive de sentir dans la chaleur du soleil ou dans la fraîcheur d'une ombre, une sorte de paix qui est celle, inhérente au monde, de l'existence. « Allié à la beauté d'un paysage, le silence est un chemin menant à soi, à la réconciliation avec le monde. Moment de suspension du temps où s'ouvre un passage octroyant à l'homme la possibilité de retrouver sa place, de gagner la paix⁵⁹ ». *Allié à la beauté d'un paysage*, certes, mais pas exclusivement. Je le retrouve aussi dans mon travail d'écrivain. Assis dans ma chambre le soir, il me faut toujours attendre que cesse le va-et-vient des clients, que s'estompe le bruit des voix dans les corridors et qu'enfin

⁵⁸ David LE BRETON, *op. cit.*, p. 151.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 147.

se taise la rue avant de me mettre au travail. Ce n'est qu'une fois ces conditions réunies que j'arrive à tendre l'oreille vers le silence. C'est de là que sortiront les mots. L'écriture est une écoute active du silence, car le silence est l'ouverture qui permet un véritable lien entre le monde et soi. Elle est pour moi la construction d'un lieu possible de cette union miraculeuse : le texte. Je dis « possible », car il faut une prodigieuse dose de sensibilité pour que le langage reflète adéquatement cette écoute et que se forme ainsi avec des mots le monde plein qui accueillera cette réunion. Souvent, la flèche manque son but et le texte reste insipide, bruyant, fermé. Je dirais qu'il en va du texte comme du chemin des temples : traverser l'espace (en marchant ou en écrivant) ne suffit pas à trouver l'ouverture. Il faut encore porter attention, être à l'affût des failles où peut s'immiscer la conscience. C'est peut-être ce qu'arrivent à faire certains poètes. Parmi eux, Kenneth White, le plus voyageur de tous, qui parle de poésie comme d'une forme d'écriture relevant d'une expérience du monde véritablement pleine. Ses propos alimentent à plusieurs égards mes réflexions :

Un monde, c'est ce qui émerge du rapport entre l'esprit et la terre. Quand ce rapport est inepte et insensible, on n'a, effectivement, que de l'immonde. Pour qu'il y ait monde au plein sens du mot, un espace commun appelant à une vie dense et intense, il faut que le rapport soit, de la part de tous, sensible, subtil, intelligent⁶⁰.

Dans ses livres *Le plateau de l'albatros* et *La figure du dehors*, White soutient l'idée que la vraie poésie n'est pas l'affaire de quelques professionnels nommés à l'intérieur d'un quelconque réseau économico-culturel. Il cherche une poésie qui repose sur une expérience beaucoup plus fondamentale de l'être, une expérience entière qui permettrait à l'individu de réellement *habiter* le monde plutôt que d'être « une victime de son environnement dégradé⁶¹ ». Il déplore l'état des sociétés modernes occidentales ainsi que la prétendue poésie dont elles sont devenues les usines de production. La raison utilitaire ayant complètement faussé le sens « d'être au monde », l'individu qui vit dans une société dominée par elle est aujourd'hui en lutte avec ce monde qu'il a d'autant plus négligé qu'il s'est négligé lui-même. Les propos de White sont tranchants. Il cherche la révolution poétique :

⁶⁰ Kenneth WHITE, *Le plateau de l'albatros : introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1982, p. 25.

⁶¹ Kenneth WHITE, *La figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982, p. 153.

La poésie est le signe d'une transcendance de la conscience personnelle et la pénétration dans un univers. C'est l'absence de ces deux notions (transcendance et pénétration) qui entraîne cette dégradation de la poésie où, par exemple, des observations (plus ou moins « profondes ») sur tel ou tel objet, tel événement, telle personne, telle pensée, tel sentiment, telle imagination, passent pour de la poésie, alors que ce ne sont là que les sous-produits littéraires d'individus qui se traînent, plus ou moins satisfaits d'eux-mêmes, dans un paysage aplati dont ils constituent le « monde littéraire », la caricature grotesque du vrai monde de la poésie.⁶²

Cet univers, le lieu fondamental de la véritable poésie, le sol qui permet l'expérience poétique essentielle et qui s'oppose à la fragmentation de l'individu et de ses besoins par une pensée trop rationnelle, c'est ce que White appelle le « monde blanc ». Le monde blanc est d'abord un mythe.

[J'entends un mythe au sens d'] un complexe d'images que sous-tend une conception de la vie [et qui encourage], avant tout, le développement de l'esprit humain en tant que totalité, et le développement d'une forme de vie qui y corresponde, sur le plan personnel comme sur le plan social. [Le mythe ranime] le sens d'une humanité harmonieusement développée.⁶³

Le mythe du monde blanc est le mythe de la terre, un mythe qui trouve tout son sens (j'entends par là qu'il puisse réellement se constituer comme programme de vie) dans l'expérience. N'est donc pas nécessairement poète celui qui exprime ce besoin comme on peut exprimer un manque cruel. Ce que White nomme la vraie poésie doit se fonder à partir d'une expérience complète de l'être ontologique, à partir d'une transcendance : « être au centre de l'univers, percevoir les phénomènes aussi profondément que possible, viser un infini réseau de relations – voilà la pratique⁶⁴ ».

En fondant ma pratique de l'écriture sur mon expérience du pèlerinage, j'ai espoir que ce qui émergera de mon travail arrive, de près ou de loin, à toucher cette expérience du monde blanc. Il suffirait peut-être seulement de garder l'esprit ouvert et d'être attentif au silence. Car c'est ça aussi, le monde blanc : le silence.

⁶² Kenneth WHITE, *La figure du dehors*, op. cit., p. 150.

⁶³ *Ibid.*, p. 153.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 158.

*Livrons-nous à une perception immédiate du réel empirique autour de nous. Cet éclat de Soleil, ce brin d'herbe [...] font surgir aussitôt une présence imposante de l'être ontologique, présence obscure et indivise où tout est enveloppé et d'où rien n'est exclu [...] présence souveraine et plénière [...] présence qui fait la joie débordante du sage profondément réintégré dans sa source ontologique.*⁶⁵

⁶⁵ Citation de Liou Kia Hway (qui a traduit en français l'œuvre de Tchouang-Tseu) lue dans : Kenneth WHITE, *La figure du dehors*, *op. cit.*, p. 161-162, en italique dans le texte.

SUR L'ÉCRITURE ET LE LANGAGE

Il y a une chose qui m'a toujours fasciné dans le long et laborieux cheminement du pèlerin : c'est la sincérité de sa démarche. J'entends par sincérité le désir d'entreprendre une démarche dans la perspective de son mouvement plutôt que dans l'horizon de son accomplissement. Le pèlerin, s'il semble cheminer vers la Mecque, dans son for intérieur, avance vers Dieu. Celui qui chemine dans le seul espoir d'atteindre un jour la Mecque reste immobile à l'intérieur. Celui-là n'est pas pèlerin qui ne chemine pas, en toute sincérité, vers Dieu. Cet élan vers la communion, ce mouvement qui, réellement, n'a d'autre but qu'intrinsèque, c'est lui qui forme l'essence du pèlerin. Dans ce sens, l'écriture, comme le dessin, la danse ou n'importe quelle forme d'art, peut s'entendre comme un pèlerinage. C'est dans son authenticité, lorsque l'écriture naît d'un simple désir d'écriture plutôt que d'une volonté de voir naître l'objet écrit, qu'elle peut réellement s'abandonner et tenter, dans un élan sincère, une forme d'ouverture du texte.

Je cherche donc une écriture sincère, une écriture qui laisse transparaître (dans une certaine mesure) les ressorts de son mouvement ou de son élan. Sincérité ou honnêteté, au sens de ce qui ne prétend pas à la transcendance, mais qui avance plutôt sans autre but que de *tenter*, dans l'ignorance complète de sa réussite ou de son échec. Il ne s'agit pas non plus d'avancer à l'aveugle, dans l'espace comme dans l'imaginaire, mais bien au contraire, d'ouvrir grand les yeux et de prêter une oreille attentive au développement des signes. Le chemin se trace de balise en balise dans un trajet qui demeure inconnu. Il s'agit de découvrir ou de dévoiler, plutôt que de trouver. C'est un processus qui d'ailleurs s'accorde particulièrement bien au récit de pèlerinage qui, contrairement à d'autres types de récits, se construit dans le moment plutôt que dans la mémoire. C'est un récit du présent. Une écriture journalière qui accompagne le mouvement sans autre position réelle que l'ouverture. Les mots accompagnent les pas. Ils sont le trajet du physique dans l'imaginaire, l'un nourrissant constamment l'autre, dans le plaisir simple de leurs actions et de leurs développements. Il ne s'agit ni de guider, ni de suivre. L'écriture se laisse entraîner par le mouvement, pas à pas, sans plus savoir où elle s'en va que le corps dans l'espace. Elle ne se pose pas encore la question de ce qui advient, mais se contente de laisser advenir. Laisser surgir la forme, ou les

formes. Et puis, au retour, dans la réécriture, interroger le mouvement, observer le travail des mots et tenter une libération de ces formes. Je mets formes au pluriel afin d'éviter le confinement : celui de l'écriture et du récit, déjà figé dans une idée trop rigide; celui du pèlerin qui tente en vain de rejoindre la Mecque. Si l'élan vers la communion se présente à un moment sous une forme, rien ne l'empêche de se présenter sous une autre à l'instant suivant. Ma première tâche, en tant qu'écrivain comme en tant que pèlerin, est de tendre l'oreille et d'écouter le développement de ces formes.

Lorsque je pense au pèlerin, j'ai souvent en tête cette idée d'un marcheur qui erre pour ouvrir devant lui l'horizon. Un homme qui se garde de s'inscrire dans un système défini, limité dans son élan par les préceptes d'une pensée figée. Il me semble qu'en réalité, il n'y a pas de système dans lequel s'inscrit l'homme. Il y a l'homme qui tente d'inscrire toute chose dans des systèmes. Le pèlerin, s'il veut cheminer dans la prière, dans son élan vers la communion, doit arriver à sortir des systèmes, à prendre l'inspiration au passage. Il lui faut saisir les mots et les idées qui incitent à avancer, toujours. Car c'est tout ce qui compte : avancer. « Je prends l'inspiration là où elle existe, et laisse là les préceptes et la pédagogie. Cela implique certainement une certaine dose d'*hybris*, de démesure de ma part, mais de cette façon, je garde la vie ouverte et mouvante devant moi⁶⁶ ». C'est là l'idée du « nomadisme intellectuel » de Kenneth White, idée qu'il élabore en réponse aux réflexions de Jacques Ménétrier (*Origines de l'Occident*) sur le nomadisme :

Le Nomadisme porte en lui le refus de la domestication et le maintien de la néotonie, c'est-à-dire l'ouverture au monde et à la curiosité. Le devenir nous paraît être le sens même de l'esprit du nomade et n'est-ce pas lui qui a toujours renouvelé et dépassé par son incertitude spirituelle la destinée matérielle des sédentaires?⁶⁷

L'incertitude spirituelle pousse à l'errance et l'errance, c'est le devenir. Le seul but en lui-même, celui de s'ouvrir au monde pour simplement *être*. « Il n'est pas question ici

⁶⁶ Kenneth WHITE, *La figure du dehors*, op. cit., p. 171.

⁶⁷ Je cite Kenneth White qui cite lui-même Jacques Ménétrier, à défaut d'avoir trouvé la citation originale. Kenneth WHITE, *La Figure du dehors*, op. cit., p. 202.

d'*opposer* nomade et sédentaire, il s'agit plutôt d'une dialectique⁶⁸ ». Cette dialectique, nous la retrouvons bien dans la forme de l'homme en pèlerinage. À la fois sédentaire dans son parcours physique (suivant les signes établis, les repères ancrés dans le monde qui déterminent son chemin, d'un point A à un point B) et nomade dans son esprit (en élan vers Dieu, vers un espace au-delà des limites de ce trajet défini). C'est dans la tension entre ces deux états, ces deux mouvements, que se crée l'ouverture, l'espace de communion où le pèlerin peut *être* avec Dieu. Je dis Dieu en voulant signifier un sens libre des déterminismes de la raison où il est possible de se retrouver uni avec le monde. Dieu s'atteint aussi par l'écriture.

Je suis parti comme un aventurier cartographe, carnet et stylo à portée de main. Je suis parti à la découverte d'un territoire nouveau en marquant au passage mon parcours dans la fiction. Il n'y a aucun autre but réel que la découverte elle-même. La communion et la transcendance sont des rêves qui m'habitent, des motifs qui me poussent à partir, comme Christophe Colomb rêvait de trouver l'Inde. La seule chose qui importe réellement, c'est le voyage et ses découvertes. C'est le vent dans les voiles de la Santa Maria. C'est l'Amérique. Ce sont les découvertes qui ancrent le voyage dans l'imaginaire et dans le récit.

Écrire pour marcher. Marcher pour écrire. Marcher et écrire pour transcender. La tension de l'un vers l'autre sert à distraire la pensée de la question du *laisser émerger*. Canaliser l'effort dans une dépense qui s'éloigne du but physique, de l'idée de son accomplissement. Un détour par lequel apparaît le sens, fleurissant seul et malgré lui dans l'insouciance. Il y a ici une double déambulation, entre l'écriture et le pèlerinage, un mouvement qui se suffit à lui-même, qui n'a nul besoin d'être rattaché à un but extérieur pour se justifier. Il s'auto-suffit dans la mesure où tout déplacement amène un changement, et que tout changement est susceptible d'amener de nouvelles découvertes. Le travail amorce une réaction en chaîne. Il sert de base pour poser un pas, puis un suivant et, au fil de la marche, prenant conscience des perspectives (ou des enjeux) de son mouvement, le pèlerin continue le voyage.

⁶⁸ Kenneth WHITE, *La figure du dehors*, op. cit., p. 202.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957, 214 p.

BORGES, Jorge Luis, *Conférences*, Paris, Gallimard, 1985, 215 p.

_____. *Enquêtes*, Paris, Gallimard, 1986, 234 p.

BOUVET, Rachel, André CARPENTIER et Daniel CHARTIER (dir.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, 255 p.

ELIOT, T.S., *Essais choisis*, Paris, Seuil, 1999, 409 p.

EMAZ, Antoine, *Cambouis*, Paris, Seuil, 2009, 224 p.

_____. *Lichen, encore*, Éd. Rehauts, 2009, 97 p.

GAUCHET, Marcel, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, 306 p.

GUAY, Jean-Pierre, *Voir les mots*, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1975, 109 p.

GUÉRIN, Michel, *Qu'est-ce qu'une œuvre?*, Vendôme, Actes Sud, 1986, 144 p.

GUILLEBAUD, Jean-Claude, *L'esprit du lieu*, Paris, Arléa, 2002, 114 p.

HOLLAN, Alexandre, *Je suis ce que je vois : Notes sur la peinture et le dessin*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1991, 113 p.

_____. *Je suis ce que je vois 3 : Notes sur la peinture et le dessin*, Cognac, Le temps qu'il fait, 2013, 128 p.

IONESCO, Eugène, *Journal en miettes*, Paris, Gallimard, 1973, 212 p.

JACCOTTET, Philippe, *La semaison : carnets, 1954-1979*, Paris, Gallimard, 1984, 280 p.

_____. *La seconde semaison : carnets, 1980-1994*, Paris, Gallimard, 1996, 231 p.

_____. *La semaison 3 : carnets, 1995-1998*, Paris, Gallimard, 2001, 146 p.

LAPIERRE, René, *L'Atelier vide*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2003, 149 p.

_____. *L'exigence de la forme*, paru dans le collectif : « Dans l'écriture », Montréal, XYZ, coll. « Travaux de l'atelier », 1994, 112 p.

LE BRETON, David, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, coll. « Essais », 2000, 176 p.

_____. *Du silence*, Paris, Métailié, 1997, 283 p.

MÉDAM, Alain, *La retombée du temps*, Montréal, Noroît, 2011, 95 p.

MESCHONNIC, Henri et Gérard Dessons, *Traité du rythme : des vers et des proses*, Paris, Armand Colin, 2005, 242 p.

MESCHONNIC, Henri, *Politique du rythme, politique du sujet*, Lagrasse, Verdier, 1995, 625 p.

_____. *Célébration de la poésie*, Paris, Verdier, 2001, 317 p.

OUELLETTE, Fernand, *En forme de trajet*, Saint-Hyppolite, Noroît, 1996, 195 p.

_____. *Écrire en notre temps*, Montréal, Hmh, 1979, 153 p.

PAMUK, Orhan, « La valise de mon Papa », *D'autres couleurs*, Paris, Gallimard, 2009, 554 p.

PAULHAN, Jean, *Le clair et l'obscur*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1983, 123 p.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, 424 p.

_____. *Temps et récit III. Le temps raconté*. Paris, Seuil, 533 p.

SABARSKY, Serge, *Oskar Kokoschka*, Paris, Herscher, 1991, 139 p.

TAHON, Thierry, *Petite philosophie du voyage*, coll. « Pause Philo », Toulouse, Milan, 2006, 123 p.

WHITE, Kenneth, *La figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982, 234 p.

_____. *Le plateau de l'Albatros : introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.

_____. *Poétique de la montagne*, Bruxelles, Les Éditions du héron, coll. «Latitudes», n°1, 2003.

Œuvres de fiction

Anonyme japonais, *Voyage dans les provinces de l'Est*, Paris, Le promeneur, 1999, 115 p.

Anonyme chinois, *Les formes du vent : Paysages chinois en prose*, Paris, Albin Michel, 2007, 180 p.

BASHÔ, Matsuo, *Le chemin étroit vers les contrées du Nord* précédé par huit haïkus, Genève, Héros-Limite, 2006, 77 p.

BOUVIER, Nicolas, *Le poisson-scorpion*, Paris, Payot, 1991, c1990, 155 p.

- _____. *Chronique japonaise*, Paris, Payot, 1991, 290 p.
- _____. *L'œil du voyageur*, Paris, Hoëbeke ; Lausanne, Musée de l'Elysée, 2002, c2001, 117 p.
- _____. *L'usage du monde*, Paris, Payot & Rivages, 2004, c2001, 290 p.
- _____. *Le vide et le plein : carnets du Japon 1964-1970*, Paris, Hoëbeke, 2004, 185 p.
- DHÔTEL, André, *Rhétorique fabuleuse*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1990, 152 p.
- DILLARD, Annie, *Pèlerinage à Tinker Creek*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 2010, 293 p.
- GARY, Romain, *Les trésors de la mer Rouge*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1971, 123 p.
- OLLIVIER, Bernard, *Longue marche, I : À pied de la Méditerranée jusqu'en Chine par la route de la Soie*, Paris, Phébus, 2000, 336 p.
- RUFIN, Jean-Christophe, *Immortelle randonnée : Compostelle malgré moi*, Chamonix, Guérin, 2013, 258 p.

Mémoires de maîtrise

DESROCHERS-HOGUE, Marie-Ève, *Passages : carnets de la montagne ; suivi de Les pieds sur terre*, Mémoire, Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Maîtrise en études littéraires, 185 p. [En ligne, Archipel]